

Bernadette Boissié Dubus

Les pieds dans le plat

I

Juillet est sec... Aussi sec que mon compte bancaire, ce qui n'est pas peu dire ! Cela fait trois mois que je sèche sur ce fichu bouquin, que je me triture les méninges pour sortir trois mots, en ânonnant mes consonnes et mes voyelles comme un écolier du cours préparatoire ! Mon éditeur m'a menacée de rompre nos relations amicales et de m'envoyer son avocat si je ne rendais pas d'urgence mon manuscrit. Quelle galère ! S'il le voyait ce manuscrit ! Dix pages d'idioties sans nom ! Je n'ai pas la moindre ombre de la plus petite inspiration. J'ai le cerveau en gélatine, les neurones rabougris comme des pruneaux secs. Je regarde ma page tous les matins avec des yeux de merlan frit, et le bruit de mon ordinateur me donne la migraine. J'ai envie de tout laisser tomber et de m'engager comme technicienne de surface chez Manpower...

- Tu parles ! Ils ne voudraient même pas de toi. As-tu vu l'état de ton appartement ?

Tiens ? Voilà mon lecteur casse-pieds... Enfin, pardon, ménageons les susceptibilités, disons : mon lecteur favori...

- C'est vrai, remarquez, cher lecteur... Pour une fois, vous avez raison.

Question organisation, je suis préhistorique. Chaque fois que je veux trouver un dossier, je déplace des tonnes de paperasses inutiles que je garde « au cas où », au lieu de les sauvegarder sur une clé. Après des heures de réflexion, je dois vider et fouiller la corbeille à papier où j'ai dû jeter mes précieux documents. Cela s'appelle élégamment : classement vertical... Mais je vide très rarement le contenu de ma corbeille... Étrangement, c'est toujours là que j'y trouve l'objet de mon tourment. J'ai passé la soirée d'hier à recoller les morceaux d'un texte que j'y avais rageusement balancés pour raison d'ineptie. Puis, je les ai cherchés... Désespérément. Donc pas de technicienne de surface.

- Tu es écrivain, ma fille, il faudrait t'en souvenir.

C'est bien sympa au lecteur d'intervenir dans mes conversations, et parfois ça me soulage d'avoir quelqu'un avec qui partager mes émotions d'auteur, mais là, il m'agace, ce lecteur-ci, parce que nous n'avons pas gardé les cochons ensemble que je sache... D'abord il me tutoie, ça me déconcentre, et ses propos amers ne m'aident pas. Je m'insurge.

-Ça suffit ! Ce n'est pas parce que je vous fais des confidences que vous devez en profiter !
Bon, je peux en placer une, oui ?

Donc : j'ai dit que je ne serai pas technicienne de surface ! Pas besoin de rappel. Je suis écrivain, donc j'écris. Mais vous, là, le petit malin qui me rappelle toujours ma fonction comme si j'étais handicapée du cervelet, vous, le lecteur, qui la ramène tout le temps, n'auriez-vous pas des idées, des fois, pour changer ? Au lieu de toujours critiquer, un coup de main serait le bienvenu. Faites travailler votre matière grise, que diable ! Si vous en avez une ! Parce que, question réflexions désobligeantes, vous êtes bon ! Pour l'entraide entre copains, tintin !

Maintenant, je poursuis mon récit, et qu'on ne me dérange sous aucun prétexte !

Je vous disais donc, avant d'être interrompue par le casse pied de service, que juillet était sec. Pas une goutte d'eau depuis le début du mois. Il n'est que six heures du matin et l'air sent déjà le goudron chaud. Dehors, un noctambule pas encore décidé à rentrer, fait hurler sa radio.

- La guerre des fromages aura lieu ! L'ONU bombarde les Etats Unis à coup de fromages de chèvres de Lozère !

Bien fait ! Médite-je dans le plus pur style shakespearien. Plus de fromages sous plastique imposés par nos anti-gastronomiques voisins ! On va pouvoir se goinfrer de vrais produits du terroir bien coulants et qui puent. Non mais ! Souvenez-vous, cela fait deux ans déjà qu'ils ont imposé à la communauté internationale atterrée, la consommation stricte de leurs produits écœurants, sans microbe ni aucune autre petite bête qui les obsède. Deux ans que, sous la menace d'une guerre nucléaire, ils nous font manger du fromage en tranches au goût de lessive. L'envie de fromage de chèvre et de « fêta » à l'huile d'olive et au romarin me troublait l'esprit depuis des mois. Peut-être vais-je pouvoir écrire correctement à présent ?

La radio s'époumone, et je conclus, à ses propos virulents sur les goûts des Outre-Atlantiques, que le présentateur est un amateur averti de camembert. Il exulte.

- Et pan ! Sur New York ! La statue de la liberté est recouverte de fromage pour fondue savoyarde ! Manhattan est sous le Gouda !

Tout ce charivari aurait dû réveiller l'immeuble. Depuis hier soir, la guerre couvait. Moscou avait lancé un ultimatum dans une bouteille de vodka. La Chine menaçait d'employer une arme redoutable à base de sauce nuoc-man et de soja. La Suisse avait abandonné sa neutralité pour sortir de ses abris anti-atomiques des services à fondue pleins à ras bord ! La France armait ses camemberts, la Grèce avait réquisitionné ses bergers pour la fabrication massive de la précieuse « fêta », la Hollande faisait manger ses champs de tulipes par ses vaches pour donner meilleur goût au Gouda, et j'en passe.

Le ketchup était interdit sur les tables européennes. C'était l'état de siège. Le couvre-feu était décrété sur toute la surface du globe. Peut-être pas chez les pygmées, remarquez... Mais chez les Normands, les Lozériens, les Hollandais et plein d'autres, ça oui ! Depuis deux ans, le chômage sévit dans les campagnes. Debout les gars, réveillez-vous ! On va leur faire bouffer du calendos au lait cru jusqu'à plus faim ! Depuis deux ans, le gouvernement a sauté au moins dix fois ! Tous les partis y sont passés ! Même la droite extrémiste, c'est vous dire ! Pareil chez nos voisins. L'anarchie nous menaçait.

Hier la radio disait : la guerre des fromages n'aura pas lieu ! Et bien si ! Elle a lieu. Cette nuit, ça se bousculait à l'entrée des casernes. Tous les hommes, jeunes ou vieux, voulaient s'engager. Il n'y avait pas assez de costumes pour tout le monde.

Nous sommes donc en guerre. Encore... Mais oh ! Cette fois-ci, elle est légitime ! Sponsorisée par l'ONU, s'il vous plaît ! Et contre les Etats Unis. Sylvester Brownch, le président, doit être vert de rage. Avec ses cheveux rouges j'imagine le tableau. Wall Street noyé sous la cancoillotte, ça vous parle ? Tous leurs points stratégiques vont être bombardés avec du fromage. Ils ne s'y attendaient pas, ils ne croyaient pas que nous allions oser. Toutes les démarches pacifiques ont échoué. La voie diplomatique n'a pas pu empêcher cette explosion de colère de la part des gouvernements mondiaux. Hier soir encore, les ambassadeurs tentaient d'ultimes démarches pour convaincre Sylvester Brownch de baisser sa garde. Mais l'Amérique, ce géant trop fier, n'a rien voulu entendre. Du fromage sous vide pour la planète et des hamburgers à gogo ! Et des taxes à 200% du prix normal. Là, ils sont allés trop loin. Les peuples opprimés se révoltent.

J'ai une bouffée d'espoir. J'écrase une larme d'émotion au coin de ma paupière. Du fromage, enfin. J'ai le goût d'un petit fromage de chèvre légèrement sec que j'achetais jadis sur le marché de la ville, presque devant la préfecture, juste assez fait mais pas trop pour ne pas piquer, accompagné d'une tartine de miel ou de confiture de thym, et d'un verre de Saint Chinian cuvée 95... Le paradis sur terre. Une caresse du palais. Un câlin aux papilles gustatives. Deux ans que j'en rêve la nuit et me réveille trempée de sueur, la bouche sèche, tremblante. Je suis en manque. Ceci explique peut-être mon absence de concentration et d'imagination. Ce n'est pas ma faute si je n'arrive pas à écrire, c'est celle des Américains. Je vais téléphoner à mon éditeur. Je suis sûre qu'il va comprendre.

Le noctambule a éteint sa radio. Je tarde à allumer la mienne. Par la fenêtre ouverte, je n'entends plus que le chant des oiseaux et le bruit feutré de la ville qui s'éveille. Un avion passe et amorce sa descente. C'est celui de la ligne Paris-Montpellier. L'espace de quelques minutes, le vrombissement de ses moteurs trouble la quiétude matinale. En bas, dans la cour, la concierge rentre les poubelles. Je lui fais un petit signe de la main. Si ça continue, nous serons moins copines, elle et moi... Je ne sais pas si je vais pouvoir payer mon loyer ce mois-ci... Au lieu de contempler le monde du haut de mon cinquième étage, je ferais mieux de bosser. Le soleil matinal éclabousse mon appartement, frôle les plantes vertes et se jette sur les meubles sans demander la permission.

Dans les rayons de lumière, j'aperçois de drôles d'intrus.

- *Tu bois en cachette ?*

- Non, je ne bois pas ! Mais pour qui me prenez-vous à la fin ? Depuis quand les lecteurs se permettent-ils des familiarités avec l'auteur ? Quand on est lecteur, on se tait ! C'est l'auteur qui parle. Vu ?

Donc je disais que, dans la lumière, je vois des lutins. Ou autre chose.

- Appelez cela comme vous voudrez et taisez-vous.

Ils se posent sur le buffet et s'époussettent. Je les trouve rigolos bien qu'un peu sans gêne.

- Eh, ho ! On frappe avant d'entrer !

Le plus grand des trois - il doit faire vingt centimètres - me regarde d'un air goguenard, je dirais même effronté. Pour ce que je vois de ses yeux, bien entendu, qui sont tout petits. Il porte un costume trois pièces vert bouteille très chic. J'ignorais que les lutins s'habillaient BCBG...

- Un, nous ne sommes pas des lutins. Deux, je m'habille comme je veux.

- Et que faites-vous chez moi ? susurré-je à ce petit malappris. Vous ai-je invités ?

- Tu rigoles ? On n'attend pas des invitations pour taper l'incruste ! Nous sommes en mission, ma chère.

Là, c'est l'autre qui parle. Le moyen. Il a un bermuda en jean, des chaussettes à rayures qui lui montent jusqu'aux genoux, des baskets, et le tee-shirt de la coupe du monde de 98. Moi ça me la coupe carrément. Pas celle du monde ni autre chose car je n'en ai pas, mais la voix...

- On est des flics, me confie à voix basse le plus petit.

Lui, j'ai du mal à voir ses yeux. Il porte des lunettes de myope, une salopette rouge carmin et une chemise à carreaux. Des baskets, lui aussi. Je pense que celui en costard, c'est le chef. Il a l'air de souffrir des pieds dans ses souliers vernis.

- En mission ? dis-je, à voix basse moi aussi, mais pas pour les mêmes raisons que lui (si quelqu'un m'entend parler seule, je suis bonne pour l'asile). Des flics ?

Question vocabulaire, on ne peut pas prétendre que je fasse dans l'alexandrin. Mais j'ai des circonstances atténuantes. Ce n'est pas tous les jours qu'on reçoit des lutins chez soi. Forcément, cela perturbe.

- Pas des lutins ! rectifie le chef de bande. Des policiers ! Des policiers galactiques.

Il doit être télépathe. Il ne me manquait plus que ça ! Si on ne peut plus penser tranquille chez soi, où va le monde ?

Je leur propose un café, bien que je ne voie pas dans quel récipient le leur servir. Même mon dé à coudre leur ferait office de seau... Ils pourraient s'y noyer dedans... Et moi j'aurais une armée d'extraterrestres sur le dos ! Comme si j'avais besoin de cette galère ! Je me dis que je rêve peut-être.

Que tout ceci est une vaste supercherie inventée par mon inconscient en détresse ! Je m'installe sur le canapé et ferme les yeux. J'attends un bon quart d'heure. Je sombre dans une léthargie bienfaisante. Je suis persuadée que tout aura disparu quand je me réveillerai. Ai-je rêvé la guerre des fromages ? Vais-je retrouver mes esprits il y a deux ans, alors que j'étais au sommet de ma gloire, si je puis dire ? Lorsque j'écrivais et gagnais de l'argent ? Lorsque j'étais copine avec mon éditeur ?

Un bruit insolite me tire de ma méditation bienheureuse. Je me lève d'un bond, renverse mon café sur la table du salon. C'est le lutin en costume qui a sauté dans le cendrier vide. Ses chaussures en vernis doivent être ferrées... Donc, je n'ai pas rêvé. Ils furètent partout, comme chez eux.

- Faites comme chez vous, ne vous gênez pas ! dis-je avec aigreur.

- Merci, nous avons déjà commencé.

- Vous n'avez pas le droit.

- Nous avons tous les droits, ma chère. Y compris de vous fouiller.

Alors là, je ris carrément. Il s'est regardé cet avorton sur patte ? Vingt centimètres ! Ça mesure vingt centimètres et ça prétend fouiller un géant !

- Tu n'as pas entendu parler de David et Goliath ? ironise la sauterelle en costard cravate.

J'abandonne la partie. Une seule chose : interdiction de fouiller dans mes dessous féminins. Sinon, je les noie dans les toilettes, ces résidus d'humains !

En attendant qu'ils aient terminé leur besogne, je vais contempler Montpellier du haut de mon balcon. J'aime la vue que je découvre tous les matins de chez moi. J'en oublie les laideurs du monde, la pénurie de fromage, la bêtise de mes congénères et la bourougne¹ de mon éditeur. Ce que doivent endurer les écrivains, je ne vous raconte pas ! Amère, je regarde le soleil éclabousser l'église Sainte Anne. Sa blancheur virginale pointée vers le ciel, elle domine les maisons alentour de sa flèche impériale. Plus loin, le Pérou doit se prendre pour l'arc de triomphe en plus beau. Au bout des arceaux qui ceignent le quartier en témoignage du passé, il a des allures de porte du paradis. Louis XIV ne s'y trompe pas et domine la place du haut de sa majesté de pierre sur son fier coursier. Tous les matins, à la même heure, je me fais cette réflexion : Montpellier est la plus belle ville du monde. J'ai l'impression qu'elle m'appartient. Je la domine. Je suis la dame de la tour veillant sur son domaine. D'ici je vois tout. Les vieilles rues grouillantes de voitures, les petites places ombragées, les pigeonniers des maisons voisines, derniers vestiges d'hier, la cathédrale, et même le palais de justice.

Dans l'appartement d'en face, la maman vocifère en faisant des moulinets avec les bras. C'est une grosse matrone gitane qui règne sur une tribu multicolore. Elle dresse le petit dernier d'une manière spartiate. Vol à l'étalage. Leur technique est d'enfer. Je les ai déjà vus au travail, un chef

¹ rogne

d'œuvre. Le petit est chargé du larcin, mais gare s'il se fait prendre ! A ce moment-là, il prend une tarte mémorable de la part de sa génitrice qui déclare aux témoins de la scène :

- Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir un enfant pareil ? La chair de ma chair ? Voler ! Mon fils, voleur ! Mon Dieu ! Je vais m'évanouir !

Et le pauvre commerçant pardonne, console, rassure. Non, il n'ira pas à la police. Et en plus, il s'excuse.

La plupart du temps, la mère et le fils repartent avec des objets que le petit a dérobés pendant que la maman faisait sa prestation théâtrale. Une œuvre d'art, je vous dis.

Je les adore. Ils sont gentils, serviables, râleurs, crieurs, bruyants, vivants.

A l'étage inférieur, il y a les inévitables « beaufs », l'épine de tous les immeubles modernes. Madame prend des baffes, pleure, s'en va, et revient en faisant crier le lit. Parfois, souvent même, les voisins du dessous tapent au plafond à coups de balai et appellent les flics. L'ambiance est à la fête presque tous les soirs. Les enfants pleurent, l'aîné des garçons se réfugie chez les voisins de palier car il a école le lendemain, et la fille de quinze ans se shoote dans la cave. L'assistante sociale se fait insulter par le père qui boit. Une famille tout ce qu'il y a de plus fréquentable...

Je vous parlerai à peine des gens normaux, parce qu'il y en a. Si, si, il y en a ! Notamment une famille maghrébine dont les enfants vont à l'école et passent le bac avec honneur. Ils ne fauchent pas les mobylettes, ne taguent pas les murs.

- Si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à venir, vous verrez, sales racistes ! Si vous continuez sur ce registre, je ne vous adresse jamais plus la parole. Que le lecteur raciste quitte la salle ! Allez ! On dégage et plus vite que ça. Pas de marinage ici !!!!!

Ça y est ? Ils sont tous partis ? Bon, je poursuis. J'aimerais bien que quelqu'un fasse un peu le service d'ordre dans ce bouquin. Il ne faut pas que je compte sur mon lecteur bougon. A part bougonner, il ne sait rien faire d'autre. Quoi que... Si le lecteur raciste lit mon livre, peut-être le sera-t-il moins et j'aurai accompli une bonne œuvre. Je ne sais plus quoi faire. J'attends vos suggestions.

Donc, il y a aussi « papé Jules ». Un grand Monsieur de soixante et dix ans, sec, maigre, distingué, poli. Personne ne sait ce qu'il faisait dans la vie, papé Jules, mais il est d'une érudition à vous couper le souffle. Il sait tout ou presque. Il vous parle des étoiles, de l'homme de Neandertal et de littérature sans jamais se tromper. C'est mon grand ami et celui des enfants. C'est papé Jules.

Je pense à lui avec tendresse. J'en oublie presque les trois « Jiminy Criquet » qui farfouillent chez moi. Je rentre et allume la radio.

- Washington refuse de capituler ! Pourtant, les Américains sont noyés dans le fromage ! Paris tente un ultime essai de paix et se pose en médiateur. Sylvester Brownch a été condamné par la cour internationale de justice. Il devra rendre des comptes devant le monde de ses méfaits. Mais les Américains refusent d'abandonner leur chef. La propagande est forte aux Etats Unis. Les chaînes de télévisions étrangères sont interdites, la presse est censurée. La guerre s'enlise. Les frappes de l'Onu continuent.

J'en ai marre des infos. C'est bien joli, tout ça, mais qui pense aux petits enfants américains qui agonisent sous nos bombes coulantes ? Qui avalent du fromage à s'en étouffer ? Nulle guerre n'est légitime, philosophé-je le cœur gros. Et j'éteins la radio. Je n'ai pas mon mot à dire. Ce n'est pas parce que nous sommes écrivains que notre opinion sur la guerre et les grands problèmes de l'humanité est meilleure que celle du quidam de la rue. Hélas, certains pignoufs qui écrivent le croient ! Je n'écrirai pas un livre sur la guerre. Il y aura assez de faux culs pour cela. Et qui auront un prix, vous verrez ! Le manque d'imagination s'abreuve aux grands problèmes de l'actualité... Et vous ne savez pas la meilleure ? Ils prennent des nègres en plus, pour écrire à leur place... Des nègres ! Je vous demande un peu : à quoi rime ce nom-là ? Ils ne sont même pas noirs ! Quel manque de respect pour les écrivains africains ! Vous savez ce qu'est la Négritude ? Un grand mouvement de littérature africaine. Un mouvement tout ce qu'il y a de plus respectable, de plus admirable. Et eux, les écrivains de la Négritude, ils sont noirs, de vrais noirs. Remarquez, j'en prendrais bien un, de nègre, moi... Un grand, de préférence, un vrai, qui me ferait entendre le chant des rameurs Bozo dans les palétuviers du fleuve Niger...

Bon, excusez-moi, je me disperse. Donc, moi, j'écris des bouquins d'aventure. A vous péter le souffle. J'aime que le lecteur mouille sa chemise, tremble, délaisse le repassage ou la tondeuse à gazon, que l'écolier se cache sous les couvertures avec une lampe électrique et en oublie la tête du prof de français qui l'ennuie. Attention ! Le héros est dans une mauvaise passe ! On perquisitionne chez lui...

Mince ! Mais on perquisitionne chez moi aussi ! Bon sang ! Qu'est-ce qu'ils trafiquent les trois nains lilliputiens ? Ce sont peut-être des espions à la solde des Etats Unis ? J'aurais laissé rentrer des espions chez moi ? Sans rien dire ? Mais c'est passible de la cour martiale, ça !

Je les trouve dans la cuisine. Cela dépasse les bornes ! Flics intergalactiques ou espions, je m'en fous. Cela va saigner !

- Qu'est-ce que c'est ce bordel ! Crié-je avec fureur. Qu'est-ce que vous foutez chez moi ? Je veux des explications ! Et que ça saute !

- Vous n'êtes pas obligée d'être grossière, ose me dire le petit à lunettes. Nous n'avons rien cassé.

- Et l'intimité des gens ? Ça vous parle ? Ou bien vivez-vous en communauté chez vous ?

- Madame, me répond avec condescendance le chef costumé, l'heure est grave, le monde est en danger.

- Je le sais, figurez-vous. Vous comptiez trouver du fromage sous Cellophane chez moi, peut-être ? Vous charriez ou vous avez été mal renseignés. On ne mange pas de ce fromage-là, Messieurs, chez un écrivain qui se respecte !

- La guerre, on s'en fout, ma cocotte ! s'énerve le petit bigleux en devenant trivial. Nous sommes ici pour quelque chose de plus grave, poulette ! Le monde est en danger. De dangereux virus se sont échappés d'un labo de l'Institut Pasteur. Nous sommes en mission. Il me semblait qu'on te l'avait déjà dit.

Je n'aime pas du tout, mais alors pas du tout, le ton avec lequel il me tutoie, le rustre ! Nous n'avons pas gardé les cochons ensemble, il me semble ! Pas plus qu'avec mon lecteur. Je sens monter la moutarde. Un mot de plus et je l'écrabouille avec mon talon, ce malfaisant ! Sa mère n'a pas dû lui apprendre la politesse, la mienne oui et, si elle m'entend, elle va se retourner dans sa tombe ma chère bien aimée maman ! Tant pis... Pardon maman, mais il faut que je me lâche.

- Sale petit avorton de bazar ! Tu vas voir de quel bois je me chauffe ! Sauterelle ! Petit con !

Cette dernière insulte ne lui plaît pas du tout. Je n'aurais peut-être pas dû... J'ai poussé le bouchon un peu loin. Je croyais pouvoir l'écraser, c'est lui qui me réduit à l'état de statue. Il m'a à peine touchée de son pied de fourmi. Je tombe raide dans mon fauteuil. Une douleur fulgurante me paralyse. Je voudrais me lever mais je pèse au moins trois tonnes et mes membres me refusent leur secours. Je ne peux même pas appeler à l'aide. Ma langue est chargée comme un train de marchandises. Et qui m'entendrait ? Papé Jules est à moitié sourd, la maman gitane gueule comme un putois contre sa progéniture et sa douce voix couvrirait mes propres cris. Je déclare forfait en attendant la mort. Mais elle ne vient pas. Je dois encore leur servir. Le chef est en colère. A travers mon regard vitreux, je le vois gesticuler comme un diable. L'autre se fait passer un savon. Mais qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour qu'ils s'en prennent à moi ? Pourquoi moi ? Je n'embête personne, je ne sors pas, je ne fais pas de politique. Je ne vais même pas à des meetings contre le Front National tellement j'ai peur de prendre un mauvais coup ! Je ne manifeste pas contre le racisme ni pour défendre les homosexuels bien que le cœur y soit, je suis trop trouillard. Alors, que me veulent-ils ? Je gêne qui, moi, la petite écrivaine de quatre sous ?

Lentement, je retrouve mes esprits et l'usage de la parole. Mes membres se détendent. J'ai moins mal. Je me sens plus légère. Ce n'était pas la peine de manger des poireaux bouillis et du riz complet sans matière grasse pour se retrouver grosse dondon clouée dans un fauteuil ! Je n'oserai plus jamais monter sur une balance. Mais, peu à peu, je retrouve mon poids normal. Enfin, supposé tel, parce que je pense peser au moins cinq kilos de trop, d'où ce fichu régime... Je me retrouve, quoi.

Avec juste ce qu'il faut de cellulite pour ne pas nécessiter l'intervention chirurgicale, juste assez de graisse pour oser encore me regarder dans le miroir. J'espère que cet intermède pesant ne me laissera pas de séquelles...

Restent mes bourreaux. Je hais ce bigleux ! Il est moche, méchant, susceptible à outrance ! Je lui souhaite les pires horreurs. C'est la première fois de ma vie que j'ai des ennemis ! Et j'en ignore toujours la raison. En attendant, je n'ose plus bouger. J'ai un regard de bête traquée et la salive brûlante. J'attends, et le temps me semble une éternité. Je me sens vieille. Je ne sais pas pourquoi. Sûrement parce que je me trouve plus vulnérable que d'ordinaire. Cela me donne cent ans de plus. J'ai l'impression d'être une mamée dans un fauteuil roulant qui voudrait bien qu'on l'achève. Mais moi j'ai envie de vivre ! J'ai plein de livres à écrire ! Laissez-moi vivre ! Il va voir, mon éditeur, si je vais lui en donner de l'aventure ! Je serai la meilleure, je me défonce pour faire palpiter les cœurs des lecteurs, je fumerai la moquette, s'il le faut, pour trouver des idées, on s'arrachera mes bouquins qui se vendront au marché noir si la guerre persiste ! Je serai Don Quichotte, Rouletabille, Zola et Maupassant. Je serai qui on voudra ! Et je ne sais même plus qui je suis ! Je suis Guy des Cars, non ? Au secours ! Qui suis-je ?

J'ai crié. Le lutin - je ne sais même plus comment les nommer, ces sauvages - celui qui a un tee-shirt de la coupe du monde, me saute sur les genoux. Je ne vais quand même pas me faire violer par un insecte ? La situation pourrait être cocasse, hollywoodienne, si c'était dans un roman. Mais nom d'un chien ! C'est ma vie ! Ma vie à moi ! J'ai peur, encore.

Mais j'ai peur pour rien. Il a sauté sur mes genoux dans le seul but que je l'entende.

- Excusez notre copain, ma chère. Il est un peu impulsif. Essayez de ne pas heurter sa sensibilité à l'avenir. Nous ne vous voulons aucun mal. Nous venons sauver le monde. Pas torturer ses habitants.

Je suis tombée sur des fous ! Des paranoïaques ! Ils doivent appartenir à une secte. Je suis entre les mains d'adorateurs de l'univers ou de quelque chose dans ce goût-là... Voilà l'explication. Des barges qui veulent encore sauver le monde ! Et c'est moi qui me les coltine ! Moi je n'ai rien demandé. Des sectes, je n'en veux pas chez moi.

Le petit en tee-shirt coupe du monde m'autorise à aller me préparer un café. C'est gentil... Je suis chez moi, et on m'autorise à faire un café... A part cela, je ne suis pas séquestrée, non... Machinalement, j'allume la radio. J'espère qu'ils ne vont pas encore parler de la guerre. Je suis assez déprimée comme ça.

- Dernière nouvelle ! La guerre fait rage aux Etats Unis ! (Encore ! Tu parles d'une nouvelle) !

Notre envoyé spécial à Montpellier (tiens, on cause de nous) a une importante révélation à nous faire ! « Disparition d'un savant pendant le colloque scientifique sur les maladies parasitaires ! Des virus ont été volés ! Le monde scientifique est en état d'alerte ! »

J'éteins la radio, effondrée. Ainsi, ils avaient raison, les envoyés du Grand Chaman... On a bien volé des virus. Mais ce n'est pas moi ! Que voulez-vous que je fiche avec des virus ! J'ai déjà attrapé le paludisme dans ma folle jeunesse, c'est largement suffisant question expérience. Je n'en redemande pas.

- Nous avons raison, tu vois, dit d'une voix radoucie le chef. Cela fait plusieurs jours que nous enquêtons dans le quartier. Normalement, tu n'aurais pas dû nous voir.

Puisqu'ils me tutoient sans me demander la permission, je ne me gêne pas. Allons-y du « tu ». Bien que je persiste à dire que nous n'avons pas élevé les cochons ensemble, à moins que je ne m'en souviens pas.

- Et quelle explication as-tu au fait que je vous voie ?

- Je ne sais pas. Parce que tu es écrivain peut-être, chère amie. Les écrivains sont des gens étranges... à force d'imaginer des choses dingues, ils voient l'invisible.

Je commence à me détendre. Visiblement, ils sont fadas mais pas dangereux. Je leur offre l'hospitalité à condition que le petit bigleux ne me touche pas.

- Au fait, comment vous appelez-vous ? Vous avez bien un nom ? Moi c'est Maguy.

- Spontzrtscd. Me dit le chef en faisant la révérence. Pour te servir.

- Ugtnfvpoih. Ajoute celui en culotte courte en s'inclinant.

- Lvnbeityzqvtgk. Grogne mon agresseur.

Au secours ! D'où sortent-ils des noms aussi tartes ? Je tente une prononciation prudente qui soulève une houle de rires moqueurs. Ils se bidonnent franchement. Je n'ai pas l'humeur à rire. C'est la guerre et, si j'ai bien tout compris, des virus rôdent autour de notre quartier. Eux, ceux qui doivent nous sauver, sont là à papoter, à plaisanter au lieu de faire leur boulot. On est dans de beaux draps avec des sauveurs pareils ! Je me sens lasse. Sur mon bureau, l'ordinateur ronronne et me rappelle que moi aussi j'ai du travail. Mais je n'ai pas le cœur à l'ouvrage. Comment peut-on écrire quand le monde est au bord du chaos ?

Je laisse à leurs occupations les trois lilliputiens. Ils ne veulent pas s'installer chez moi. Il paraît qu'ils n'ont pas le droit de trop sympathiser avec les suspects. Ils reviendront me voir de temps en temps, histoire de voir comment je me porte.

J'ai des aigreurs d'estomac. Mon ulcère se réveille. Par leur faute, je vais encore passer des nuits à somnoler assise sur mon canapé, tordue en deux par d'effroyables douleurs. J'avais décidé de

ne plus m'énervé. C'est réussi. Le mot suspect a réveillé les souffrances endormies. Mais qu'ai-je fait pour être considérée comme une criminelle potentielle ? A qui ai-je déplu ?

Les trois flics partis (tu parles de flics ! J'ai encore des doutes) j'avale une tasse de café à la vitesse de la lumière et je vais faire un tour au marché. Pour me détendre, c'est le meilleur remède.

Je m'arrête d'abord chez papé Jules. Il n'aime pas trop sortir, papé Jules. Alors je lui fais ses courses. Je cogne à la vitre. Il sait que c'est moi. Il m'attend. Tous les jours il m'attend. Pour le journal, le pain, trois carottes et un poireau, ou un litre de lait. Drôle de bonhomme, en vérité. J'ai une bouffée de tendresse pour lui chaque fois que je le vois s'approcher à pas lents, économe de chaque geste, circonspect comme si le fait d'accélérer les mouvements pouvait lui faire perdre de précieuses minutes et l'avancerait trop vite vers la mort. Il ralentit le temps en le prenant. C'est un jouisseur du temps qui passe. Chaque fois que je pénètre chez lui, j'ai l'impression de faire un bond dans le dix-neuvième siècle. Une odeur d'encaustique flotte dans son appartement. Rien de moderne, pas même une cafetière électrique. C'est un adepte de la traditionnelle chaussette et du café en grains moulu à la main. J'aime bien le bruit du moulin à café, ça me rappelle ma grand-mère.

Je m'assois à sa table de cuisine pendant qu'il me prépare cérémonieusement son précieux breuvage mélangé à la chicorée. Sur ses grandes mains cagneuses, les veines font des rivières bleues légèrement gonflées. Il a le geste précis, délicat. Ses doigts m'hypnotisent. Il a toujours les ongles bien faits, le rasage parfait, et il sent « l'after shave ». Il semble flotter dans son pantalon trop grand. Il me fait penser à Geppeto dans Pinocchio... Il a les mêmes yeux bleus, délavés par les années, et un chat noir. Ce matin, il les a cernés, les yeux ! Des poches noires me dévoilent sa nuit blanche. Je l'imagine, couché dans son lit, les yeux grand ouverts sur l'obscurité, drapé dans sa solitude, étouffant d'ennui et de moiteur. Je voudrais l'embrasser, le prendre dans mes bras. Il a l'air d'un vieil enfant perdu dans un monde d'adultes.

- C'est la guerre, soupire-t-il. Le monde est fou. Comme si la dernière ne nous avait pas suffi !

- Mais celle-ci était peut-être nécessaire ? hasardé-je sans grande conviction. On ne pouvait pas continuer à courber l'échine devant des mangeurs de produits aseptisés ?

- Nous n'étions pas obligés de leur obéir, il y a deux ans, ma chère amie. Il fallait faire de la résistance. Au lieu de cela, nos gouvernements ont tout accepté sans conditions. C'est le Vichy du troisième millénaire ! Et voilà où nous en sommes !

- C'est vrai, soupire-je, mais avec ces histoires de vaches folles, de poulets au Dioxine, de grippe aviaire, les poissons remplis de mercure retrouvés le ventre à l'air dans la mer du Nord, les résidus de fosses septiques, l'huile de vidange dans la nourriture des cochons, les légumes transgéniques, la Méditerranée étouffant sous le plastique, les gens ont eu peur. Rappelez-vous. Moi-même je suis devenue végétarienne. Et encore ! J'avais peur que mon blé ne soit empoisonné ! J'ai cultivé mes légumes dans mon appartement, dans des bacs, après avoir viré tous mes meubles. Dieu

sait si j'ai eu des ennuis avec la concierge ! Ce sont les deux pieds de courgettes dans la salle de bain qui l'ont fait craquer... Et encore, elle n'avait pas vu les haricots verts dans la chambre ! Jusqu'au jour où elle a fait la même chose chez elle...

Papé Jules hoche la tête. Deux rides se creusent sur son front dégarni. Il est soucieux, lui aussi. S'il savait le coup des virus, le pauvre vieux ! Je préfère lui cacher cette catastrophe. Il le saura bien assez tôt. A son âge, trop d'émotions ce n'est pas bon pour le cœur. Et je me le ménage, le petit père. C'est le papé de la cité. Il n'a pas son pareil pour raconter des histoires aux enfants. C'est leur totem, leur chef de guerre, leur héros national. D'ailleurs, des coups à la vitre nous tirent de notre léthargie philosophique. Une frimousse brune sourit de ses deux dents absentes. C'est le dernier de la tribu gitane, Gino. Il traîne dans son sillage les petits du quatrième, Mohamed et Sadi, Théo le blondinet du second criblé de taches de rousseur et qui s'excuse tout le temps de son cheveu sur la langue, Emilie une effrontée qui fait la loi sur les garçons et pleure dès qu'on lui tient tête, et les jumeaux Paul et Emile, deux photocopies en couleur. Le visage de papé Jules est traversé d'un rayon de soleil.

Je les abandonne à leur discussion houleuse qui porte aujourd'hui sur un problème humanitaire autrement plus important que nos stupides guerres terrestres, à savoir si leur héros favori, le grand Ludo, va triompher des Spouns, les ennemis héréditaires de la planète Alpha.

Papé Jules me fait un clin d'œil et je me retire sur la pointe des pieds.

Dehors, la chaleur me saute à la poitrine. Dans un ciel sans nuage, le soleil roi darde ses rayons à la verticale sur les immeubles et dans la fournaise de la cour, trois pigeons picorent du pain sec. C'est le bonheur tranquille d'une honnête cité HLM. La mère d'Emilie chante à tue-tête des chansons subversives, et quelque part une radio hurle de la techno à vous briser les tympanes. Monsieur Grand rentre du boulot. Je me demande comment il fait pour dormir la journée avec tout ce raffut ! Il travaille dans un journal. Je voudrais lui demander ce qu'il pense de tous ces événements, mais à la couleur grise de son visage je me dis que ce n'est pas le moment. Ils ont dû passer une nuit torride à la rédaction.

Je déserte ma cité pour m'enfoncer dans les rues grouillantes de la ville. Je suis happée par la chaleur, la foule excitée comme une nuée d'insectes. Il y a moins de voitures aujourd'hui. Il est vrai que beaucoup d'hommes se sont engagés pour régler leur compte aux Etats Unis. Du coup, les gens vont à pieds, peut-être pour les mêmes raisons que moi, c'est à dire pour humer l'atmosphère, prendre la température de l'ambiance de cette matinée pas ordinaire, à moins qu'ils ne se soient tous rués sur les grandes surfaces pour faire le plein de boîtes de conserves ! Cela n'aurait rien d'étonnant. Nous avons déjà vu cela pour la guerre du Golfe, les chariots bourrés jusqu'à la gueule ! La peur de ne pas manger. « Français manger, toujours manger » disent les Egyptiens observateurs. Quelle réputation, par delà nos frontières ! La bouffe, en France, c'est plus que sacré. Pas touche à mon repas ! On dit bien de quelqu'un de mauvaise humeur « on dirait qu'on lui a mangé son déjeuner » ... En ce qui me

concerne, les événements de la nuit et l'invasion de mon appartement par les trois extraterrestres me coupent l'appétit, sans compter cette histoire de virus. Pourquoi chez nous, dans notre cité si tranquille ? Ce n'est quand même pas la grosse gitane qui les a fait voler par le petit ! Elle n'est pas folle, elle. Elle ne vole que ce qui peut se vendre, pas des cochonneries ! Les trois sauterelles humaines auraient pu mieux se renseigner. A mon avis, ils ne sont pas compétents sur cette affaire. Trois petits rigolos, et dangereux avec ça ! Je me demande si je ne ferais pas mieux d'aller voir la police régulière. Si ça se trouve, ils sont recherchés par Interpol... Mais si je déboule à la gendarmerie en prétendant que des terroristes de vingt centimètres squattent chez moi, je suis bonne pour l'asile psychiatrique bourrée de médicaments. « Mêlons-nous de ce qui ne nous regarde, trop point ne faut en faire. »

Mes réflexions me conduisent jusqu'à la Préfecture où le marché, étalant ses couleurs et ses odeurs, me réconcilie avec la vie. J'achète des olives provençales à l'ail, des Lucques², trois piments doux, des tomates pas trop mûres, je tâte les pêches, rouspète sur la qualité des salades. Je prends des oignons, des cèbes de Lézignan, des vraies, s'il vous plaît ! Qui ne piquent pas les yeux quand on les pèle ! Je les aime frites à la poêle avec un peu de thym et de romarin... Et je fais le plein de fromages ! Aujourd'hui, il y a des petits producteurs qui viennent de partout. Des coins les plus reculés de la Lozère à l'Ardèche, ils sont descendus avec leur précieuse marchandise. Deux ans qu'ils attendaient cet événement ! Qu'ils préparaient leurs fromages en clandestins ! On trouve des petits chèvres secs, frais, du Roquefort à la coupe, du Cantal, de la Fourme crémeuse, du fromage des Pyrénées avec sa croûte noire. Les gens rient, s'exclament, font la queue dans la bonne humeur. C'est la fête. Un guitariste fait hurler ses cordes et un noir en « boubou » joue du tam-tam. J'aspire cette bouffée d'oxygène comme une renaissance. J'ai la salive au bord des lèvres. Lorsque le vendeur de fromage de chèvre me demande ce que je veux, j'ai envie de pleurer. Une boule dans la gorge m'empêche de répondre. Je lui désigne l'objet de mon émoi et il me sourit. Il le plie lentement, sûrement, comme un objet précieux, et inscrit sur son petit carnet le prix de sa vente, en suçant consciencieusement son crayon. Je balbutie des remerciements et emporte mon trésor. Plus loin, j'achète des fritons avec le même cérémonial, de la bougnette³ des Cévennes et des tripous. Je vais me faire une de ces orgies, mes amis ! A m'en faire péter la sous-ventrière ! J'en ai marre, marre, marre, des produits aseptisés qui viennent des Etats Unis ! Je suis si excitée que je pose mon panier entre les étalages et crie « vive la France ! ». Cela tombe bien, puisqu'aujourd'hui c'est le quatorze juillet. Le noir en boubou entonne la Marseillaise et sa voix de basse à l'accent sans « r », roulant comme l'eau sur les fonds sableux d'un marigot, monte au-dessus du marché.

Un type d'extrême-droite en profite pour essayer de me fourguer la carte de son parti, mais je l'insulte et le jette avec fracas.

² Luques : variété d'olives longues

- Je ne mange pas de ce pain là, moi, Monsieur ! Je crie « vive la France » parce que j'aime son fromage, ses habitants, arabes et noirs compris !

Je l'ai crié très fort pour que tout le monde entende. Il se retire la queue entre les jambes (enfin, je n'ai pas vérifié...) sous la huée de la foule qui en a son couffle⁴ de la politique et surtout de celle-ci. Profiter d'un jour pareil pour vendre sa soupe infâme ! Quel manque de dignité !

Je le connais, ce type. Il habite près de chez moi. Si ça se trouve, c'est lui qui a volé les virus... Je voudrais bien le suivre, le filer, pour vérifier mes soupçons, mais je suis un peu lasse et j'ai envie d'un café. Je n'ai pas encore eu mon compte de bain de foule. J'ai besoin de chaleur humaine, de l'odeur de transpiration de mes congénères, des voix, des rires, et même des réflexions imbéciles des « beaufs ». Quand j'en suis à ce stade, c'est que la dépression n'est pas loin. Le calme feutré de mon appartement m'étouffe, je ne supporte plus ma voix intérieure, j'abhorre l'éternel tête-à-tête avec moi-même et la page blanche qui me donne la nausée. Alors, j'entre dans un bistrot enfumé qui sent les chaussettes sales et le pastis, me glisse entre les poivrots du bar et vais m'installer à une table d'où je pourrai me commander un « petit noir » bien tassé. J'ai un besoin urgent de caféine.

A ma table, il y a déjà un type à moitié affalé sur sa chaise. Je lui demande la permission de m'asseoir. Il me sourit tristement. Ça m'aurait étonnée que je tombe sur un marrant pour changer. Celui-là, j'ai le sentiment que ce n'est pas un rigolo et c'est encore sur moi que ça dégringole ! Je dois les attirer, ma parole ! Heureusement, il n'est pas bien causant. Il fixe le mur devant lui comme s'il y voyait des monstres. Remarquez, je ferais bien de me taire... Je dois avoir la même tronche quand je regarde mon ordinateur ou mon cahier ! La binette atterrée, le regard torve des perdants. Bon sang ! Mais qu'est-ce que je raconte comme âneries ?

Le type me dévisage soudain et me dit :

- Vous savez garder un secret ?

Oh, non ! Je vais encore jouer les assistantes sociales ! Ce n'est pas vrai ! Je dois avoir une trombine à attirer les confidences, moi !

Machinalement, je réponds oui, dans un souffle. C'est plus fort que moi. Et c'est parti ! A moi la misère des autres.

Il s'approche de moi, tout près de moi. J'ai horreur qu'on viole mon espace vital. Un mètre, il me faut un mètre de zone interdite qui n'appartient qu'à moi ! Heureusement qu'il n'empeste pas le pastis, par-dessus le marché ! Je sens son souffle sur ma nuque. Ça va... Il pue bon. Son parfum est discret, végétal. Il a l'air propre aussi. Assez bien habillé, jeans et tee-shirt. La quarantaine, pas le genre paumé, pourtant... Que me veut-il ?

- C'est vous l'écrivain ? me demande-t-il dans un souffle.

³ spécialité cévenole

Là, je suis carrément émue. Secouée, même. Je dois rougir, c'est sûr. Dès qu'on me reconnaît, je rougis. C'est humain, non ?

Ce type a des yeux bleus, grands comme la mer.

- *Attention ! Ma fille... Si tu le regardes trop, tu vas droit à ta perte. Tu le sais, les yeux bleus, c'est dangereux pour ta santé mentale.*

- Ça va ! Je ferai attention ! Je n'ai plus vingt ans tout de même !

- *Ouais ! On te connaît... Charrie pas...*

- M'en fous. De toute façon, on ne meurt pas d'aimer. C'est plutôt le contraire. On risque de crever si on n'aime personne. Le cœur sec, c'est pire que tout. Il s'effrite, et tout le monde croit que tu as des pellicules éparpillées sur ton complet veston bleu marine...

Ce qu'il y a d'agaçant, avec le lecteur qui me connaît, c'est qu'il met son grain de sel partout... Merci, lecteur inconnu, merci de votre silence, de vos non-interventions intempestives ! Merci de votre respect de ma vie privée...

Donc, ce type a des yeux bleus, grands comme la mer, et aussi bleus que la mer, d'ailleurs. Ce n'est pas ma faute. Moi je ne lui ai rien demandé. Je me sens fondre sous son regard.

Je lui réponds :

- Oui, c'est moi l'écrivain. Enfin, je suis écrivain, ça c'est sûr. Mais suis-je le bon ?

Dans le bleu de ses yeux je vois des mondes immenses, des contrées lointaines, des îles perdues au milieu du Pacifique !

- *Et voilà ! C'est parti ! Tu débloques déjà !*

Ignorant les sarcasmes de mon lecteur indiscret, je plonge tête la première dans le mystère de son regard.

- C'est bien vous, Maguy ?

- Oui, c'est moi...

- Alors vous êtes l'écrivain que je cherche.

C'est la première fois qu'on me cherche... Ça me fait un drôle d'effet, ça flatte mon amour propre.

⁴ en avoir son couffle : en avoir assez. Etre couffle : être plein.

- Je suis un savant, continue mon inconnu. Je suis un chercheur en pathologie virale. C'est moi qui aie perdu mes virus. Ceux que tout le monde recherche. Je suis la honte de ma profession. On me les a volés ! Volés ! Vous rendez-vous compte ?

Si je me rends compte ? Pétard, quel couillon ! Je lui trouve les yeux moins bleus, tout à coup ! Perdre des virus ! Faut déjà être cinglé pour se les trimbaler comme de vulgaires animaux domestiques ! Mais les perdre ! En plus ! Ou se les faire voler, comme ses papiers d'identité, son porte-monnaie, ses clefs (à ce propos, je perds toujours les miennes...) ou l'autoradio ! Ce n'est pas courant, tout de même ! Est-ce que l'assurance va marcher ?

Je garde mes réflexions pour moi et lui demande à brûle pourpoint :

- Avez-vous des soupçons ?

- Non, mais ils traînent du côté de chez vous. On les a localisés dans le quartier. Ils sont très dangereux. C'est une variété de paludisme particulièrement mortelle. Il faudrait vacciner tout le monde mais nous avons peur de provoquer un vent de panique chez les habitants... D'ailleurs, il est trop tard. Le mal est fait. Il faut trouver ces virus avant que l'épidémie ne s'étende à toute la ville. Nous avons mis au point une campagne anti-moustiques, mais ces saletés de bestioles ont une résistance incroyable. S'il reste seulement quelques œufs vivants, c'est foutu. De toute façon, une partie de la population doit être déjà contaminée...

J'ai froid, soudain, et chaud en même temps. Des gouttes de sueur dégoulinent sur mes tempes et le long de ma colonne vertébrale. Une main glacée, invisible, s'est posée sur ma nuque. Mon savant me regarde d'un air désolé. Ses pommettes se soulèvent et sa bouche décrit un accent circonflexe à l'envers. Dieu, qu'il a les yeux bleus, cet enfoiré ! Sa moue confuse est celle d'un petit enfant pris en faute. Je ne sais pas pourquoi, mais il me fait penser à papé Jules. C'est lui qui aurait eu besoin de protection pour protéger ses virus ! Ce type est incapable de protéger quoi que ce soit, ça se voit. Il a l'air naïf, gentil, rêveur. Pas le genre garde du corps de virus ! Je soupire. J'ai envie d'être son assistante sociale...

- Et allez donc ! C'est reparti ! Ne viens pas te plaindre par la suite, imbécile ! Il suffit qu'un clampin aux yeux bleus passe dans ton sillage pour que tu te jettes, tête la première, dans les emmerdes !

- Taisez-vous ! Je ne vous ai pas sonné ! J'en ai raz le bol de vos insinuations douteuses ! Je vais changer de lecteur. Voilà, c'est tout ce que vous aurez gagné ! Cela fait au moins dix ans que vous me cassez les pieds avec vos conseils, vos interventions dans mes romans ! Je ne peux plus vous supporter ! Regardez les nouveaux lecteurs ! Ils sont polis eux, discrets, respectueux de mes états d'âme !

- *C'est parce qu'ils ne te connaissent pas ! Tu vas droit à la cata ! Tu le sais, en plus. Tu es d'une mauvaise foi déconcertante ! Et, par-dessus le marché, tu deviens grossière.*

- Et vous d'une muflerie déconcertante ! Je n'aime pas votre façon de me parler ! Avec le temps vous avez pris des libertés qui ne me plaisent pas. Alors, je ne vous écoute plus. Parlez, parlez, je ne vous entends pas. Ah, ah ! Et je serai grossière si je veux !

Pendant que je me laisse distraire par mon lecteur, le savant se triture les doigts en attendant que je sorte de mes pensées. Il est bourré de tics, peuchère ! Il est tout estranciné⁵. Je me demande ce qu'il attend de moi... A force de passer ses doigts dans ses cheveux, il est complètement espélouffi⁶. On dirait qu'il ne s'est pas peigné. Il parle avec passion en faisant des moulinets avec ses bras, pour m'expliquer le développement du génome du parasite, la différence entre la biologie moléculaire et la biochimie. Je l'écoute parce que je suis polie mais je ne pige rien à ce qu'il me raconte. J'ai toujours été un cancre en maths et en physico-chimie. Ce n'est pas aujourd'hui que ça va changer même si le prof a les yeux bleus... Il s'excite très fort. Il doit les aimer ses virus, parole ! Son regard s'illumine exactement comme le mien quand je vois des îles flottantes dans mon assiette. Nous n'avons pas les mêmes valeurs. C'est dommage. Le type du bar vient vers nous pour encaisser ses consommations et nous regarde d'un mauvais œil. Il faut reconnaître qu'avec ses cheveux dressés sur la tête et son regard fiévreux, il a plus l'air d'un fou que d'un savant, le savant ! S'il savait, le type du bar, qu'il a devant lui un éminent professeur de génétique, responsable peut-être de la future épidémie de paludisme qui va ravager la ville, il serait plus admiratif ! Ce n'est pas tous les jours qu'il reçoit un crack de la communauté scientifique ! Mais il ne le sait pas, et d'ailleurs, il préfère les poivrots du bar, dont il ignore la fonction - il s'en fout comme de l'an quarante - ceux qui consomment beaucoup et règlent des ardoises de ministres. Nous deux, le savant et moi, squattons une table pour deux minables cafés... Il voudrait bien nous voir décamper, le type du bar ! Mais l'autre, le prof allumé, n'a pas envie de bouger d'un iota. Effondré sur sa chaise, maintenant il pleure. C'est la Méditerranée qui coule de ses yeux. Je fonds. Je me sens toute molle. Je n'ai jamais supporté de voir pleurer un homme. Cela me paraît antinature. Et un homme aux yeux bleus, alors, c'est pire ! J'ai envie de le consoler, de lui offrir des fleurs...

- *Mais quand même, celui-là, me dit ma conscience qui est aussi casse-pieds que mes lecteurs, il risque d'avoir des morts sur la sienne, de conscience ! Méfie-toi !*

- *Je me méfierai, promis, lui réponds-je avec déférence. (Parce qu'elle, je ne peux pas l'engueuler comme mes lecteurs. Je me la coltinerai toute ma vie.)*

⁵ estranciné : dévarié. Bouleversé.

⁶ espélouffi : dépeigné.

Perdre ses virus, il ne l'a pas fait exprès, non ? On les lui a volés, ce n'est pas pareil. Donc, il faut les retrouver.

Je pose ma main sur la sienne et lui dis gentiment :

- Allez, ne pleurez pas. Je vais vous aider. On va les retrouver, vos virus. Ils ne doivent pas être bien loin. C'est tout petit, un virus, ça ne fait pas beaucoup de chemin en vingt quatre heures ! Il ne fait pas du stop, tout de même ! Et, au fait, c'est gros comment, un virus ?

Je me vois mal en Sherlock Holmes, à quatre pattes, chercher des traces avec une loupe. Pour trouver des poils de virus sur la moquette, ça va être coton ! Je ne vois même pas la tête que ça peut avoir ! Je suis certaine que si j'en rencontre un, je ne le reconnaîtrai pas. Sauf s'il s'installe en moi. Le paludisme, je connais. La fièvre, les hallucinations, les douleurs articulaires, c'est mon rayon. Mais cette fois-ci, je risque d'en crever. Ils sont particulièrement virulents, spécialement vicieux ! Des mutants, des vrais ! Avec les yeux rouges. J'avoue que j'ai la trouille. Dans quel guêpier vais-je encore me fourrer ?

- *On te l'a dit...*

Je le sais, mais je ne vais pas me défilier. L'humanité a besoin de moi. Je pourrais peut-être m'associer avec les trois Jiminy Criquet mais j'ai dans l'idée qu'ils ne sont pas prêts à partager les informations. Ils sont capables de foudroyer le savant d'un simple coup de pied ! Je les ai déjà vus à l'œuvre et encore, moi, je n'étais que suspecte, pas coupable ! Ceux-là, il va falloir que je les éloigne.

- Ecoutez, dis-je à voix basse. Venez ce soir chez moi. Nous aviserons. Je vous ferai visiter les caves. On ne sait jamais.

Nous nous quittons sur une poignée de mains chaleureuse. Sa peau est douce. Forcément, pour manipuler des éprouvettes, il faut du doigté, de la douceur...

Dehors, c'est la révolution. Nous étions tellement absorbés par nos problèmes que nous en avions oublié la guerre qui sévit. Les gens courent de partout. Les CRS ont fondu sur la foule comme une armée de sauterelles sur les champs de mil du Tiers Monde. L'euphorie des victoires sur les Etats Unis nous avait fait oublier les interdictions décrétées par le gouvernement deux ans plus tôt, sous la pression du géant américain. Pas de fromage frais ! Attention danger ! Toute infraction à la loi sera passible de prison. La loi tient toujours. Cette loi stupide que le gouvernement lui-même essaye de combattre ! Je n'y comprends plus rien. Les vendeurs du marché et les consommateurs non plus, d'ailleurs. Le gouvernement n'est pas à une aberration près... Des fromages écrasés gisent sur la chaussée. Quel gâchis ! Des bouteilles de vins brisées jonchent le sol. Ce précieux liquide glisse en rigoles le long du trottoir. Le sang de la liberté ! Le vin de l'amitié ! Le ciment des peuples ! Merde alors ! Les sauvages ! C'est Tianenmen en juin...

Des cars entiers de CRS roulent à vive allure, bourrés de dissidents malchanceux. A leur suite, les hurlements des ambulances informent la population de l'ampleur des dégâts et du nombre important de blessés. Dans la population même... Le sang du peuple a coulé, pas seulement son vin. Dans la ville mutilée, c'est la consternation. Une radio hurle des informations semblant venir d'une autre planète. On pourrait entendre les mouches voler dans le ciel voilé de poussière.

- Les bombardements s'intensifient ! Le ciel de New York ressemble à de la faisselle !
Déclaration du gouvernement, ce soir à vingt heures !

A Montpellier, personne n'a le cœur à se réjouir. Les enfants de la patrie sont massacrés par la patrie elle-même. Comment peut-on se réjouir dans un moment pareil ? Montpellier ne rit plus. Le tam-tam du chanteur noir est éventré sous un lampadaire. Le guitariste a été amené par les CRS, parce qu'il s'est mis à chanter l'Internationale au moment de l'assaut. Le fol héroïque ! La place de la Préfecture n'est plus qu'un vaste chantier de démolition où s'étaient cageots éventrés, tables écroulées, légumes et denrées en tous genres renversés sur les trottoirs. Mais Montpellier est digne dans sa souffrance. Pas de pillage, pas de scènes de violences, les cœurs des Montpelliérains saignent à l'unisson, qu'ils soient voyous ou bourgeois chics. Il ne comprend pas, le Montpelliérain, pourquoi on veut faire plier les Etats Unis à coups de fromage et ses frères à coups de matraques...

Prudemment, je me faufile dans une ruelle qui s'échappe de la place de la Préfecture, de la place de la honte. J'emporte en cachette mon fromage de chèvre et mon Saint Chinian. Je ne laisserai personne me les faucher. Il faudra d'abord me passer sur le corps. J'ai le cœur au bord des lèvres. Toute cette violence me dégoûte. Et j'ai, en plus, cette histoire de virus sur les bras ! Ce soir, j'ai en visite le savant gaffeur... Il ne me manquait plus que lui ! Après les trois sauterelles humaines, je me tape un scientifique allumé !

- *Et que comptes-tu lui montrer, dans la cave, des estampes japonaises ?*

J'ignore cette question stupide, indigne de mes lecteurs, et essaye de démêler les fils de cette histoire rocambolesque.

Résumons la situation :

Un : des virus du paludisme ont été volés au laboratoire de recherche des maladies parasitaires.

Deux : cette maladie se transmettant par les moustiques, la communauté scientifique a décidé, par mesure d'urgence, de les éliminer par une grande campagne de démoustication.

Trois : s'il reste un seul moustique, c'est foutu.

Quatre : sans un seul virus dans ses éprouvettes, le savant étourdi ne peut pas mener à bien ses recherches contre la maladie qui étaient prêtes à aboutir.

Cinq : qui peut avoir intérêt à ce que ses recherches n'aboutissent pas ?

Je n'ai aucune réponse à ces questions. Je suis écrivain, moi, pas détective privé. J'invente, mais quand il faut trouver des explications objectives et logiques à une situation bien réaliste, je sèche sur ma copie. Pour une fois, j'aimerais bien que mon lecteur ramène sa fraise. Mais cette fois-ci, bernique ! Il n'y en a pas un seul qui pipe mot. N'y a-t-il pas un lecteur détective dans la salle ? Pour me faire des reproches, je trouve toujours quelqu'un, même si je ne l'ai pas sonné, pour me filer un coup de main, que dalle... Personne ne répond. Que voulez-vous que je fasse avec des lecteurs pareils ?

Je parie que vous êtes bien installé dans votre canapé un verre de rosé à la main, n'est-ce pas ? Ou dans votre lit douillet, des bonbons au caramel à portée de main, tranquilles, alors que les héros se décarcassent pour vous. N'avez-vous pas honte ? Allez, levez-vous !!!! Un peu de respects pour les héros que diable ! Et les baskets ? Le short de sport, vous les avez mis ? Même pas ! Cool, hein, le lecteur ? J'ai honte pour vous.

Enfin, je ne peux pas trop vous en demander. Je ne vous connais pas. C'est pourquoi il ne faut pas faire confiance au premier venu.

Bon, buvez un coup, détendez-vous et on repart.

Je compte sur vous pour ne pas m'interrompre.

II

Le découragement me gagne. Je me sens seule. Montpellier que j'aime tant, me semble cacher dans son sein un serpent venimeux. Le danger dort dans la ville, peut-être dans un coin de rue sombre ou sous les lumières de la place de la Comédie, en plein cœur de la cité, invisible, sournois. Peut-être que les virus rigolent devant les vitrines du théâtre ? Dans les jets d'eau ? Sous les pieds de la foule qui s'amasse dans les cafés ? Il attend son heure, le virus. Il attend le petit moustique mutant, rescapé de l'holocauste, pour transmettre son poison. Il est patient, le virus. Patient et rusé. Et il a fait des petits. Pendant que le lecteur se la coule douce, il copule, lui.

Mes pas traînants et las me ramènent chez moi. Papé Jules me guette à la fenêtre. Enfin quelqu'un qui se fait du souci pour moi... Ça me met du baume au cœur de le savoir inquiet sur mon sort... A moins qu'il n'attende sa courgette, son aubergine et son poivron pour faire sa ratatouille... Je serais déçue si ce n'était que cela.

- Vous voilà enfin, dit-il d'une voix chevrotante, coupée par l'émotion. Depuis deux heures, nous entendons des sirènes dans le centre ville. Vous êtes la seule à y être descendue aujourd'hui. Tout le quartier s'inquiétait. Le petit Gino est allé aux nouvelles. Il paraît que c'est l'émeute là-bas ? Grâce à Dieu, vous êtes sauve ! Quelle peur vous nous avez faite, ma chère !

- J'ai rapporté vos courgettes, bredouillé-je, émue.

- Merci, mais on se fout des courgettes, n'est-ce pas ? Vous êtes là, c'est le principal.

- Tenez, rajoute-t-il en plongeant dans son placard. J'ai ici un petit alcool qui va vous requinquer. Vous avez mal choisi votre moment pour faire votre marché. Goûtez-moi cette potion magique, vous me raconterez après.

Je porte le petit verre à bord doré à mes lèvres. Le feu jaillit dans ma gorge. Des larmes me piquent les paupières. Je ne sais pas si je vais arriver à reprendre ma respiration. Qu'a-t-il mis là dedans, nom d'un chien ? Mes yeux doivent faire du yoyo dans leur orbite.

- Ce n'est rien, minaude papé Jules fier de sa mixture. C'est le gingembre qui a le plus de mal à passer au début. Ensuite, on s'y habitue.

Je ne lui dis pas que je n'ai pas l'intention de m'habituer à boire son tord-boyaux, inutile de lui faire de la peine. Je ne vais pas devenir ivrogne pour oublier ma déchéance, mon statut d'écrivain raté. J'assume. Je gère mon incapacité permanente avec courage et détermination. Mais il a raison. C'est fort au début, puis ça se laisse boire. Je réclame une re-sucette et nous trinquons à la gloire du fromage de chèvre. J'en profite pour lui montrer mes achats. Il siffle d'admiration.

- Mazette ! Vous vous êtes bien débrouillée, dites donc !

- On se le goûte, le fromage, papé Jules ? Avec le Saint Chinian ?

Il ne dit pas non, le gourmand. Ses yeux brillent.

- Pourquoi pas ? J'ai fait un petit sauté de veau. On partage en copains ?

Me voilà attablée chez papé Jules, devant une assiette en porcelaine et des couverts en argent. Il a tenu à mettre une nappe. Je ne sais pas ce que nous fêtons mais toute victoire est bonne à arroser. C'est la victoire sur la connerie humaine et cela en est une sacrée. La seule victoire digne d'être commémorée avec celle sur l'adversité. Bien que les deux soient liées, parce que si on gagne sur la connerie humaine, le reste suivra... Papé Jules est d'accord avec moi. En voilà au moins un. Pour le reste de l'humanité je ne sais pas, parce que les cons, eux, la connerie ne les gêne pas. Et ce ne sont pas les cons qui manquent. Tenez, par exemple, le macho du second... En ce moment, ça crie et ça pleure dans la chaumière. Madame doit prendre sa rouste. Monsieur Grand, le journaliste, doit, lui, enfouir sa tête dans son coussin pour pouvoir dormir. La routine, quoi. La connerie train-train quotidien. En attendant, papé Jules et moi, nous trinquons. Nous buvons à l'abolition de la connerie, à l'abolition de l'esclavage, à la liberté de bouffe, des mœurs, à l'amitié indestructible. Et hop ! Un coup de Saint Chinian pour la défaite de l'Amérique. Et zou ! Un autre pour la gloire de la fromagerie française ! La bouteille y passe. Papé Jules, un peu pompette, en sort une de derrière les fagots. Pas de la piquette... Du vrai pinard régional, de l'AOC médaillé. Cette fois-ci, nous trinquons à l'anéantissement du fascisme, la suppression des impôts, l'abrogation de la TVA sur les denrées alimentaires, l'annulation de la dette du Tiers Monde, l'extinction des malfaisants, surtout humains. Du coup, ça me ramène à mes virus que j'avais oubliés. Je m'étrangle avec le sauté de veau, excellent du reste, et réfléchis. Papé Jules est inquiet devant mon air préoccupé. Il croit que son ragoût n'est pas bon.

- Vous n'aimez pas ?

- J'adore, papé Jules, mais j'ai des soucis.

- Graves ?

- Graves.

- Et vous ne voulez pas m'en parler ?

Je le voudrais bien, cela me soulagerait, mais ai-je le droit de partager mes informations avec lui ? Je ne voudrais pas le mettre en péril en le mettant dans la confidence. Des fois, moins on en sait, mieux on se porte. Je ne voudrais pas que les trois nabots de l'espace me le torturent, mon papé préféré. Tant pis si je lui fais de la peine, en lui laissant croire que je ne lui fais pas confiance. C'est mieux que de lui faire du mal.

- Je ne peux pas. Secret d'état.

Et comme le vin a un effet bénéfique sur lui, à ces mots il se lève et entonne la Marseillaise. Il continue par le temps des cerises, le curé de Camarés et d'autres, particulièrement instructives, que je ne connaissais pas. Pourvu que les enfants ne l'entendent pas !

Manque de bol, les petites frimousses montrent leur nez à la fenêtre. La musique les attire. Ils sont mélomanes, ces enfants-là... Et toujours là quand il ne faut pas. Ils sont avides d'apprendre, de s'instruire. Papé Jules est prêt à pousser sa chansonnette. Je m'insurge.

- Non, papé Jules, pas de ça !

Il sursaute comme un gosse pris en flagrant délit - de n'importe quoi, c'est comme vous voudrez - et tombe de sa chaise en emportant son verre. Il s'est blessé, bien sûr ! Pire qu'un gamin ! A soixante dix ans ! Il regarde le sang gicler de son doigt d'un air étonné. Les enfants, eux, sont au bord de l'hystérie.

- Papé Jules est blessé ! Il faut appeler le Samu ! crie Gino.

- Il faut faire un garrot, suggère Paul, l'une des deux photocopies, d'un air entendu parce que sa mère est infirmière.

- Tu dis n'importe quoi ! le tance Emilie de sa voix de crécelle. On va lui couper le doigt et on en mettra un en plastique.

Papé Jules est pale comme un linge. Pourvu qu'il ne tombe pas dans les pommes... Pendant que les gosses donnent leurs avis de spécialistes sur les mesures d'urgence à prendre, je vais dans la salle de bain chercher un pansement. Que d'histoires pour un petit bobo de rien du tout !

J'ouvre l'armoire à pharmacie. Quel capharnaüm là-dedans ! Il y a de tout : trois sirops pour la toux, des boîtes presque vides de pilules pour dormir, des inhalateurs pour le rhume, des gouttes pour les oreilles... Et des éprouvettes.

- *Des quoi ?*

- Des éprouvettes. Vous avez bien entendu. Et ne me dites pas que c'est le vin.

Je les regarde, consternée. Des éprouvettes, avec un petit bouchon, sur lesquelles il y a écrit : attention, danger !

Je prends la boîte à pansements, j'ai les mains qui tremblent. Papé Jules ! Le voleur de virus ? Ce n'est pas vrai ! L'angoisse me crispe les mâchoires et je ne parviens pas desserrer les dents. Il doit y avoir une explication logique à cette histoire, mais la seule logique qui me saute aux yeux c'est que papé Jules a volé les virus. Bien que j'imagine mal comment il a pu s'introduire dans le laboratoire ultra secret du CNRS. Il ne sort jamais... Quoi que... C'est peut-être la raison pour laquelle il a l'air si fatigué, parfois, papé Jules. Est-il possible que ce grand vieil homme voûté, rhumatisant, le copain des gosses du quartier, mon copain, se transforme la nuit en un fauve habile et sournois, en Mister Hide ? Comment fait-il, alors qu'il a déjà du mal à se déplacer chez lui ? J'ai la tête qui tourne et ce n'est pas le vin.

Dans la cuisine, la joyeuse bande babille et papillonne autour du papé. Je n'ose plus le regarder dans les yeux de peur d'y voir naître la lueur destructrice, la flamme de la folie qui doit précéder sa transformation d'homme doux et sage en monstre sanguinaire. Il faut que je m'accorde un temps de

réflexion. Je lui mets son pansement, et prétexte une migraine pour me retirer. J'entends comme dans du coton sa voix chevrotante qui me remercie du moment que j'ai passé avec lui et qui m'assure - dans mon demi-coma, j'ai dû lui poser la question - que ça ira, qu'il va lui-aussi faire la sieste. D'ailleurs, la sieste, ici elle est sacrée. Même les gosses la font. Cela permet aux parents de faire leurs câlins, aux voisins de respirer un peu. Pas de ballon dans les vitres, pas de hurlements intempestifs ni de dégringolades dans les escaliers. C'est la trêve.

Dans la cour, une odeur de poussière sèche monte des pavés brûlants. Les arbres faméliques ont soif. On peut voir l'air bouger. J'ai hâte de m'allonger sur mon lit, de fermer les yeux et d'oublier. D'oublier tout : la guerre des fromages, le vol des virus, papé Jules et Mister Hide, le savant fou et les trois sauterelles costumées. Il faut que je fuie la réalité, que je m'abandonne à mes fantasmes intérieurs. Dans la douceur feutrée de mon inconscient, je trouverai peut-être la solution.

Mais la solitude de mon appartement me met un coup de cafard. Je vois voler les mouches noires de l'angoisse. Assise à la table de la cuisine, je m'effondre en chialant comme une gosse. Papé Jules ! Mon papé Jules ! Qu'a-t-il dû endurer de souffrances, de désespoir, de misère pour en arriver à de telles extrémités ! Peut-être a-t-il besoin d'argent ? Peut-être le fait-on chanter ? Cette idée me révolte. Faire chanter un papi ! Et s'il a besoin d'argent, pourquoi ne l'a-t-il pas dit ? Trop fier papé Jules pour avouer qu'il n'a plus de quoi payer son loyer - là nous sommes au moins deux - et sa ratatouille... J'ignore ce qu'il faisait auparavant. Il doit avoir une retraite misérable... Le dégoût me submerge. A quoi en est-on réduit de nos jours pour survivre ? Dans un monde où on parle sans cesse de communication, d'information, on ignore dans quelle détresse mentale et financière se trouve son voisin et ami... Dans une société de consommation à outrance, on laisse les vieux se faire voleurs et risquer leur vie. Parce que pour les faucher, les virus, il a dû faire de la voltige, le papé ! Du coup, je suis quand même admirative. Imaginer ce grand échalas perclus de rhumatismes se glisser par une fenêtre mal fermée, enjamber des tables et des chaises, se faufiler dans des couloirs obscurs, ça force au respect. De toute façon, même voleur, je l'aimerais toujours mon papé Jules. Je pourrais peut-être lui faucher les éprouvettes et les rendre à leur légitime propriétaire sans que quiconque n'y voie que du feu ?

Un bruit de vaisselle qui dégringole me ramène à la réalité.

- Alors, tu les as vues, dis ? Tu les as vues ?

Tiens, ce sont maï⁷ les trois sauterelles. Je ne m'en dépèguerai⁸ jamais de ces pots de colle !

- Qu'est-ce que j'ai vu ? Demandé-je d'un air détaché.

- Ne te fiche pas de nous, par-dessus le marché ! Les éprouvettes, tu les as vues ?

⁷ Maï : encore

⁸ dépèguer : décoller. Pèguer : coller

- Je n'ai rien vu du tout ! Quelles éprouvettes ? Dis-je en m'énervant. Vous pourriez frapper avant d'entrer ! Et si j'étais en petite tenue ? On ne vous a pas appris la politesse, chez vous ? Vous mériteriez que je vous vire !

- Chiche ! répond simplement le petit bigleux.

Je n'ai pas pu retenir son nom, celui des autres non plus, d'ailleurs.

Celui-ci, je vais le baptiser Adolphe. Il ne lui manque que la moustache pour être un parfait dictateur. Donc le petit hargneux c'est Adolphe, le chef, Arsène, il fait très gentleman cambrioleur, et l'autre ce sera Achille (Zavatta s'entend), c'est le plus sympa. Ils seront donc les « Trois A ». Ce sera plus simple que leurs noms à coucher dehors par temps de Mistral...

Donc les trois A s'excitent. Ils n'aiment pas ma mauvaise foi. Et pourtant, c'est mon foie qui est plutôt mauvais, parce que, de la foi, je n'en ai pas. Elle ne peut donc pas être mauvaise. CQFD.

- Ne nous prends pas pour des billes, me dit Adolphe mielleux. Dans l'armoire à pharmacie, chez le vieux Jules. Tu veux le protéger, le débris. On le sait !

Qu'il traite papé Jules de débris me met hors de moi ! On a au moins du respect pour les personnes âgées.

Je m'étrangle de colère :

- Ne touchez pas à papé Jules, les sauterelles ! Sinon je vous écrabouille ! Je vous élimine au D-STOP ! Je vous arrose d'alcool à brûler et je vous fous le feu !

Cette fois-ci, la menace porte ses fruits. Il ne la ramène pas, Adolphe. J'ai trouvé leur point faible. Il faut que je note sur mon papier des courses d'acheter du D-STOP... Je les tiens.

Achille me susurre :

- Ne vous énervez pas, chère amie. Nous pouvons nous entendre entre gens de bonne volonté. Nous œuvrons pour le même combat. Notre mission à tous est de sauver le monde. Mettons nos capacités en commun.

Mon combat, à moi, c'est papé Jules, pas de sauver le monde. Il y a déjà assez de fadas pour cela, ce n'est pas la peine que je m'en mêle. Mais je ne le leur dis pas. Ainsi, je les ai à l'œil.

- Les éprouvettes, chez papé Jules, elles sont vides ! dis-je avec désinvolture. Vous auriez pu mieux vous renseigner. Les ouvrir, par exemple...

Là, je suis carrément vache, parce qu'ils ne risquent pas de les ouvrir, les éprouvettes, elles sont plus grandes qu'eux. Ils semblent ébranlés dans leurs convictions. Je sens que j'ai gagné une bataille. Mais pas la guerre. Ils ne vont pas me lâcher d'une semelle et j'ai besoin d'être libre ce soir.

J'essaye d'être mouffine⁹.

⁹ maligne, discrète.

- Vous comptez squatter chez moi ? Parce que j'ai du travail. J'ai un livre à terminer, moi. Je n'ai pas le temps de vous faire la conversation toute la nuit.

- D'abord, nous ne sommes que l'après-midi, me répond Arsène. Mais ma chère amie, soyez rassurée : ce soir nous sortons. Nous allons en boîte. Vous pourrez recevoir un amoureux en toute intimité. En dépit de ce que vous croyez, nous avons de l'éducation.

Je manque m'étrangler de surprise. En boîte ! Ils sortent en boîte ! On aura tout vu. Des sauterelles de l'espace en boîte de nuit ! Je les imagine se trémousser au son de la techno, au milieu d'une foule en délire qui ne les voit même pas. Si ça se trouve, ils se shootent à l'extase ou fument des pétards. Ils peuvent bien donner des leçons aux autres ! Pour le coup, je ne sais pas pourquoi, mais ils m'inquiètent beaucoup moins. Eux-aussi ont leurs faiblesses. Je pourrai toujours m'en servir s'ils ennuient papé Jules.

- Souffrez que nous prenions congé, me dit tout à trac Arsène, en faisant couiner ses souliers vernis. Nous avons assez abusé de votre hospitalité.

Ce ton ne me plaît qu'à moitié. Cela doit cacher quelque chose tant de salamalecs, à moins qu'ils n'aient des instructions de leur direction pour ne pas embêter les humains. Ou qu'ils aient peur du D-STOP... Cette dernière hypothèse me semble la plus plausible. Je détiens l'arme suprême et ils balisent. Voilà l'explication. Je suis assez fière de moi, chose assez rare, et je souris dans la barbe que je n'ai pas.

Je les salue bien bas. Au point où nous en sommes des chichis, mettons-y tout notre cœur.

- A bientôt, vous serez toujours les bienvenus. La prochaine fois, prévenez-moi, je vous retiendrai à dîner.

Adolphe me regarde d'un sale air. Il n'est pas dupe, le bougre. Il se demande à quelle sauce je veux les manger. Je soutiens son regard sans baisser les yeux. J'ai peur qu'ils ne lisent dans mes pensées, les trois gnomes de l'espace... Avec les pouvoirs qu'ils ont, même si petits, me dis-je, ils pourraient dominer le monde... Donc, ils ne sont pas venus pour cela. Je me sens un peu rassurée. Adolphe est sûrement un caractériel notoire. Il y en a aussi chez les extraterrestres... Si, si, je vous assure. Après tout, nous ne sommes pas bien différents, eux et nous. Seule la taille nous sépare. En ce qui concerne la connerie, la proportion doit être la même que chez nous. Je parie qu'ils ont des politiques eux aussi...

Lorsque la porte se referme sur ma solitude, j'ai du mal à décompresser. Je ne suis pas certaine qu'ils ne soient pas cachés derrière la porte à m'espionner... Je sens que je frise la paranoïa aiguë. Je m'allonge sur le canapé et laisse vagabonder mon esprit. Ça je peux vous dire qu'il sait le faire, vagabonder, mon esprit ! Il explore les méandres de mon inconscient, se promène dans des contrées cachées au fond de mon être où personne, pas même moi, n'a accès. Il plonge dans les profondeurs de mes délires où je ne m'aventure que dans le sommeil, surtout pendant la sieste. La chaleur est propice

aux songes, confus mais à fleur de mémoire, liquides comme des rivières de souvenirs. On se laisse porter par le débit toujours régulier de leur course. Je me laisse aller, je plonge, je glisse voluptueusement entre deux mondes. C'est là que je puise mon inspiration, et de l'inspiration, il serait temps que j'en trouve. J'ai un livre sur le feu et un loyer à payer.

Je me réveille, il est plus de dix sept heures. De la ville, montent des rumeurs, des ululements de sirènes, des bruits confus de bagarres qui déferlent comme les vagues de la mer. Je ne suis pas la seule à être intriguée. Toute la cité est à la fenêtre. On s'interroge, on s'interpelle, on s'apostrophe, l'anxiété est dans toutes les voix.

- C'est la révolution ! crie, Antoine, le fils de Monsieur Grand, un grand dadais de dix sept ans, genre échalias, criblé de boutons et qui cherche l'âme sœur avec une constance exemplaire.

Sa devise c'est : vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage... Et il le remet, je peux vous le dire. Dans la cave de l'immeuble, sur les bancs publics du Pérou, avec toutes boutonneuses de quinze ans qui n'ont que lui à se mettre sous la dent. Il est fier de ses conquêtes, mais cela ne soigne pas ses comédons. Ils fleurissent allègrement comme les coquelicots du printemps.

Pour le moment, il est tout excité. Il paraît qu'on se bat en ville. Une manifestation spontanée de soutien aux marchands de la place de la préfecture se fait tabasser par les CRS. Les manifestants auraient attaqué le palais de justice et enlevé le juge d'application des peines, d'où la rogne de l'administration.

Il souffle un vent de révolution, et la tension, déjà électrique, est accrue par le grondement de l'orage au-dessus de la mer. Du côté de l'Espagne, le ciel est noir, et de grandes zébrures le traversent illuminant l'espace. Il semblerait que le ciel soit du côté du peuple, pour une fois. La colère gronde partout. Les nuages d'orage se rapprochent et crèvent soudain, déversant sur la ville des trombes d'eau calmantes qui nettoient la folie des hommes. Le temps d'un déluge, les cris des manifestants s'estompent, les sirènes se taisent, et la pluie bat, toute seule, les pavés et le goudron brûlants. La ville est rendue à ses légitimes propriétaires : les éléments naturels.

Dans la cour de la cité, des flaques d'eau se forment, où iront jouer les gosses en mal de piscine, après la pluie. La mer est à dix kilomètres et ils restent là, des après-midis entières, à tourner comme des animaux en cages, les plus petits avec leurs ballons et leurs vélos, les plus grands avec leurs scooters pétaradants équipés de radios volées aux automobilistes, tandis que le soleil leur tape sur la tête.

Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors et je pense aux « trois A » évanouis dans la nature. Ils se sont peut-être noyés... Cette idée me chagrine. Me serais-je bêtement attachée à ces trois emmerdeurs de l'espace ? C'est possible. Leur destin ne peut pas me laisser indifférente. Après tout, s'ils ne sont pas des hommes ni des humains, ils sont des humanoïdes, et quelque chose nous

rapproche. Je ne voudrais pas trouver leur petite carcasse bleuie, toute gonflée d'eau, devant la porte de l'immeuble. Je pense aussi à mon savant fou... Viendra-t-il ce soir ?

Ce soir, c'est le quatorze juillet. On l'avait presque oublié. Il n'y a pas eu de défilé sur les Champs Elysées, ni de gerbe au soldat inconnu. Le gouvernement était en deuil, en deuil de ses illusions pour tant soit peu qu'il en ait eu un jour, en deuil de ses magouilles, plaies béantes entachées du sang du peuple, en deuil de lui-même. Ce soir, la pluie empêche les feux d'artifice. Il pleut aussi sur Paris, Londres et Bruxelles. A la télé, on ne parle que de la guerre avec les Etats-Unis. Pas un mot sur les révoltes qui ont fleuri partout en France. L'anniversaire de la prise de la bastille se termine par la défaite des citoyens.

A Montpellier, le joueur de tam-tam est mort au CHU d'un mauvais coup de matraque sur la tête.

A Marseille, Nîmes, Lyon, Tours, Rennes, Lille, et les autres, ils sont morts dans les mêmes circonstances, les rebelles. La France entière a saigné. Mais les chaînes de télé ne jugent pas utile de le mentionner. Seule la guerre des fromages les intéresse. Ces fromages qu'on nous refuse, à coup de triques et de boucliers, à l'intérieur même de nos frontières... Qui dénoncera l'imposture ? A gauche comme à droite, c'est la loi du silence. Ce soir à vingt heures, le président de la République va parler. A qui ? Pour qui ? Ce soir, il essaiera encore de nous embobiner, de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Qui le croira ? Et personne ne parlera non plus des virus qui se baladent dans la nature comme d'honnêtes citoyens.

Je n'ai le goût à rien. Pourtant, il faut bien que je travaille. Je contemple l'écran de veille de mon ordinateur. Des cocotiers y ondulent lentement sous la brise. Au loin on voit la mer. De temps en temps, un singe se balance sur une branche et jette une noix de coco sur un dormeur solitaire étendu sur le sable. Et la scène se répète inlassablement. Le singe remonte à l'arbre, le dormeur se rendort. Les cocotiers sont toujours là, face à la mer, et se balancent indéfiniment. Il est chouette, mon écran de veille, dommage que, derrière, il y ait mon roman, une page commencée depuis deux jours, la preuve indiscutable de mon incompétence. C'est pratique, un ordinateur, pas de ratures, pas de surcharge, pas la peine de recopier. C'est tout de suite et c'est bien. Sauf que c'est du tape-à-l'œil, personne ne sait combien de fois l'auteur a refait sa page, effacé, noirci des paragraphes entiers qui sont retournés au néant à peine créés- Cela ressemble à de la spontanéité. On peut faire croire au lecteur naïf que c'est venu tout seul, l'inspiration subite, le génie à l'état pur. Tu parles ! Des heures à changer les marges, la police de caractère, les intervalles, pour faire croire que le livre est long et se donner l'illusion de travailler. Mais pour ce qui est de l'histoire, c'est le trou noir. Le héros se promène dans Shanghai tandis que de méchants espions à la solde des Japonais mettent le souk chez lui. Bonjour l'originalité ! Je n'ai jamais fait aussi tarte ! J'ai honte. Mon éditeur va en faire une syncope et je vais me retrouver caissière à Carrefour.

- *Tu n'es pas plus capable de faire caissière à Carrefour que technicienne de surface, andouille !*

Et c'est reparti ! Le lecteur « de quoi je me mêle » est de retour. Je ne sais pas comment faire pour m'en débarrasser. Si vous connaissez un moyen, je vous en conjure, faites-moi signe. Je suis au bord de la dépression. Je vais essayer de garder mon flegme. Inutile de m'énerver, c'est un lecteur paranoïaque - ou plutôt une lectrice, un lecteur ne me parlerait pas comme ça - il faut la ménager.

- D'accord, pas de caissière à Carrefour. Employée de bureau, peut-être ?

- *Tu plaisantes ? Tu nous as déjà fait le coup une fois, nous avons vu ce que cela a donné. Le fiasco, ma vieille, le fiasco ! Travaille et tais-toi. C'est mon dernier conseil.*

Et bien, ce n'est pas dommage ! Si elle pouvait dire vrai ! Parce que je sens la moutarde qui monte...

Donc je me remets à mon roman, si on peut appeler « roman » ce ramassis de stupidités !

Dehors, seuls les cris des enfants jouant dans les flaques d'eau perturbent le silence. On dirait que la France se tait, accablée, lasse. Elle attend. Dans les pins du parc, les cigales ont repris leur concert après la pluie, imperturbables. Je me dis qu'on ne nous fauchera jamais le chant des cigales. Il fait partie d'un patrimoine à l'abri du vol. Les cigales sont à nous. Ils peuvent venir, les Américains, ils ne pourront jamais y toucher. Cela me rassure à moitié quand je pense à tout ce qu'ils peuvent nous prendre : le cassoulet, la daube, la sèche à la sétoise... Ils peuvent aussi démonter Sainte Anne et la reconstruire à Los Angeles. On a déjà vu ça avec le cloître de Saint Guilhem le désert... Plus une seule pierre, rien. Un souvenir. Un souvenir douloureux, une plaie à jamais ouverte dans le patrimoine, dans la mémoire de l'Occitanie. Je ne sais pas ce qu'ils ont piqué ailleurs, mais ça m'engrune¹⁰ de savoir qu'on peut se lever un matin sans mur et sans toit. Pourvu qu'ils ne viennent pas démonter notre HLM !

- *Je me demande qui est paranoïaque ici...*

J'ignore ces propos vexants de lectrice aigrie, et allume la télé. Il est près de huit heures. Le président va parler. Peu importe la chaîne, d'ailleurs, il y a sa tête partout. Et ce n'est pas la peine d'aller voir les chaînes étrangères, tu auras la tête de leur président disant les mêmes choses que le nôtre. Ils ont dû pondre un texte commun et le traduire en toutes les langues...

TA TA TA ! ... « Allons enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé ». La France entière se lève.

- Françaises, Français...

Jusque là, rien à redire.

¹⁰ Engruner : escagasser, faire mal.

- L'heure est grave. Vous n'êtes pas sans savoir que nos vaillants compatriotes se battent pour l'honneur de nos fromages de l'autre côté de l'océan. Nous devons les soutenir moralement. Ne laissons pas l'anarchie envahir le pays. Cette guerre, nous ne l'avons pas voulue. Mais nous devons la faire, pour l'honneur de la France, pour l'Europe, pour le monde. La solidarité des peuples a fonctionné (il écrase une larmette) et le géant américain est en train de plier... Mais nous ne pouvons pas tolérer que des esprits frondeurs, des anarchistes à la solde de nous ignorons quelle puissance, sabotent notre œuvre. Aujourd'hui, la France a été victime de troubles perpétrés par des fauteurs de désordre indignes de la République. La vente sauvage des fromages et autres denrées non aseptisées est toujours interdite et il est bon de rappeler que, dans la période difficile par laquelle passe notre pays, l'obéissance aux lois doit rester le ciment de notre cohésion nationale. Ne profitons pas de la situation de précarité de la France pour l'inonder de produits toxiques. Gardons la tête sur les épaules... Nous ne tolérerons pas les objecteurs de conscience, les déserteurs...

Un brouhaha soudain l'empêche de continuer. Heureusement, j'allais casser ma télé et je l'aurais regretté, parce que j'adore regarder le Zorro recoloré des années soixante. Je ne sais pas ce qui se passe dans les studios, mais le président est arraché de sa chaise par une main vengeresse. Il crie au secours, il appelle le peuple à l'aide. Mais le peuple, hein, il est derrière sa télé, les fesses sur une chaise ou vautrées sur le canapé, et il ne va pas prendre l'avion pour voler à sa rescousse ! D'ailleurs, le peuple, il est au spectacle gratos. Ce n'est pas tous les jours qu'on voit un président se faire rosser en direct. C'est mieux qu'un match de foot ou de catch. Les paris sont ouverts. Hélas, on ne voit pas grand chose. Black out complet. Après un moment d'attente inhumain, le présentateur, tout estranciné¹¹, fait son apparition. Il a la cravate de travers et un œil bleu virant au violet. A mon avis, il a dû se faire basséler¹² comme un pouffre¹³ lui aussi - comme aurait dit un éminent pointu (habitant de la Pointe Courte à Sète) de ma connaissance, champion de joutes - en voulant défendre le président. Quoi que... Basséler est un bien grand mot pour un si petit bleu ! Deux minables casques¹⁴, en fait. Deux tartes et il tombe en syncope ! Et ça vient vous donner des leçons à la télé...

- Mesdames et Messieurs, ne paniquez pas. Tout est rentré dans l'ordre.

Mais on ne panique pas, mon cher, on ne panique pas, on se marre. Pour un soir de quatorze juillet, le feu d'artifice est réussi. On se refait mai 68 en plein été. Cela me rappelle le vrai quatorze juillet, celui de la prise de la Bastille. Pour une fois, c'est un anniversaire authentique.

Je suis très émue et, pour fêter l'événement, je sors mes cerises à l'eau de vie.

¹¹ Estranciné : affolé, perturbé.

¹² battre

¹³ poulpe (on bat les poulpes sur les rochers pour les attendrir).

¹⁴ Casque : baffes, bouffes, gifles

Sur l'écran, le présentateur cherche ses mots. Il bafouille, il hoquette, il parpelège¹⁵ complètement, et la France entière se bidonne.

- Mesdames et Messieurs, ne paniquez pas. (Il manque un peu de vocabulaire, vous ne trouvez pas ?). Nous avons la situation bien en main. Le président est sain et sauf, à part quelques égratignures. Un groupe d'écologistes extrémistes s'est glissé dans le public. Nous nous excusons de cet incident indépendant de notre volonté.

Et bé, on s'en serait douté ! Les téléspectateurs ne sont pas assez couillons pour croire que c'est la télé nationale qui fomente les coups d'état ! Aux pieds, les présentateurs !

Je l'ai crié tout haut. Le bocal de cerises se vide dangereusement. J'ai atteint la côte d'alerte. Maintenant, je vois deux télé. L'horreur ! L'apocalypse ! Comme si une seule ne suffisait pas ! Je préfère l'éteindre, la suite ne m'intéresse pas. Si l'huissier vient me saisir, c'est la télé que je lui donnerai en premier... J'ai un peu de mal à trouver le bouton et je me prends les pieds dans le tapis. Il est temps que j'arrête les cerises... Le nez dans les poils du tapis, je contemple les microbes qui s'y ébattent. Je les imagine prêts à me sauter sur le poil, à l'affût. Demain, je l'escampe¹⁶, ce tapis ! Il y a bien assez de nids à microbes dans cette baraque. Si ça se trouve, il y a aussi les virus. L'angoisse me reprend. Il n'y aura jamais assez de cerises dans le bocal pour me faire oublier ces sales bêtes et les éprouvettes dans l'armoire à pharmacie de papé Jules.

J'ai dû rester un certain temps le nez dans la carpe. Dehors, la nuit est déjà tombée. L'atmosphère qui s'était rafraîchie après l'orage a retrouvé sa moiteur chaude d'été. L'orage n'est plus qu'un doux souvenir. Les rues sont déjà sèches, et seules quelques gouttelettes pendues aux feuilles des arbres témoignent du déluge de l'après-midi. Les lavandes des massifs parfument l'air du soir et les lauriers roses, encore tout mouillés, luisent sous les lampadaires. La symphonie des couleurs me fait chavirer le cœur. J'aime ce mélange de lavandes mauves et blanches, et ces rouges et ces roses, en grappes serrées, harmonieusement mêlés. Les jardiniers municipaux sont des artistes. Deux oliviers faméliques mêlent étroitement leurs branches et un petit palmier solitaire tente de nous faire croire que nous sommes en Afrique. Des roses trémières grimpent contre le mur du bâtiment d'en face et un jasmin a pris d'assaut la façade d'une maison de maître dont j'aperçois le jardin du haut de mon balcon. Je pourrais espincher¹⁷ sans vergogne si je n'étais pas discrète... Mais ce que font les gens chez eux ne me regarde pas. Je n'ai pas envie de savoir s'ils mangent des saucisses grillées dans des assiettes en carton ou du caviar dans de la jolie vaisselle. Je préfère contempler les lumières de la ville et les façades blanches qui brillent dans la nuit.

¹⁵ parpeléger : perdre la boule, les pédales.

¹⁶ Je le jette

¹⁷ Regarder, espionner.

J'en avais presque oublié mon rendez-vous. Là-bas, sous les oliviers, j'aperçois une longue ombre furtive. Elle se glisse sur la pelouse, tente désespérément de passer inaperçue. Mais mon savant n'a rien d'un espion. On voit qu'il n'a pas l'habitude de se cacher. S'il continue son manège, la concierge va lui envoyer les flics... Il est temps que je le rejoigne. Demain, toute la cité va savoir que j'ai un amoureux. Pour la discrétion, s'est râpé. Galère, galère...

A moment où je le rejoins, une gerbe de lumière illumine la nuit. Le feu d'artifice a commencé. Tout l'immeuble est à la fenêtre. Madame Grand me salue, papé Jules me fait un petit signe de la main. J'ai le cœur brisé de le voir, tout seul, avec son lourd secret. Je voudrais lui dire que je sais, pour qu'il décharge sa conscience, qu'il vide son sac. Je voudrais que tout ceci reste entre nous, mais je vais devoir le trahir en avouant tout au savant fou. La vie est vraiment une succession de choix difficiles... Le « perdueur » de virus semble aussi torturé que moi. Il a les traits tirés et l'air grave. Sa première question me déconcerte.

- Vous n'avez pas rencontré de moustiques ?

- Non, dis-je en bredouillant. Je n'ai pas rencontré de moustiques.

Décidément, nous avons des discussions vachement philosophiques, lui et moi... Je suis espantée¹⁸ par la qualité de notre conversation. Ça se voit tout de suite que c'est un scientifique et que je suis un écrivain. Le commun des mortels ne pourrait pas suivre nos joutes verbales.

- *Tu devrais acheter des pataugas¹⁹ et jeter tes escarpins, ma cocotte. Au train où tu vas, tes chevilles vont enfler comme si tu avais la goutte.*

Inutile de relever ces propos désormais banals de ma lectrice acariâtre. Maintenant, je la traite par le mépris. Je ne lui réponds plus. Faites comme moi, ignorez-la. Elle finira par se lasser.

Donc, j'en étais à nos joutes verbales. Nous ne pouvons pas continuer à discourir sur la pelouse sous le nez de tous mes voisins. Je l'entraîne à l'écart, c'est à dire dans les caves de l'immeuble supposées abriter les virus les plus dangereux de la planète. Mais là, j'ai quelques doutes. Dans les bas fonds de la cité, les seuls virus qu'on puisse trouver ce sont des dealers, mais ils ne sont pas contagieux, seulement dangereux. Notre arrivée dérange les habitués du coin. Comme une volée de moineaux, tout le monde s'enfuit. Au passage, j'intercepte Karine, la cadette de la famille Durand (les beaux qui se battent). Elle a les yeux exorbités et tremble comme une feuille. Par-dessus le marché, elle est enceinte jusqu'au cou et seule à savoir de qui. Madame Durand pleure sans cesse et Monsieur Durand, trop occupé par les problèmes de la société d'import export qui l'emploie et de l'évolution du prix du gros rouge, se contente de ne plus adresser la parole à sa fille, après l'avoir sérieusement corrigée. « Mais ça ne veut rien entendre, ces graines de bagnards ! Tu as beau les battre, rien n'y fait ! ». La petite est terrorisée par notre irruption dans son « trip ». Je la prends dans mes bras comme

¹⁸ Espantée : abasourdie

¹⁹ pataugas : chaussures de marche

si c'était ma propre gosse. J'ai l'impression de serrer contre moi le désespoir de l'humanité tout entière, un concentré de dérive dans un seul corps. J'imagine la tête de son poupon, au chaud dans son ventre. Déjà camé même pas né. J'en oublie les virus du paludisme. Son virus, à elle, c'est la connerie humaine et la connerie, je la connais. Si quelqu'un pouvait les voler, ces virus-là, il faudrait lui élever une statue. Elle est glacée malgré la chaleur moite qui règne dans la cave.

- Mes virus ne sont pas là, se contente de dire le savant. S'ils étaient là, je les sentirais.

Voilà qu'il sent les virus à présent, celui-ci ! C'est tout ce qu'il trouve à dire devant la misère du monde ? On dirait un gosse qui a perdu son jouet. Je sens la colère monter comme la tempête sur la mer. Retenez-moi ou je vais faire un malheur !

- *Je te l'avais bien dit. Fallait m'écouter...*

- Viens, Karine, on rentre à la maison. On va chez moi, dis-je, en essayant de garder mon sang froid, à la petite transformée en statue.

- Et mes virus ? pleurniche le savant.

- Vos virus, pour le moment, on s'en tape ! Il y a plus urgent.

Il ne moufte pas devant mon ton péremptoire. Pour l'instant, c'est moi le chef.

Je prends Karine par la main et l'amène chez moi. Ses doigts sont pleins de réticence. Elle n'est pas prête à faire confiance à la première venue, pardi, la môme ! Pour elle, je suis un parent, et les parents ça crie, ça interdit, mais ça ne comprend pas les problèmes des ados. Je suis contrainte de la tirer comme un mouton qu'on conduit à l'abattoir. Elle a peur que j'aïlle chez les flics. J'ai beau lui parler avec douceur, sa main se crispe dans la mienne et ses bagues s'impriment dans ma chair. Quelle idée de porter autant de bagues ! Elle en a une à chaque doigt. Ses oreilles sont percées tout le long du lobe et ornées de perles argentées. Il paraît qu'elle a un « percing » au nombril, mais je n'ai pas vérifié. Personnellement cela ne me dérange pas. Je préférerais qu'elle soit percée de partout que porteuse d'un futur abonné à l'Aide Sociale à l'Enfance. Quelque chose dans cette histoire m'échappe. Pourquoi ne pas avoir fait avorter la petite ? Quinze ans... Quelle vie pour l'avenir ? Peut-être qu'il était trop tard quand ses parents l'ont appris, après tout, c'est vrai qu'elle est mince comme une aranguette²⁰. Il faut être devin pour soupçonner qu'elle est enceinte, pauvrete !

Dans mon appartement, elle commence à se réchauffer. J'ai manqué claquer la porte au nez du savant. J'avais oublié qu'il me suivait comme un toutou. J'ai envie de lui dire « couché » sur la moquette du salon ou « aux pieds ! ». Il m'énerve, il a tout du chien, même les oreilles, tiens ! Pour un peu il se mettrait à haleter ou à faire pipi sur le carrelage. Je sors des boissons fraîches, pour la petite, pour le savant-toutou et pour moi-même car le souvenir des cerises à l'eau de vie m'a laissé la bouche pâteuse. Karine s'est lovée dans le coin du canapé au milieu des coussins. Le savant la regarde comme

²⁰ anchois

s'il n'avait jamais vu de droguée de sa vie. Il est temps qu'il se reprenne, celui-ci, je ne vais pas passer mon temps à chercher des virus pour un ramolli de bas ventre. Finalement, il n'a pas les yeux si bleus que ça, me dis-je déçue. Si la planète n'était pas en danger à cause de ses fichues bestioles, je l'aurais envoyé faire le chien chez les Grecs !

Je reviens à Karine dont les yeux affolés sortent de leur orbite. Elle est morte de trouille, pauvre pitchoune... La présence du savant la stresse un maximum. Ses mains tremblent sur le verre de coca qui refuse d'atteindre sa bouche. Je lui donne une paille et elle boit tout d'un trait. Elle devait mourir de soif. Saleté de poutingue²¹ ! J'aimerais tenir celui qui la lui a vendue et le donner en pâture à Adolphe, l'un des trois A. Ça me plairait bien de le voir assis sur mon fauteuil à la merci de ce sadique, j'admèrerais le spectacle d'un œil connaisseur pour y être passée moi-même. D'ailleurs, c'est décidé. Dès qu'ils reviennent, mes trois flics, je les lance sur les traces des dealers, ils me doivent bien ce petit service. En attendant, la petite me fait une crise sur le canapé. Contre toute attente, le savant a pris les choses en mains. Il a retrouvé son sang froid devant l'urgence. Pendant qu'il lui tamponne les tempes avec un gant rempli de glaçons, j'appelle un médecin. Le temps s'éternise. C'est fou ce que les minutes peuvent paraître des siècles lorsqu'une vie est en danger ! Que fait ce toubib ? Je sais bien que c'est le 14 juillet mais je me vois mal conduire la petite à l'hôpital. Elle est intransportable.

Dehors, les feux d'artifices se sont tus. Le silence même semble anormal. Pas de musique, rien. Les Français sont en deuil et ce n'est pas parce que c'est la fête nationale qu'ils en oublient leurs congénères tombés au champ d'honneur... Plutôt au champ du déshonneur de la patrie. Je pense au joueur de tam-tam qui a regagné le ciel des musiciens. Chez lui, les âmes des ancêtres errent dans la nature, on peut entendre leurs voix vibrer dans la cime des arbres, les buissons, au fil de l'eau. ÇCela me rappelle un poème de Birago Diop que j'ai appris en Afrique :

« Ecoute plus souvent les choses que les êtres
La voix du feu s'entend
Entend la voix de l'eau
Ecoute dans le vent le buisson en sanglot
C'est le souffle des ancêtres ».

Où va-t-il aller errer maintenant, le pauvre musicien, dans ce monde de béton, et surtout, qui va l'écouter ? Plus personne n'entend la voix des ancêtres chez nous. Il pourra toujours gueuler. Pour que ses ancêtres l'entendent, il lui faudra bien s'accrocher et hurler toute l'éternité.

A ce stade de déprime, l'envie de cerises à l'eau de vie me reprend. Il faut que je me raisonne. Je serais capable de les vomir sur la moquette et ça ferait négligé devant le toubib. D'autant plus que

²¹ médicament, drogue

le savant a les yeux rivés sur moi. C'est drôle, mais je les trouve déjà plus bleus que tout à l'heure. Il me sourit et c'est le soleil qui brille en pleine nuit.

- Vous avez l'air fatigué ? me demande ce devin tombé de la lune.

- Fatiguée, moi ? Le mot est faible. Depuis ce matin, je vis en plein cauchemar. J'ai été agressée par des extraterrestres, le monde nage en pleine folie, la petite va peut-être crever et je crois savoir où sont vos virus.

Paf ! Je lui ai jeté ça à la figure par défit. Je le regrette aussitôt. Ne mets-je pas en danger papé Jules par mes confidences intempestives ? Trop tard pour les remords. Il a saisi l'info au vol et son regard s'anime d'une flamme dorée. Heureusement, on sonne à la porte et je remets à plus tard des explications qui risquent d'être scabreuses. L'urgence numéro un, c'est Karine, pas des virus qui, de toute façon, sont à l'abri chez papé Jules. Mais c'est la première fois que je vois s'allumer le regard du savant. Enfin ! Il faut croire qu'il peut encore vibrer, ce gaffeur, qu'il n'est pas tout à fait étranger à la vie bien que l'objet de son émoi soit toujours ses sales bestioles. Est-il capable d'aimer seulement une femme ? Je crois que, pour lui, je ne suis pas une femme. Seulement un écrivain, et un écrivain ça n'a pas de sexe. Un écrivain, c'est quelqu'un qui écrit, pour le commun des mortels, scientifique ou non. Qui s'inquiète de savoir ce qui se cache derrière un nom, une étiquette, une page de livre ?

- Qui a écrit ce livre ?

- Je crois que c'est Machin.

- Machin qui ?

- J'en sais rien, moi. Machin. Ça suffit.

On se fout de savoir si Machin a un zizi ou une zézette, un kiki ou une foufoune. Et pourtant... Je peux vous dire qu'une zézette, j'en ai une. Ah ! Ça vous en bouche un coin ? Bon, nous discuterons de cela plus tard. Pour l'instant j'ai affaire à un toubib qui n'est pas content du tout de l'état de la malade. Il croit que je suis sa mère. Quelque part, ça me rassure. Au moins, il ne me prend pas pour son père, ce qui prouve que j'ai quand même l'air d'une femme, tout écrivain que je suis.

- Non, je ne suis pas sa mère. Je l'ai trouvée dans la cave de mon immeuble. Je n'allais pas la laisser crever là, non ? Sa mère, elle chiale, voilà. Elle chiale et elle se fait tabasser par son mari. Est-ce suffisant comme explication ?

Du coup, le toubib, il se radoucit. Si je suis l'assistante sociale, c'est bon.

Non, je ne suis pas l'assistante sociale, je suis un bête écrivain mais je ne le lui dis pas. Inutile de compliquer la situation qui est déjà un vrai sac de nœuds.

- Mais cette petite est enceinte ! s'insurge ce vaillant sermonneur d'Hippocrate comme s'il nous livrait un secret. C'est un scandale !

Pour qui est-il le scandale ? Pour les parents, le corps médical, la société ? Je hausse les épaules et dis méchamment :

- Ah bon ? Je m'en suis rendue compte, figurez-vous. Tout le quartier est au courant. Tout le monde s'en fout. Il n'y a que la gitane d'en face qui s'émeut et la reçoit chez elle. A part elle, il y a les dealers du coin, bien sûr, qui s'en occupent. Vous voyez comme ils se la bichonnent ? De vraies mères poules !

- Il faut la rentrer dans un centre. Cette petite a besoin de soins. Vous ne pouvez pas la garder chez vous.

- Et bé, vous allez voir les parents, té ! Vous vous carcagnerez²² vous-même avec eux ! Personnellement, j'ai déjà essayé. Le père, c'est un jobard. La mère, une loque. Si vous faites mieux que les autres, bravo ! Quant à la garder chez moi, je ne vois pas comment je pourrais faire. Je n'ai plus un sou, je ne peux même pas payer mon loyer ce moi-ci. Bonjour la famille d'accueil !

Je ne lui parle pas des trois sauterelles galactiques qui squattent chez moi, il me ferait enfermer aussi. Après la piqûre de cheval qu'il a fait à la gamine, je gage qu'elle va dormir toute la nuit. Si les trois A reviennent, ils ne lui feront pas de mal. Je ne peux pas miser autant sur les chances du scientifique. Donc, lui, je le vire après notre débat. On fait le point sur ses virus, et zou ! Il se casse.

Le toubib est parti chez les Durand. C'est un vrai héros, ce type. Affronter le père Durand à onze du soir, après douze pastis, trois litres de rouge et les digestifs en prime, cela relève de la témérité la plus saugrenue ou d'un courage à l'épreuve des balles. Mais dans ce métier il faut une certaine dose d'abnégation, de don de soi. S'il sort avec un œil au beurre noir, c'est moi qui vais devoir faire l'infirmière. Après assistante sociale, me voilà promue au rang d'infirmière. Et mon bouquin que ronronne sur l'ordinateur...

- Je te vois bien en infirmière avec un petit chapeau sur la tête... Heureusement que le ridicule ne tue pas.

Tiens... Revoilà ma lectrice casse-pieds ! Je l'avais oubliée celle-là ! J'avoue que, pour le moment, ça ne me déplaît pas qu'elle vienne mettre son grain de sel, je retrouve mes habitudes. Il y a au moins quelque chose d'immuable : sa constance à me pomper l'air. C'est rassurant. Le jour où je ne l'aurai plus, finalement, je vais me retrouver vraiment orpheline.

Karine s'est endormie dans mon lit. Elle ronfle. J'entends crier dans l'immeuble d'en face. C'est le toubib qui vocifère. Il s'engueule avec le père Durand. Puis, tout se calme. A mon avis, il a obtenu gain de cause. Cela doit l'arranger le père Durand qu'on amène sa fille. Bon débarras, une bouche de moins à nourrir. Il a dû se faire prier pour la forme. Quant à la maman, peuchère, elle va ramasser sa rouste²³ pour payer l'addition.

A peine le toubib sorti, je l'entends hurler et pleurer les gosses.

²² disputerez

²³ bastonnade, rossée

- Il faut leur envoyer une assistante sociale, me dit le savant comme s'il avait soudain une idée de génie.

- Des assistantes sociales, il en a épuisé plusieurs. Il a eu droit à la gendarmerie, la police municipale, à des plaintes de toute la cité. Rien n'y fait. C'est un fou, ce type. Et grossier avec ça ! Il estime que ce qui se passe chez lui ne nous regarde pas. Propriété privée, défense d'entrer. Je me suis déjà fait traiter de « sale fouineuse », de « grosse salope » et j'en passe des meilleures.

- J'aimerais bien aller y faire un tour à l'occasion... Susurre cet imprudent. Juste pour lui dire ma façon de penser.

Il ne s'est pas vu, le pauvre ! Avec son corps d'échassier malingre, il est loin de faire le poids devant les cent kilos du père Durand ! C'est le flamant rose contre le taureau de combat. Je le vois tout à fait, sur une jambe, contempler d'un air dubitatif l'autre qui charge en fumant sa rogne par le nez. Je ne vous raconte pas le tableau champêtre ! Même dans les manades de Camargue, je suis sûre qu'ils n'ont jamais vu cela...

- Je vous laisse la petite jusqu'à demain ? me propose le toubib. Le père est d'accord pour qu'on amène sa fille. Il m'a même dit « gardez le lardon en prime ». Si je n'étais pas docteur, je lui aurais volontiers mis mon poing dans la figure.

- Je garde la petite. Pas de problème. Quant à rosser Monsieur Durand, oubliez cela. Il a fait du catch dans sa jeunesse.

Le toubib hausse les épaules en soupirant et se retire. Il a l'air épuisé comme si le poids du monde était sur ses épaules. J'ai une bouffée d'estime pour lui. C'est un petit homme replet qui ne doit pas mesurer plus d'un mètre soixante. Je l'imagine, lui aussi, face à l'autre montagne de connerie ! Il lui servirait de punching-ball, c'est certain ! Bien que, comme me disait judicieusement l'un des trois A, as-tu déjà entendu parler de David et Goliath ? C'est décidé, je lui envoie Adolphe. Il verra, le catcheur, l'effet que font trois cents volts directement dans le gras du bide !

J'ai des envies de vengeance. J'enverrais bien aussi Adolphe à mon éditeur, pour lui faire aimer mes romans ! Il y a des tas de gens que j'aimerais voir collés à leur fauteuil face à ce petit sauvage. Je ne vous dis pas qui, vous seriez capables de le répéter.

J'ai des aigreurs d'estomac. Je me reprendrais bien des cerises à l'eau de vie, moi, tiens !

Mais le savant est là et me contemple avec ses yeux plus limpides que des rivières de haute montagne. Je ne vais pas le décevoir. Oublions les cerises. Un café serait plus judicieux. Il est quatre heures du matin et nous avons encore un compte à régler.

- Mes virus ? Vous savez où ils se trouvent ? Il faut me le dire.

- Je n'ai que des soupçons, pas de certitudes, mais promettez-moi de ne pas faire de mal à la personne qui les détient. Elle m'est chère.

- Vous fréquentez de drôles d'individus... Enfin, ça vous regarde. Je ne porterai pas plainte, si c'est ce que vous désirez. Mais je tiens à vous dire que vous choisissez mal vos amis.

- Oh non ! Papé Jules est un vieux monsieur inoffensif. J'ignore pourquoi il a fait ça.

- Un vieux monsieur ? Mais ce n'est pas possible ! Il ne pouvait pas escalader le mur du labo !

Et puis, c'est gardé !

- Je ne sais pas. En tous cas, il a les éprouvettes. Je les ai vues.

- Combien y en avait-il ?

- Deux. Elles sont dans son armoire à pharmacie.

- Deux ? Et la troisième ? Où est-elle la troisième ?

- Ne criez pas, vous allez réveiller la petite. Je n'en ai vu que deux. Je n'en sais rien, moi, où elle est la troisième ! Vous m'agacez, à la fin !

Je croyais le danger écarté. Et bé non. Il manque une éprouvette. Les virus sont en balade Dieu sait où. J'ai mal au crâne à force de m'interroger. Et les trois A qui vont rentrer de boîte et trouver le savant chez moi ! Il faut que je m'en débarrasse à tout prix.

- Ecoutez. Il est plus de quatre heures du matin, je suis fatiguée. J'irai voir papé Jules. Rentrez chez vous, je vous contacterai.

Il me regarde d'un air déçu. Peut-être avait-il l'intention que je l'invite à dormir ? Pour faire jaser tout l'immeuble ! Et puis j'ai déjà donné mon lit à Karine. Je me garde le canapé. Qu'il aille dormir où il veut ! A l'hôtel, dans un squat, je m'en fous. Je ne peux pas non plus lui parler des trois A !

- Je ne peux pas rentrer chez moi. On me cherche.

- Et bé, qu'on vous trouve ! Vous n'allez pas être fusillé parce qu'on vous a volé vos virus, tout de même ! Affrontez l'opinion publique, mon vieux !

- Ce n'est pas l'opinion publique qui m'inquiète, ni mes chefs. Quelqu'un me cherche et je suis prêt à parier qu'il ne me veut pas du bien. Je me suis fait tirer dessus en sortant de chez moi.

Quelque chose m'échappe. Les pièces du puzzle ne s'imbriquent pas. Si des tireurs le cherchent, c'est à cause des éprouvettes. Et c'est impossible que ce soit papé Jules. Je veux bien l'accepter voleur, pas assassin. A bien y réfléchir, j'ai des doutes. Et si ce n'était pas lui le voleur ? Pour le coup, j'ai la trouille. Papé Jules est aussi en danger. Nous sommes tous en danger, moi la première. Oh mama mia ! Dans quel guêpier me suis-je fourrée !

- Il faut aller voir papé Jules. Il ne dort pas, il y a de la lumière chez lui.

Nous laissons Karine à ses rêves. Elle crie en dormant. Les yeux fermés, elle a l'air d'une enfant, pas même d'une adolescente. Sa bouche décrit une parenthèse à l'envers, une moue de regret, d'écœurement, comme si la laideur du monde la poursuivait jusque dans son sommeil. Je caresse ses cheveux défaits qui s'éparpillent sur mon oreiller, et murmure :

- Ne t'en fais pas, ma biche, je te vengerai.

Le savant m'attend docilement à la porte.

- Elle dort ? me demande-t-il.

Question pleine d'intelligence et de pertinence... Avec la piqûre du toubib, elle ne risquait pas d'avoir le choix.

- Non, elle tricote, réponds-je avec désinvolture.

- Ah bon ?

Je le regarde avec insistance en essayant de savoir s'il se paye ma tête ou s'il est vraiment idiot. J'opte pour la deuxième hypothèse. Je me demande si c'est véritablement un scientifique ou un fou sorti de l'asile...

Nous traversons la cour silencieuse. L'aube n'est pas encore levée. C'est à peine si le ciel rosit. Les oiseaux dorment, les cigales aussi, ainsi que les habitants de l'immeuble. Demain est un nouveau jour. Qui sait si, par un miracle quelconque, le cours du destin des peuples a changé ? On le verra, au lever du soleil. On peut toujours le rêver, pour une nuit. Dans deux heures, la réalité va reprendre ses droits. Vite, rêvons... Enfouissons notre tête sous l'oreiller, gardons les paupières closes, il ne faut pas que les songes s'échappent. Parfois, je me demande si, en rêvant tous à la fois de la même chose, on ne pourrait pas changer la vie...

Je gratte à la porte de papé Jules. Son chat miaule sur le rebord de fenêtre. J'entends son pas traînant. Il est imprudent, papé Jules. Il ouvre à n'importe qui, dans la nuit.

- Je vous attendais, me dit-il. J'ai reconnu vos pas.

Il m'attendait... Quel drôle de bonhomme. Ai-je pu croire le berner ? Il le sait très bien que j'ai trouvé les éprouvettes dans sa pharmacie ! Je suis un peu vexée. Comme apprentie détective, j'ai l'air fin... Il ne demande même pas qui m'accompagne mais ses yeux bleu délavé ont déjà jugé mon compagnon. Son regard s'allume et il lui sourit. Je vois tressaillir le savant qui lui dit, me laissant désorientée :

- Cela fait longtemps. Je ne pensais pas vous retrouver ainsi.

- Au moins vingt ans, non ? Le monde est petit.

Mais ce n'est pas vrai ! Ils se connaissent ! J'ai la tête qui tourne. Comment est-ce possible ? Ai-je été bernée dès le début ? Sont-ils de mèche ? Dans quelle histoire de fous suis-je tombée ?

- Je vous ai vu dans l'émission « miracles et rêves de la science », dit papé Jules. Je vous ai reconnu tout de suite. Vous n'avez pas changé. Moins fou, peut-être, moins utopique... Mais l'air toujours ailleurs. C'est bien vous.

- C'est bien moi et c'est bien vous. Vous n'avez pas changé non plus.

- Pas de flatterie, mon petit. Les temps, eux, ont changé. Je ne suis plus votre supérieur, à présent. Inutile de me passer la pommade.

Je voudrais comprendre. Et oh ! Je suis là, moi aussi ! Coucou ! Pst... Me voyez-vous du fond de vos retrouvailles ? Qu'est-ce que c'est que ce binz ? Eh, les mecs, vous me voyez ou bien je suis transparente ? C'est moi, l'écrivain d'en face, l'imbécile heureuse, l'idiote de service ! Regardez-moi, au moins ! Dites-moi quelque chose ! Je me sens comme une crotte sur un paillason !

Ils consentent enfin à abaisser leur regard vers moi. Ils doivent tenir les jumelles à l'envers et me trouver minuscule au bout de la lorgnette.

- Ma chère amie, me dit papé Jules d'un air contrit, excusez-nous. Nous vous avons oubliée. (*C'est gentil*). Cela fait si longtemps !

Et bé, on le saura ! Allez, on se réveille, les dinosaures ! On explique tout à la petite jeune sans expérience, à la mioche d'en face, la novice, à la non-initiée. Je sens la moutarde qui monte. On se magne pour les explications, je perds patience.

Mais j'ai gardé mon sourire béat. Inutile de leur montrer ma rogne. Ils ne peuvent pas comprendre l'angoisse du commun des mortels, ces échappés de laboratoire ! Parce que, si j'ai bien compris, papé Jules, c'est un ex scientifique ! Un ancien bouilleur d'éprouvettes ! Et il me l'avait caché, le bougre ! Moi qui l'imaginais fauché, abandonné de tous, il doit toucher une vache de retraite et être à l'abri du besoin ! Dire que j'ai pleuré sur son sort devant mes cerises à l'eau de vie ! Bonjour l'arnaque !

- Je vous dois des explications. (*Il est temps !*). Mais prenons d'abord un café. Je parie que vous n'avez pas déjeuné.

Je n'ose pas lui dire que j'en suis à mon quinzième café au moins depuis la veille. Allons-y pour le seizième. A ce train-là, je ne vais pas dormir pendant une semaine. Tant mieux. Je vais peut-être enfin pouvoir écrire...

- Voilà. Lorsque j'ai pris ma retraite, je suis parti m'installer à la campagne. Mais ma femme est morte peu de temps après. Je ne supportais plus la couleur des hortensias le matin, des roses et des plantes vertes du salon, tous ceux qu'elle avait plantés avec amour. Ils semblaient me reprocher d'être resté là à sa place. J'aurais voulu mourir moi aussi, mais hélas, j'ai une carcasse résistante. J'ai attendu la mort, patiemment, je croyais que le chagrin m'étoufferait. Mais j'ai continué à vivre. Alors, j'ai tout vendu et je suis venu en ville. Ici, les massifs de fleurs ne me reprochent pas d'être vivant. Ici, je suis papé Jules le conteur, l'ami des enfants, ici j'existe pour quelqu'un. Ici, je n'ai pas de fantôme...

Il se tut un instant comme s'il cherchait, au fond de sa mémoire, une autre vie.

- J'ai travaillé un temps avec Gaston.

Il s'appelle Gaston. Le scientifique allumé s'appelle Gaston ! Je le vois bien, le gaffeur, chaussé d'espadrilles et d'un vieux pull, au milieu d'une montagne d'éprouvettes, de dossiers déclassés, accompagné d'un chat et d'une mouette ! Tout droit sorti de la bande dessinée !

- Nous n'étions pas toujours d'accord, poursuit papé Jules qui fort heureusement ne peut pas entendre mes pensées, mais nous avons beaucoup d'estime l'un pour l'autre. Jusqu'à ce qu'une femme nous sépare.

Et bé c'est du propre, tiens ! Une histoire de cul, à présent ! Ils se sourient comme si une histoire de femme était bien peu de chose avec le temps, un ver dans la pomme, quoi. Je ne veux pas en savoir plus. Leurs coucheries ne m'intéressent pas.

- C'est bien loin, tout cela, philosophe Gaston.

- Oui, répond papé Jules. Mais laissons dormir les fantômes. Que me vaut l'honneur de votre visite si matinale ?

Il a dit cela sans sourciller. Je m'insurge.

- Vous ne vous en doutez pas ? Les éprouvettes !

- Ah oui... Soupire-t-il, les éprouvettes. J'ignorais que vous étiez au courant. Je les ai trouvées devant la grande poubelle de l'immeuble, juste avant que les éboueurs ne passent... C'était deux jours avant que l'annonce ne soit faite à la radio. Je me doutais bien qu'elles étaient dangereuses... Je ne pouvais pas les laisser traîner là, à cause des gosses. Mais j'ignorais ce qu'elles contenaient à ce moment-là... Ensuite, j'avoue que j'ai eu peur. Je n'ai plus osé les rapporter à l'institut...

- Mais où est la troisième ? se lamente Gaston.

- Ça, répond papé Jules d'un air navré, je n'en sais fichtrement rien, mon ami. Je vous assure qu'il n'y en avait que deux.

Je sens Gaston au bord de l'hystérie. Sa bouche palpite, des frémissements parcourent ses membres supérieurs et agitent ses mains. Je confirme : il est amoureux de ses éprouvettes, peut-être même de ses fichus virus, allez savoir... Que sait-il de la tendresse humaine, ce cerveau bourré de CO₂ et d'H₂O et j'en passe parce que ce sont les seules formules que je connaisse. Il doit avoir une partie méchamment développée par rapport à l'autre... Un cerveau de mutant... Côté amour, des neurones atrophiés comme de vieilles noix. Le cœur sec, les neurones mamours aussi. Aucune imagination. Tant pis, j'en aurai pour deux. J'en ai toujours à revendre. D'ailleurs, je me demande parfois si je ne ferais pas mieux de vendre mon imagination au lieu de m'escrimer à écrire ? Je la vendrais sur le marché, parmi les petits producteurs, comme du fromage de chèvre ou du saucisson.

- Juste un peu de poivre, Mesdames et Messieurs ! Qui veut mon imagination ? Imagination ! Imagination ! Cinq francs les cent grammes ! Goûtez l'imagination du terroir !

Je suis sûre de faire un malheur ! Cela pourrait servir à tout le monde. De l'écolier qui sèche sur sa copie au romancier stérile en mal d'idées. C'est décidé, si mon éditeur m'envoie promener, je me recycle. J'aime l'ambiance du marché : tonique, chaleureuse. Confinée dans mon appartement, j'ai l'air d'une larve qui ne deviendra jamais papillon. Et puis, le rôle d'un écrivain n'est-ce pas de militer

pour une juste cause ? J'irai partager la misère des petits commerçants qui n'ont pas pignon sur rue et qui à présent se font malmener par le gouvernement. Je suis formelle : lundi je change de statut.

Pour le moment, je suis chez papé Jules et ce sont de dangereux virus à l'ordre du jour. Où est la troisième éprouvette ? Mystère. En tous cas, il faut cacher les deux trouvées chez papé Jules. On ne sait jamais.

- Vous ne pouvez pas garder ces éprouvettes ici, dis-je. C'est trop dangereux. Je connais une cachette où personne ne viendra les chercher. Dans la cave.

- Dans la cave, c'est trop risqué ! s'insurge le papé. Avec toutes ces allées venues nocturnes, la police peut faire une descente. Sans compter tous les gosses qui s'y promènent et furètent partout.

- Alors, j'ai une meilleure idée. La boîte aux lettres vide de l'appartement désaffecté de l'escalier C, au quatrième étage. Les gouttières inondent la salle à manger et ce n'est pas demain la veille qu'il sera réhabilité. Personne n'ira les y chercher.

- Excellent ! jubile papé Jules. Mais pour la clef ?

- J'en ai une, dis-je avec fierté (j'aime quand papé Jules m'admire). L'ancien locataire m'en avait passé un jeu pour que j'arrose ses plantes vertes et relève son courrier. Je ne les ai jamais rendues.

- Trêve de bavardage ! s'énerve Gaston. Le jour va se lever et tout le quartier nous verra à l'œuvre.

- Me verra à l'œuvre... Il est hors de question que vous m'accompagniez. Je cache les éprouvettes et je vais me coucher. En ce qui vous concerne, vous vous évanouissez dans la nature où vous voulez. Mais vous ne venez pas squatter chez moi. Je n'ai pas envie de faire jaser.

Il a l'air déçu, le savant. Il boude. C'est vrai qu'il doit être fatigué, mais je ne peux pas l'héberger. J'ai déjà Karine et les trois A qui vont rappliquer dare-dare après leur intermède dansant.

Heureusement, papé Jules a un cœur gros comme ça et une chambre en rab. Il propose gentiment de recevoir son ancien confrère, du moins pour vingt quatre heures, le temps de trouver une solution. A mon avis, il n'a pas du tout envie de se le coltiner plus longtemps. Peut-être à cause de cette histoire de fesses entre eux ? Ils ont beau se pardonner mutuellement, il y a des blessures qui laissent des traces indélébiles. Je le sais bien, allez... Des blessures au cœur j'en ai tellement que je n'ai plus un seul petit morceau de viande qui ne soit pas écorché...

Papé Jules, lui, il aime sa liberté. Donc, il autorise le petit savant à se reposer chez lui, ensuite on verra. On improvisera selon la tournure que prendront les événements.

Il me reste à prendre les éprouvettes... Elles me brûlent les doigts bien qu'elles soient froides. Des gouttes de sueur coulent le long de ma colonne vertébrale. Je les plie dans un torchon à carreaux du papé et quitte les deux savants, ma bombe à la main. Si je trébuche dans la cour, si je fais un faux mouvement, c'est la ville que je condamne, moi avec.

Malgré les quelques éclaircies de la nuit, le jour se lève sur un temps d'orage persistant. Encore une journée morose en perspective. Quelques gouttes de pluie clapotent dans les flaques d'eau de la veille. L'air est chaud, moite, collant et le vent du Sud Est fait onduler les lauriers roses. Attention de ne pas glisser sur les pavés ! J'ai l'impression que des centaines d'yeux me regardent, que je porte l'avenir du monde entre mes mains. Etrange procession et minable ostensor... Prudemment, je me faufile chez moi, je prends les clefs et vais poser délicatement les éprouvettes dans la boîte aux lettres. Ouf ! C'est fait ! En sortant, je fais un signe aux deux savants qui me guettent à la fenêtre. Mission accomplie, Messieurs !

Si je n'étais pas si fatiguée, je serais allée au bord de la mer pour voir les vagues démontées se fracasser sur les rochers. J'aime la mer le matin, surtout après une tempête. L'air sent le sel, les embruns, des promesses d'ailleurs. On se croirait au grand large sans avoir quitté le sable. La plage est déserte. Seuls quelques initiés s'y promènent, à la recherche de crustacés abandonnés par la houle. Mais je suis épuisée, estourbie, saoule de tension et de stress. Je n'ai pas le courage de me taper les dix kilomètres qui me permettraient de dormir sous le ciel loin des rumeurs de la ville. Je m'écroule sur mon canapé où je n'ai pas le temps de ressasser des idées morbides. Le sommeil vorace m'avale toute crue.

J'ai bien fait de ne pas aller dormir sur la plage... Lorsque je me réveille, il est près de dix sept heures et l'orage menace de nouveau. Sous un ciel de fin du monde, des cris montent de la ville. J'avais oublié que nous étions en état de siège... Abandonnerai-je l'idée d'aller vendre mon imagination au marché ? Non, trois fois non. Au contraire. Il est temps que je m'investisse, que je prenne parti. Après le fromage de chez nous, le vin de chez nous, il y aura les idées de chez nous. Il était temps, d'ailleurs. Des idées américaines fourmillent de partout, insidieuses, sournoises. Et elles ne sont pas même taxées !

J'allume la radio. Un peu de musique me fera du bien. Mais pour la mélodie, il faudra que j'attende un peu. Nous sommes en pleines informations. Il paraît que le président s'est encore adressé aux Français à midi. Depuis, Paris est en pleine révolte. Un groupe d'extrémistes s'est introduit dans le studio et le président est séquestré sur le plateau. Le présentateur aussi. La population manifeste pour qu'on ne les laisse pas sortir. Tiens... Ils sont rigolos, les Parisiens ce coup-ci... Toutes ces nouvelles me remontent le moral. Il faut que les Parisiens tiennent bon, qu'on ne leur refasse pas le coup de la Commune !

Je me prépare du thé. J'ai l'estomac un peu à l'envers. Du bruit vient de ma chambre. Que se passe-t-il encore ? Une tête brune passe par l'entrebâillement de la porte. J'avais oublié Karine... La

petite semble perdue. C'est sûr, elle ne se souvient plus de rien. D'habitude, elle se réveille au fond de la cave, dans le noir, avec un goût de fiel entre les dents. Ensuite, elle rentre chez elle et se fait tabasser par son père. Aujourd'hui, le scénario a changé et cela la déroute.

- Viens t'asseoir près de moi, lui dis-je d'un ton maternel. J'ai des brioches. Tu dois mourir de faim. Veux-tu du thé ?

Elle est sur ses gardes et se demande ce que mes paroles douces cachent comme coup fourré. Je lui tends la main.

- Viens, n'ai pas peur. Tu ne me reconnais pas ?

- Si. Qu'est-ce que je fous chez vous ?

Son ton n'est pas des plus joviaux. Il ne fallait pas que je m'attende à ce qu'elle me saute au cou en balbutiant des mots de remerciement, mais l'hostilité de son regard noir me glace.

- Je t'ai trouvée hier soir dans la cave.

- Fallait m'y laisser. J'ai l'habitude.

- Peut-être, mais pas moi. Je n'ai justement pas la vilaine habitude de laisser crever les gens sans réagir. Il faut t'y faire. Je suis comme cela. Tu sauras que je me mêle toujours de ce qui ne me regarde pas, c'est une seconde nature. J'ai appelé un toubib qui t'a fait une piqûre.

- Il a trouvé de la place ? ironise-t-elle d'un ton amer.

- Pas de problème. Il a vu pire. D'ailleurs il t'attend. Ton père est d'accord pour que tu te fasses soigner.

- Il est d'accord pour qu'on m'enferme, oui, ce gros con ! Pour qu'on me fauche mon petit ! Vous n'y toucherez pas ! Plutôt crever que de vous laisser mon gosse ! Je me casse d'ici ! Occupez-vous de vos affaires !

La moutarde me monte carrément au nez. Je ne vais certainement pas la laisser filer ! La colère me submerge. Je gueule un bon coup.

- Tu ne partiras pas. Tu feras ton cirque au docteur, si tu veux, pas à moi. Assieds-toi et mange, sinon je te tarte. Tu vas m'écouter que cela te plaise ou non. Ton gosse, ma poule, tu es en train de le faire crever ! Il ne t'a rien demandé ! Tu n'es pas obligée de te venger de ton père sur lui ! Ce n'est pas la peine de t'en servir de bouclier, espèce de faux cul ! Tu ne veux pas qu'on te le prenne et tu fais tout pour ! J'en ai rien à foutre, moi, que tu aies quinze ans ! Il n'y a pas d'âge pour se faire entuber par les autres, ni pour aimer ! Tu l'aimes ce lardon ou pas ?

Là, je l'ai complètement déstabilisée, avec mon langage de piche.

- Oui, dit-elle d'une petite voix pointue.

- Alors, assieds-toi et bouffe ! Tu t'es regardée ? Il faudrait te gaver comme une oie pour que tu sois à peu près présentable ! Purée, c'est pas vrai ! Moi je dois me mettre aux poireaux bouillis pour

perdre cent grammes et toi qui pourrais te gaver de choux à la crème et d'îles flottantes, tu minaudes devant une brioche ! Tu m'emmerdes, tiens !

Elle me fait l'aumône d'un tout petit sourire. Il y avait longtemps que je n'avais pas eu de cadeau pareil et pourtant ce n'est pas mon anniversaire. Mes mots semblent se faire un petit chemin jusqu'à ses neurones. Elle a l'habitude de se faire enguirlander, mais pas de cette façon. La nouveauté a l'air de lui plaire. Et puis, ma quarantaine vieillissante, mes poches sous les yeux et mon tee-shirt délavé où deux oiseaux se bécotent en arborant deux cœurs entrelacés la font marrer. Elle me regarde et s'esclaffe. Elle tend sa petite main baguée vers le sac de brioches et demande timidement :

- Je peux ?

- Bien sûr que tu peux, grande courge ! Tu peux tout manger. Je n'ai pas faim et puis j'ai grossi.

Je me pince les « poignées d'amour » et je dis en soupirant d'un air dégoûté :

- Je mets tout là... C'est rageant. Tout sur les poignées d'amour...

- Vous n'en avez pas beaucoup répond-elle poliment.

- Quoi donc ? De l'amour ?

- Non, des poignées ! rit-elle.

- Merci... Tu es bien gentille, mais tu n'es pas obligée de me raconter des salades pour me faire plaisir. Mange et arrête de dire des âneries.

Un fracas de verres brisés nous stoppe dans notre conversation très culturelle. Cela vient de la cuisine. Je me précipite sur les lieux du drame traînant en remorque la petite s'imaginant que des dealers la poursuivent jusque chez moi. C'est une vraie obsession. Elle en voit partout.

Nous tombons nez à nez avec les « Trois A ». Arsène est dans l'évier. Il a posé ses chaussures en vernis et se fait tremper les pieds comme s'il était chez lui. Achille tente d'ouvrir le frigo et Adolphe supervise la scène sans broncher en attendant son coca. J'en perds la respiration et Karine se met à hurler. Elle les voit donc elle aussi ! Elle hurle à s'en faire claquer les cordes vocales.

- Arrête ! Karine ! Tais-toi ! Ce sont des copains ! S'il te plaît, n'ameute pas le quartier ! Ton père va rappliquer.

L'évocation de son géniteur la cloue sur place. Ses yeux expriment un effroi sans nom. Elle semble piégée entre son abruti de père qui la terrorise et les trois sauterelles desquelles, même dans ses pires délires, elle n'aurait pas pu concevoir l'existence. Sa vie est déjà un long cauchemar où s'ébattent les pires monstres, mais là, c'est le bouquet. C'est à cause de moi qu'elle panique. Que je fasse partie de ses hallucinations la terrifie. En face de moi, elle avait l'impression de reprendre pied avec la réalité, de retrouver un semblant de bons sens, mais voilà que je me mets à causer avec des lutins comme si c'était la chose la plus normale du monde ! Et cette fois, elle n'est pas droguée.

Adolphe m'interroge. C'est à croire qu'il se prend pour mon tuteur, celui-là !

- Qui c'est, cette meuf ?

Et bien ! Il ne leur a pas fallu beaucoup de temps pour apprendre le langage des ados humains !

- Cette meuf, c'est Karine, une voisine. Il ne faut pas la brusquer.

- No problème, ma cocotte. On n'y touchera pas à ta protégée. Nous ne sommes pas des sauvages, tout de même.

Là, j'ai bien quelques doutes à émettre. Je l'ai déjà vu à l'œuvre. Mais peut-être s'est-il humanisé depuis son passage chez les noctambules ? Bien que... Là aussi j'aie encore des doutes ! Humanisé ? Est-ce que le fait de s'humaniser peut le rendre moins agressif ou pire ? Quand on voit ce qui se passe sur la terre, hein ? Ne vaudrait-il pas mieux qu'il « s'animalise » cet extra terrestre grognon, avant de prendre nos vilaines habitudes ? Qu'il devienne chat ou chien ou libellule ? Au moins, il ne ferait de mal à personne. Parce que les humains, pour le moment, ils se massacrent à coup de fromages et on finit par se demander si ce n'est pas pire que les bombes. La moitié de la planète crève de faim, et l'autre étouffe son ennemi avec de la bouffe. C'est extrêmement moral. Les enfants voient ça à la télé et on s'étonne qu'il y ait de plus en plus de délinquants chez les mineurs ! Bandes de faux culs ! Qui a tué le joueur de tam-tam, hein ? Je vous le demande. La connerie humaine ? Oui. Et ben, la connerie humaine, elle avait dix huit ans passés, ça je peux vous le dire. Et les petits mineurs, ils ont dû regarder les infos ce soir. Comme ça, s'ils manquaient d'idées, ils en auront trouvé des nouvelles ! « Allez ! Entretuons-nous les copains ! Ça se fait chez les grands. Donc, c'est autorisé. »

Arsène me regarde d'un drôle d'air.

- Tu as l'air malade. Tu couves quelque chose ?

Il a raison. Je dois couvrir quelque chose. J'ai envie de gerber et mal au ventre. Mais je le sais ce que je couve, tiens ! Une mauvaise révolte venue du fond de ma jeunesse, une envie de refaire le monde, héritée d'une époque hippie révolue où les jeunes croyaient qu'on pouvait faire l'amour et pas la guerre, et qu'il était interdit d'interdire. Je vous le dis que je suis malade. On a essayé pourtant, de faire l'amour et pas la guerre ! De retourner à la terre ! D'être non violent ! J'en ai fait une manif pour la non-violence à l'époque où j'avais des convictions et que je les affichais courageusement. Je suis rentrée avec un œil au beurre noir parce que les types d'en face, eux, ils ne nous aimaient pas. « Des lavettes qui ne veulent pas se battre ! Des qui tendent l'autre joue quand on leur met une baffe ! Quel pied ! Ils ne se défendent même pas ! ». J'ai manifesté sur le Larzac, dans la chaleur étouffante de l'été, les pieds en sang dans des sabots en cuir aux semelles de bois. L'amour aussi, je l'ai fait. En garrigue, au bord de la mer, avec des mecs à cheveux longs pacifistes, des fumeurs de pétards persuadés qu'un jour on serait tous frères. J'en ai revu un il n'y a pas longtemps, il est devenu chef d'entreprise et il licencie des gens comme toi tu vas aux toilettes. Sans état d'âme.

Et qui voulez-vous que j'aime à présent ? C'est vrai, je suis malade. Il a raison, Arsène. A moins que ce ne soit le paludisme de Gaston... Imaginez la dernière éprouvette cassée dans un coin et

tous ses petits hôtes qui s'éparpillent dans la nature à la recherche d'un moustique... Ils en ont peut-être déjà trouvé un et j'ai été piquée. La paranoïa me guette.

Pendant que je cogite à la vitesse de la lumière sur mes espoirs déçus, Karine a fait connaissance avec les trois lutins. Ouf, je préfère cela. A moi de faire les présentations. Donc il y a Adolphe, Arsène et Achille. Les trois A.

- Pas mal, les noms, apprécie Karine. Ce sont leurs vrais ?
- Pas vraiment... Laisse-les se présenter, tu pourras juger...
- Spontzrtscd.
- Ugtnfvpoih.
- Lvnbeityzqvtgk.

Je ne savais pas que les gnomes de l'espace pouvaient être gentlemen. Ils ont l'air polis et tout ça. A les voir s'incliner devant la demoiselle, on n'imaginerait pas qu'ils puissent être violents. Il faut dire qu'elle est mignonne, la petite. Ils semblent connaisseurs en matière d'esthétique. Je vois même rougir Achille. D'ici qu'ils me tombent amoureux, les bougres ! Karine est subjuguée.

- Mince ! Je n'aurais jamais imaginé qu'on pouvait être défoncé sans piqûre ! Alors, vous ! Vous êtes bien la seule à avoir réussi à m'étonner. C'est génial !

J'apprécie le compliment à sa juste valeur. Si j'arrive à gagner sa confiance, peut-être vais-je pouvoir la sortir de son enfer ? C'est vrai, me dis-je, les jeunes, maintenant, ils manquent d'étonnement ! Ils ont un besoin du merveilleux avorté dès leur naissance. Les adultes expliquent tout. Tout est mis à nu, tout est « scientifié ». Ni dieu, ni diable, ni lutins, ni Père Noël. L'homme peut aller sur la lune qui n'a pas d'yeux ni de Pierrot. Mais même en rêvant, toi, tu n'iras pas, il faut une fusée qui coûte des milliards ! Plus personne n'est dans la lune à présent et il n'y a pas de petits bonhommes verts sur Mars. Quelle dérision... Qu'est-ce qu'il te reste quand tu as douze ans ? La défonce. Les cachetons, la fumée, la poudre. Pour voir des petits hommes verts. Autrefois, on ne mourrait pas de rêver, maintenant si. Il faut rêver plus loin, plus dur, jusqu'à ce que mort s'en suive... Merci les parents, merci Messieurs les énarques, merci Messieurs les professeurs et les autres. Merci tous les tueurs de rêves de la petite enfance et les vendeurs de faux songes. Au fin fond des HLM délabrés, si la peur te guette, si tu te sens trop petit, tu prends ta dose. Et le cercle infernal se referme.

- A quoi pensez-vous ? m'interroge Karine d'un ton inquisiteur. Vous avez l'air soucieux.
- Je le suis. J'ai peur pour toi. J'aimerais savoir comment tu en es arrivée là.
- Où, là ?
- A la drogue, au bébé...
- Vous êtes assistante sociale ?
- Non, une bête femme, un écrivain raté. Tu n'es pas obligée de me répondre.

Elle plonge le nez dans son bol de café. La réponse n'est pas pour aujourd'hui. Je n'insiste pas. Je ne voudrais pas la voir s'enfuir comme un animal sauvage.

- Tu pleures, poupée ? demande Adolphe en se campant sous le nez de la petite.

Alors, là, quel sans-gêne ! Si je le laisse faire, il va s'asseoir dans nos assiettes ! Et puis ce langage ! Où a-t-il appris à parler ainsi ?

- On descend de la table, va-nu-pieds ! Non, mais de quoi je me mêle !

- Elle pleure, la gamine, insiste-t-il avec colère. Je n'aime pas voir pleurer les femmes. Que lui as-tu fait ?

- Moi ? Mais rien ! Ce n'est pas moi !

- Laissez-la tranquille, renifle Karine. C'est ma copine.

- Alors, on me dit tout avant que je ne m'énerve, conclue le lilliputien. Sinon, collée au fauteuil... Vu ?

Vu, oui. Pour être vu, c'est vu. Merci pour le fauteuil, j'ai déjà donné.

- Ne lui dites rien, se lamente Karine qui n'a pas goûté, elle, aux gâteries du lutin.

- Si je ne lui dis rien, il m'électrise. On voit bien que tu ne le connais pas. C'est un dingue.

- Alors ? Elles viennent ces explications ? s'impatiente-t-il.

Pas le choix. Il faut que je me mette à table. Alors je raconte. La drogue, les dealers, le bébé de Karine, le père qui boit. J'ai des dons de conteur. Les « Trois A » sont suspendus à mes lèvres. J'avais oublié qu'ils étaient flics. Adolphe ricane. Quelle abomination a-t-il dans la tête, celui-ci ?

- Et bien, on va s'occuper d'eux, n'est-ce pas ? susurre-t-il. On peut bien faire cela pour une copine. Et puis le nettoyage ça nous connaît. Nous sommes venus pour ça. Admirez bien le travail, les meufs.

Décidément, je ne me ferai jamais à son langage. C'est la première fois que je me fais traiter de meuf, et par un lutin de l'espace par-dessus le marché ! Mais son plan me plaît. Il fallait bien que quelqu'un fasse le sale boulot. Au moins, eux, ils ne risquent pas les représailles.

Les « Trois A » nous quittent. J'attire Karine à la fenêtre, le spectacle, à mon avis, va être de choix.

De mon balcon, nous pouvons apercevoir de la lumière filtrer de la cave. Puis elle s'éteint. Le silence est total. A part le bruit lointain de la ville, la cité est amorphe. L'orage qui menace pèse lourd sur ses habitants. On dirait que tout le monde attend le déluge qui va s'abattre. D'un instant à l'autre, le ciel peut se déverser sur nos têtes et transformer la cour en un borborygme clapotant. La dernière fois, c'était un torrent boueux qui charriait de vieux cartons éventrés et un cadavre de chat. Tout le quartier a été ému par ce petit être sans défense victime des éléments. Il faut dire que chez nous, dans le midi, il ne tombe pas trois gouttes ! Ce n'est pas une ridicule pluie fine nécessitant un parapluie ! Le pépin, c'est rare que tu le prennes, le vent te l'arrache et tu te retrouves avec les baleines à l'envers et l'air

d'une andouille tout habillée sous la douche ! Ou il ne pleut pas pendant des mois ou c'est l'apocalypse. Dans la plaine, si les vignes ne crèvent pas de soif, elles sont sous cinquante centimètres d'eau et le raisin nage la brasse coulée. Le ciel ne fait pas dans la dentelle. On s'attend toujours au pire. Et aujourd'hui, cela semble le pire. Des orages en plein mois de juillet, ce n'est pas ordinaire. On se croirait sous les tropiques par temps de mousson. Si le mauvais temps persiste, il va nous pousser des bananiers...

La lumière se rallume et des hurlements fusent de la cave. Tout de même, j'aurais préféré que les « Trois A » s'abstiennent de torturer. Je sais bien qu'on ne fait pas d'omelette sans casser les œufs, mais de là à faire subir à ces jeunes des sévices, il y a un fossé que j'aurais préféré ne pas les voir franchir. J'ai toujours mon âme d'éducatrice, moi l'écrivain ratée. Je me dis que ces petits dealers de pacotille sont des victimes eux aussi. Les gros se cachent comme des cloportes. Ce sont ceux-là que j'aimerais voir pendre par les testicules (notez que je reste polie) ...

Je n'imaginai pas qu'il y avait autant de monde dans la cave ! Il en sort de partout. Evidemment, il n'y avait pas que des dealers. Il s'y trouvait aussi : des revendeurs de matériel volé, des adeptes de sectes à la recherche d'âmes paumées, des jeunes en perdition auxquels tout ce petit monde parallèle colle comme des sangsues. Demain, on aura tous les flics du quartier sur le dos. Si la presse apprend ça, finie la tranquillité. Et Gaston qui se cache chez papé Jules...

Je les avais oubliés, mes deux savants.

Les « Trois A » rentrent triomphants. Ils se sont bien marrés. En fait, ils n'ont torturé personne, seulement fait une petite apparition. Il paraît qu'à leur seule vue, tout le monde a giclé de la cave à la vitesse de la lumière, en hurlant. Ils ont attrapé un vendeur « d'extasie » pour lui faire avouer qui la lui avait procurée, mais il est tombé dans les pommes de frayeur. Donc, retour à la case départ, à part que ce n'est pas demain la veille que la cave sera habitée le soir. Malheureusement, ils iront établir leur quartier général ailleurs...

Toutes ces émotions nous ont fait oublier la guerre qui sévit, les virus qui se baladent dans la nature et le président de la république séquestré par les anarchistes.

J'allume la télé et nous nous installons tous les cinq (ça ne prend pas beaucoup de place) pour écouter les nouvelles. Achille couve Karine d'un regard langoureux. Il se moque pas mal des anarchistes terriens, lui. Ce qui l'intéresse, c'est le visage de la petite et sa mini jupe. On peut être extra terrestre, on n'en est pas moins homme... Sur l'écran, le présentateur a l'air fatigué. Pour la circonstance, ils n'ont pas pris n'importe qui. Mazette ! D'ordinaire, il est réservé aux grandes émissions culturelles et scientifiques. Mais l'heure est grave. Apparemment, les programmes habituels ont été interrompus. Dommage... Ce soir ils passaient un western. Nous apprenons au passage que les chaînes de télévisions européennes avaient décidé, d'un commun accord, de ne plus acheter de film aux Américains. Donc, finis les westerns. Remarquez, le programme de ce soir est bien de chez nous

et vaut largement le déplacement. Sur le plateau de télévision, tout le monde s'engueule. Il y a le Premier ministre, le ministre de l'intérieur et celui de l'extérieur, les principaux chefs de l'opposition et le public en délire. Dans la salle on entend crier « ploum, ploum, tralala, l'anarchie vaincra » et le drapeau noir flotte sur l'assistance. Des tomates jonchent le sol du plateau. A voir le costume du Premier ministre, je conclus qu'il a dû s'en recevoir une sur le revers du veston. On ne respecte plus rien de nos jours. Un complet veston en alpaga, s'il vous plaît ! Ils ont l'air grave, nos ministres, ils se font du souci pour leur président. L'opposition gueule que c'est inadmissible, où va la France si on ne respecte plus rien (c'est bien ce que je me disais, il y a trente secondes) ! Que fait le gouvernement ? De temps en temps, une caméra d'amateur nous fait voir le président attaché à une chaise et un groupe d'hommes armés en cagoules. A chaque passage, le Premier ministre gémit. Je me demande si c'est le sort du président qui le fait souffrir, son nœud de cravate ou ses chaussures trop petites... Nous ne le saurons jamais, accordons-lui le bénéfice du doute. Donc nous disions que le Premier ministre souffrait le martyr de voir son président dans cette posture si peu confortable. La salle, elle, se tape sur les cuisses.

Le présentateur paraît très en colère. Ils sont en train de lui gâcher le pathétique de son émission, ces vauriens ! Il harangue la salle avec véhémence et en y mettant tout son cœur :

- Mesdames et Messieurs, un peu de dignité s'il vous plaît ! N'oublions pas la gravité de la situation. La France doit être solidaire de son président !

- Hou ! hou ! crie-t-on dans l'assistance. Maxime (ça c'est le présentateur) à poil !

Outragé dans sa dignité, Maxime fulmine et les dignes invités serviteurs de la république s'indignent.

- Mesdames, Messieurs, sermonne le premier ministre, nos compatriotes nous regardent ! Gardons notre sang froid !

- De qui se moque-t-on ? Crie quelqu'un dans l'assistance. On s'en fout du président ! Arrêtez les massacres ! La guerre, oui, pas la guerre civile !

- Et pourquoi la guerre, oui ? s'indigne un autre spectateur. N'y a-t-il pas un autre moyen ? Avons-nous tout tenté ? Que font les diplomates ? Pourquoi les paye-t-on ?

- Où vont nos impôts ?

- Et le Tiers Monde qui crève de faim, pourquoi ne leur envoie-t-on pas nos fromages ?

- Est-ce que quelqu'un a songé à leur envoyer le pain avec ?

- Et la bouteille de rouge ?

La salle est en délire. Maxime se démène comme un génie coincé dans sa lampe. Les membres du gouvernement offusqués parlent de se dissoudre. L'opposition se frotte les mains.

- Anticipons les élections !

- Faisons un référendum !

- Ah, ça ira, ça ira, le gouvernement à la lanterne ! chantent quelques acharnés.

- C'est la lutte finale ! entonnent d'autres spectateurs énervés.

- Mesdames et Messieurs, du calme ! vocifère le pauvre Maxime dépassé par les événements.

C'est la première fois qu'il reçoit un public aussi mal poli. D'habitude, il a affaire à des intellectuels cultivés qui lèvent le doigt pour demander leur tour de parole. Il ne sait pas gérer l'anarchie. Quelques tomates atterrissent sur le plateau, bientôt suivies par divers légumes que des cultivateurs en colère avaient apportés avec eux pour montrer la qualité de leurs produits. On voit même voler des fromages de chèvres et du roquefort à la coupe.

- Rétablissez la liberté de production ! hurle un paysan.

- On veut bouffer biologique ! Rendez-nous nos calendos !

- Mesdames et Messieurs, se lamente le Premier ministre, j'entends bien vos revendications.

Nous allons faire voter une loi par le parlement. Soyez patients.

- Tu sais où tu peux te la mettre ta loi ? répond irrespectueusement un vieux vigneron excédé.

On ne va pas attendre que ces messieurs se réunissent pour nous accorder le droit d'exister ! Arrêtez les massacres ! Sus aux affameurs !

Le public est saisi d'une folie contagieuse. Les dignes représentants de l'ordre, présents sur le plateau, n'ont pas perdu une miette de ce qui s'y disait. Vont-ils se retourner contre les leurs ? Non, mille fois non. Ils en ont marre d'être pris pour des caves, d'être reniés par leur propre famille ! Du coup, les membres du gouvernement se retrouvent seuls. L'opposition jubile, mais pas pour longtemps. Ils sont tous dans le même panier de crabes. Ils ont beau crier qu'ils ne font pas parti du gouvernement, le public ricane.

- Tous les mêmes ! Attachez-les ensemble !

Les gendarmes obtempèrent. Les ministres et les membres de l'opposition se retrouvent saucissonnés à leurs chaises, dos à dos, sans choix de parti. Le présentateur a perdu son sang froid.

- Messieurs, Messieurs, calmez-vous ! Soyez civilisés ! On nous regarde ! Pensez à la guerre qui fait rage ! Pensez à nos alliés ! Que va dire l'Europe et le reste du monde ?

- Ta gueule, le pitre ! Si tu ne la fermes pas, on t'attache avec les autres !

Il tourne en rond, le pitre, arpente le plateau de télévision comme un lion en cage. Il se ronger les ongles. Se faire mettre dehors de chez lui par des voyous, des mal élevés, des qui ne savent pas faire la différence entre l'art mésopotamien et l'art grec si ça se trouve ! Des qui se fichent pas mal des états d'âmes des écrivains à grand succès, des peintres tourmentés et des sculpteurs en vogue ! Des qui préfèrent parler de la culture de leurs légumes que de la Culture ! Si ça continue, ils vont lui amener des vaches ou des chèvres sur son plateau ! Personne ne fait plus attention à lui.

C'est la pagaille sur le plateau. L'image saute et le visage d'une femme apparaît à l'écran. Ah ! La gauche super extrémiste a pris le pouvoir, du moins pour un soir... C'est le leader du F L T C (Front

de libération des toujours couillonnés). J'ai envie de jubiler, mais demain, tous les capitaux auront fichu le camp à l'étranger, l'armée aura pris Paris et la révolution aura avorté. C'est le scénario classique. La révolutionnaire le sait bien, mais qu'importe ? Il faut y croire et elle y croit.

- Mesdemoiselles, Mesdames et Messieurs, bonsoir. Le grand jour est arrivé ! Le gouvernement nous appartient. Soyons tous unis devant les affameurs ! Construisons un monde meilleur ! Hier, nos frères sont morts dans la rue, demain nous chanterons en leur honneur !

Elle a un visage tourmenté de petite souris, des yeux immenses mangés de passion, et des cheveux courts coiffés avec un pétard. Chaque mot qui sort de sa bouche semble une fleur, un hymne au bonheur. Elle ne parle pas de massacres mais de chansons. Elle semble avoir un cœur qui lui dévore le corps tout entier. Si je devais prendre des paris sur la longévité de son pouvoir, je lui donnerais à peine une semaine... Après, elle va se faire bouffer par les mâles extrémistes partisans de la violence. J'ai envie de croire en elle, même pour une malheureuse semaine.

- Mes frères, mes sœurs, restons unis ! Sortez dans la rue ! Occupez vos usines ! Le pouvoir est au peuple ! C'est notre quantité qui fera notre force. Soyons des milliers, des milliers de milliers ! Tous dans la rue ! Montrons-leur qui nous sommes !

La flamme qui anime ses yeux me chauffe le cœur. Et la télé s'éteint. De dehors monte une rumeur, un roulement de foule en délire. On entend chanter, crier, la ville se réveille à dix heures du soir. Un grondement sourd lui répond, c'est l'orage qui grogne. Le ciel éclate en mille morceaux, se zèbre de veines dorées, et déverse ses trombes d'eau sur les humains en folie. Mais rien n'y fait. La joie de la foule est indestructible. Le déluge peut s'abattre, les cris ne tariront pas. On chante sous la pluie, sous les étoiles que l'on devine cachées sous les gros nuages noirs. La nuit est magique, même si on n'a jamais vu un été aussi pourri...

Pour fêter l'événement, je sors les cerises à l'eau de vie. Je sais bien que Karine est mineure, mais au point où elle se trouve, elle ne risque pas grand chose. Mes cerises, au moins, elles sont naturelles, biologiques. Je les ai cueillies à la campagne et je les ai préparées moi-même avec une eau de vie de prune que m'avait donnée un paysan des Cévennes. C'est vous dire si elles ne peuvent pas lui faire de mal ! Elles ne contiennent que des bons produits. Donc, allons-y pour les cerises. Evidemment, les « Trois A » veulent y goûter. Je ne tiens pas à les voir pompettes, j'ignore si Adolphe peut être rigolo ou dangereux sous l'effet de l'alcool. Mais comment faire autrement ? Ils ont décidé de goûter à tous les produits terrestres, ces épicuriens de l'espace, et mes cerises font partie de leur étude. Il ne faut pas contrarier les chercheurs. Flics et scientifiques... On aura tout vu. Mais je ne m'étonne plus de rien. Au train où vont les événements, on n'a pas fini de se marrer. En espérant qu'Adolphe saura bien se tenir.

Et voilà le travail ! Mon bocal prend une gifle, je ne vous raconte pas ! Tout le monde apprécie, y compris Karine.

- Je me suis trompé sur ton compte, ose me dire Adolphe. Je te croyais de mèche avec les voleurs d'éprouvettes. Quelqu'un qui prépare d'aussi bonnes choses ne peut pas être dangereux.

Dangereuse, moi ! Oh le culot ! Je sens la moutarde qui monte.

- Si quelqu'un est dangereux, ici, c'est toi, réponds-je avec aigreur. Moi, je ne ferais pas de mal à une mouche.

Adolphe me tend une main minuscule en signe de bonne volonté et me dit avec un sourire enjôleur.

- Faisons la paix.

Comment résister ? Je saisis ce petit bout de chair proposé avec amitié et le secoue prudemment. Je note au passage qu'il a bien cinq doigts et que sa chair est chaude comme la mienne. On se fait toujours des idées sur les étrangers. Je pensais qu'ils devaient être froids et secs, pas du tout. Ils sont bien comme les humains, en plus petits. Je me demande comment réagirait un raciste. Ils ne sont pas noirs, pas jaunes, pas juifs, pas arabes, mais ils ne sont pas comme nous. Un vrai casse-tête chinois pour le Ku-Klux-Klan... Et en plus, ils sont intelligents.

Je suis d'accord pour la paix. J'ai de l'amitié à revendre, de l'amour refoulé à ne plus savoir où le mettre. J'ai besoin de me donner. A force de ne côtoyer que les héros de mes romans, j'ai oublié les vrais héros, ceux de la vie de tous les jours, ceux qui affrontent les difficultés banales de l'existence avec courage et lucidité. J'ai besoin de me tremper dans la foule et de toucher les autres. Je ne sais pas pourquoi le contact de la main d'Adolphe a provoqué cette cassure en moi. Il faut que je sorte de ma coquille.

- Allons à la manif. C'est la fête dehors et cela ne durera pas longtemps.

Effectivement. Dehors, c'est la fête. La foule hurle sous le tonnerre et les éclairs qui lui tiennent lieu de feu d'artifice.

En sortant, nous rencontrons Papé Jules qui - oh miracle ! - s'apprêtait à venir chez moi. Un événement. Il traîne, sur ses talons, Gaston, que j'avais complètement oublié après toutes ces histoires. Son sourire d'enfant perdu me réchauffe le cœur. Ses yeux bleus, sous les lampadaires, brillent d'un éclat de pierre précieuse.

- *Et c'est reparti ! Les fantasmes de Madame...*

Tiens... Revoilà ma lectrice casse-pieds. Elle me manquait celle-ci. Ce qui se passe est tellement génial que je n'ai pas envie d'être vache avec elle. Je me sens capable d'aimer tout le monde, même les emmerdeurs.

- Vous sortiez ? me dit Papé Jules. Nous venions vous rendre visite.

- Nous allons à la manif. Karine a besoin de se changer les idées et les « Trois A » veulent prendre un bain de foule, tout comme moi d'ailleurs.

- Les Trois qui ? s'étonne mon papé préféré. Mais vous n'êtes que deux...

Aïe, Aïe, Aïe ! J'avais oublié que les « Trois A » étaient invisibles au commun des mortels. Comment rattraper la gaffe ?

- Oui, c'est un code. Ne vous inquiétez pas.

Papé Jules me regarde d'un drôle d'air. Gaston me sourit et me prend la main.

- Vous êtes surmenée. Vous avez besoin qu'on s'occupe de vous.

Pour le coup, j'ai les jambes qui flageolent et le cœur qui se prend pour une formule Un. Un frisson me parcourt la colonne vertébrale et je manque m'étaler au milieu de la cour. J'entends Adolphe ricaner dans mon dos. Le monde tourbillonne autour de moi m'emportant dans un souffle de jeunesse. Il y a au moins quinze ans que je n'ai pas connu le grand frisson ! Quinze ans que je me terre loin de l'amour et de ses ravages, que j'oublie que je suis une femme. Cachée derrière mes mots et mes phrases, je fais l'amour avec mes héros perdus dans des contrées lointaines. Je ne sais même plus ce qu'est l'amour réel. Et j'ai la trouille. La main de Gaston est douce et chaude. Il me caresse le bout des doigts tandis que nous marchons vers nos compatriotes en délire. Karine rit avec papé Jules. Les « Trois A » sautillent pour nous suivre, j'entends leurs plaisanteries sur mon compte et je n'ai même envie de me mettre en colère. Le monde entier prend les couleurs de l'arc-en-ciel.

Nous sommes complètement trempés sous la pluie chaude de l'été. Que demande le peuple ?

Il paraît que la mairie de Montpellier a ouvert ses portes aux sans abris, et des noirs en folie chantent et dansent en souvenir du joueur de tam-tam assassiné. Sur la place de la Comédie, des orchestres improvisés animent des bals aux quatre coins. Les enfants se baignent dans les jets d'eau sous le regard bienveillant des policiers en service. On chante, on rit, on s'embrasse.

Cela donne des idées à Gaston qui m'attire dans une petite rue sombre et m'embrasse fougueusement, pendant que les autres, les « Trois A » compris, écoutent un orchestre de jazz sans se préoccuper de notre cas. Me voilà serrée contre lui, happée, étreinte. Ses baisers me submergent et ses caresses me font perdre toute notion de décence. Pour un peu, il me déshabillerait dans la rue sous le regard des passants. Une main posée sur ma fesse, il dégrafe mon soutien gorge et embrasse un bout de mon sein nu. J'ai envie de hurler de plaisir. Ses mains glissent sur ma peau, se baladent le long de mes cuisses. Je ne vois plus que ses yeux bleus dans la pénombre. Je n'ai plus qu'une envie, c'est qu'il se fonde en moi et me colle au mur.

- *Ah, elle est jolie, l'écrivain ! Quel langage ! Quelle honte !*

Ah, non ! Pas ça ! Pas ma lectrice ! Pas maintenant ! Je vous en prie, dites-lui de se taire. En plus d'intervenir dans mes pensées, il faut qu'elle fasse la voyeuse ! Qu'elle tourne la page, nom d'un chien ! Ce passage ne la regarde pas ! Allez voir plus loin ! Du balai ! Ouste !

Trop tard. La magie n'opère plus. Je repousse Gaston comme une jeune fille effarouchée.

- Pas ici. Il y a trop de monde.

Gaston fait la moue. Le monde, il s'en tape à cette heure. Au point où il en est... Ses virus le tourmentent. Son seul moyen d'oublier, c'est de faire l'amour. Et je lui refuse l'oubli. Heureusement, d'ailleurs, car j'ai juste le temps de remballer mon anatomie intime. Papé Jules rapplique, Karine sur les talons, les « Trois A » en poupe.

Il a compris Papé Jules, et il sourit. Il a l'air fatigué. Ce n'est plus de son âge, ces sorties nocturnes. D'autant plus que cela faisait des mois qu'il vivait confiné dans son appartement en ne sortant que pour vider les poubelles ou prendre son courrier.

Il est déjà trois heures du matin et la foule devient plus fluide. Il est temps d'aller dormir. Demain, c'est lundi et, si ça se trouve, le pouvoir répressif aura repris le dessus. Ce n'est peut-être qu'un rêve de week-end, un cadeau qu'il nous fait pour nous laisser croire que nous pouvons lui résister. Demain, les capitaux auront tous fichu le camp à l'étranger et l'état de siège sera décrété. Il ne faut pas perdre de vue que nous sommes en guerre et qu'une partie de la population mâle a été réquisitionnée. Nous sommes tous des otages en puissance. J'ai un goût de pessimisme dans la bouche. J'ai peur de perdre cette liberté toute neuve dont nous n'allons pas savoir que faire. Je pense à la petite révolutionnaire qui a fait le coup d'état. Combien de temps va-t-elle résister ?

Combien de temps ? Ces mots vont m'obséder jusqu'au fond de mon lit. Combien de temps avant que Gaston ne me reprenne dans ses bras ? Combien de temps avant qu'il ne me laisse tomber pour voler vers d'autres amours ? Rien ne dure. Et j'aimerais que cette nuit ne soit jamais finie.

Gaston est reparti dormir chez Papé Jules, sans daigner seulement m'embrasser. Karine squatte mon lit. Les « Trois A » ont refusé mon hospitalité et sont partis passer la nuit je ne sais où. Le canapé me semble trop grand. J'ai l'impression de m'y perdre. Je me sens abandonnée. Dehors, l'orage s'est apaisé. Le vent du Nord se lève. Il fera beau demain.

Je pense à mon livre qui dort dans l'ordinateur. Je ne sais même plus où est passé mon héros. Il doit être perdu quelque part entre Shanghai et Pékin, dans la campagne chinoise profonde. Je n'aurais pas dû l'envoyer en Chine... Je m'endors en rêvant que je le cherche désespérément dans des rizières infestées de moustiques.

Allez, récréation pour tout le monde. Je gage que vous n'avez pas fait de jogging en lisant. Mais j'entends d'ici votre respiration haletante. Il faut vous calmer. C'est un livre que vous lisez !

Bon, maintenant, vous me reprenez un coup de rosé – je vous ai dégotté une petite Gravette dont vous me direz des nouvelles - une tartine de fromage de chèvre, du miel, et on repart. J'ai besoin de vous, moi ! Tout le monde sur le pont.



III

C'est le téléphone qui me réveille. Il est dix heures du matin. Pourvu que ce ne soit pas mon éditeur ! Je n'ai toujours pas trouvé mon héros. Comment vais-je le lui annoncer ? Mais j'aurais préféré que ce soit lui, mon éditeur grognon, plutôt que cette voix nasillarde, inconnue, étouffée probablement avec un mouchoir, qui me susurre méchamment :

- J'ai l'éprouvette que vous cherchez. J'en veux trois millions de francs. Je vous rappellerai ce soir à dix huit heures. Tâchez de vous manier, je ne suis pas très patient, et j'ai de quoi rayer de la carte la population entière de l'Hérault. Demandez à Monsieur Gaston...

J'aurais bien envie de lui dire que Monsieur Gaston et lui n'ont pas dû garder les cochons ensemble pour qu'il se permette de l'appeler aussi familièrement. Mais il ne me laisse pas le temps de lui dire ma façon de penser. Je reste avec mon téléphone pendu au bout de son fil. Tut, tut, tut... Il a déjà raccroché.

Un effroyable mal de tête m'empêche de raisonner. Dehors, le vent s'est levé. Des petits nuages blancs, graciles, filent à toute vitesse vers la mer. La chaleur est revenue. Le thermomètre doit déjà afficher les trente. Je suis prête à parier qu'il n'y a plus une goutte d'eau nulle part. Le vent a déjà tout asséché. Je m'adosse à mon balcon, prise d'une incontrôlable nausée. Dans la cour, les poubelles sont renversées. Quelques sacs en plastique éventrés par les chiens ont déversé leurs ordures sur les pavés et pendent aux arbres comme des cadeaux de Noël. Je voudrais croire à une matinée ordinaire d'été qui sent la poussière et les vacances. Mais la guerre des fromages, la révolution, et maintenant le chantage d'un fou furieux, me rattrapent. J'ai perdu mon héros en Chine et j'ai trouvé un amoureux que je ferais mieux de laisser tomber tout de suite. J'ai l'impression que le monde entier bascule dans la folie. J'ai tout juste le temps d'arriver aux toilettes pour vomir. Je devrais arrêter les cerises à l'eau de vie...

Devant une tasse de café dans lequel la petite cuillère pourrait tenir seule tellement il est costaud, j'essaye de retrouver mon sang froid. Dois-je prévenir Gaston ou les « Trois A » ? Ou tout le monde ? J'opte pour la dernière solution. Il faut mettre cartes sur table et les idées en commun. Tant pis si Adolphe colle Gaston à la chaise. De toute façon, il l'a bien cherché. Se faire voler des éprouvettes aussi dangereuses relève du crime contre l'humanité ou de la connerie à l'état brut ! Donc, après le petit déjeuner, je convoque l'état major, on va créer une cellule de crise. Je me sens l'âme d'un chef.

Je me penche dans le journal du jour. A la UNE, bien entendu, la guerre qui s'intensifie, les Américains qui dégustent gratis nos meilleurs fromages, les pays européens qui condamnent le coup d'état parce qu'ils ont peur du mauvais exemple, les ministres qui se battent dans leur prison avec les chefs de l'opposition.

« Des virus volés à Montpellier » ...

Et voilà. C'est parti ! La connerie de Gaston ne pouvait pas rester clandestine. Elle s'affiche à présent sur tous les journaux de France et de l'étranger. D'ici peu, le quartier sera célèbre.

- *Tu ne vas quand même pas coucher avec ce couillon ?*

Elle a raison pour une fois ma lectrice. Mais ça me défrise de devoir le lui avouer ! Nous sommes en froid, elle et moi. De plus, il ne faut pas mélanger l'amour et la politique, et le moment est mal choisi de parler de sexualité.

Je voudrais bien appeler les « Trois A » mais j'ignore où ils se trouvent. J'essaye de ne pas penser aux doigts de Gaston sur ma peau nue. Tout se mélange dans ma tête. Faire la guerre, l'amour, la révolution... Je ne sais plus où j'en suis. J'ai l'impression d'avoir la fièvre. Pourvu que l'autre cinglé n'ait pas cassé l'éprouvette ! Je dois avoir quelques vieux cachets de quinine oubliés dans un tiroir de la salle de bain. Cela fera l'affaire, du moins pour quelques temps.

Les journaux étalent au grand jour le curriculum vitæ de Gaston. La police le recherche. Evidemment, elle croit que c'est lui le voleur ! Il faudrait qu'il se constitue prisonnier, mais comment lui faire entendre raison ? Papé Jules, peut-être ?

Je m'empare du téléphone et appelle le seul être capable de tenir tête à cette mule. Papé Jules est levé depuis l'aurore malgré sa balade nocturne. Mais Gaston est toujours dans les bras de Morphée. Allez, hop ! On le réveille ! Comment peut-il avoir le culot de dormir pendant que ses virus se promènent dans la nature ?

C'est encore moi qui vais jouer le flic et l'assistante sociale. Pendant ce temps, mon compte en banque vire au rouge dangereusement et mon héros est toujours perdu en Chine. Cette fois-ci, je vais être bonne pour aller m'inscrire au chômage. Cela fait deux jours que je n'ai pas allumé mon ordinateur.

En attendant, c'est la télé que j'allume. La police est passée du côté des révolutionnaires, mais pas l'armée. Un vent de guerre civile souffle sur le pays. L'armée refuse d'arrêter la guerre des fromages avec les Etats Unis. Elle veut aller jusqu'au bout. Pourtant, certains pays se sont déjà retirés : La chine, l'Inde, l'Afrique du sud. Difficile de dire qui a raison ou tort... Mais au train où vont les choses, il n'y aura plus de fromage pour nourrir les populations. Il y a trois jours, le monde entier était pour cette guerre. Elle apparaît de plus en plus stupide, inutile. Comme s'il pouvait y avoir des guerres intelligentes... Il paraît que beaucoup de civils ont déserté ! Les engagés volontaires de la première nuit en ont marre. Il est hors de question de faire un débarquement devant la statue de la liberté comme

l'avait proposé l'ancien gouvernement. On ne s'attaque pas aux symboles. Et les images de guerres rapportées par nos reporters téméraires sont pires que toutes celles jamais vues jusqu'à présent. Celle où l'on voit un enfant couché à terre, la bouche remplie de fromage et les yeux d'effroi, a déjà fait le tour du monde. Mourir en mangeant... La bouche pleine, asphyxiés de nourriture, gavés de matière grasse comme les oies du Périgord, alors que les petits noirs, le ventre creux, réclament leur pitance et que nous ne sommes même pas capables de leur envoyer du riz ! Le Tiers monde s'insurge. C'est le grand bordel international. A quand la révolution mondiale ?

Le visage de notre nouvelle présidente apparaît sur l'écran. Celle-ci, personne ne l'a élue, pourtant elle est plébiscitée par des millions de Français qui ont mis tous leurs espoirs sur son petit visage de fouine. Ses yeux passionnés hypnotisent tout le monde. Pour le moment, les yeux, elle les a cernés, bouffis, fatigués par une nuit blanche. Ce qu'elle a à nous dire n'a rien de comique. Comme je m'en doutais, et je n'étais certainement pas la seule, tous les capitaux se sont fait la malle en Suisse. Les chefs des grandes entreprises se préparent à nous faire un mauvais coup. « Attention, les prolos, pour qui vous prenez-vous, bandes de petits minables ? On trime et on se tait. Depuis quand les travailleurs ont-ils le droit de prendre le pouvoir ? De réclamer leur dû ? On se contente du droit social, les pouilleux ! Il a été fait par les grands, ceux qui pensent pour vous, ceux qui ont besoin de vos bras, de vos heures de travail, de votre sueur pour pouvoir aller en voyage dans les îles et vivre leur vie de riches. Non mais, des fois ! Ils ne sont pas gênés, les besogneux ! »

Du coup, le monde du travail est paralysé. Devant les usines fermées, les ouvriers trépignent. Peuchère... Ils croyaient que leurs patrons allaient jouer le jeu ! Et bé non. Les patrons font la grève. Pendant que les travailleurs font le pied de grue devant leur gagne pain, leurs affameurs planquent le fric. C'est humain. Ils ne vont pas se laisser plumer par des gagne-petit. Le pognon, c'est une question d'habitude. Quand tu n'en as jamais eu, forcément, tu n'en as pas besoin. Tu ignores l'effet que ça fait de le perdre.

Donc notre présidente harangue ses administrés indisciplinés avec véhémence. « Ne partez pas, les riches ! On va tous vivre ensemble dans l'harmonie. On va s'aimer, s'aider, se serrer les coudes ! On va faire un monde meilleur ! »

Le peuple a les yeux rivés dans ses yeux. Enfin quelqu'un qui le comprend ! Le peuple écrase une larme d'émotion devant sa passionaria au regard de braise.

Elle invite les informaticiens de l'ombre, ceux qui tripotent leur ordinateur chez eux, en clandestins, à œuvrer pour empêcher les capitaux de fuir. Inutile de fermer les frontières, ce n'est pas par-là qu'ils s'en vont. Trop tard. C'était hier qu'il fallait œuvrer, ma cocotte. La nuit a été chaude pour tout le monde. Pendant que le peuple en liesse faisait la fête dans la rue, les autres travaillaient à sa perte. Il n'y a plus un sou sur le sol national.

A ses yeux, on voit qu'elle a envie de pleurer. J'ai de la peine pour elle. C'est sûr qu'elle y croyait. Elle fait semblant d'y croire encore comme un enfant qui vient d'apprendre que le Père Noël n'existait pas et, en suivant, la petite souris et les cloches de Pâques. Elle le fait pour nous. Elle s'accroche à son rêve et au nôtre comme l'arapède²⁴ au rocher. Je l'admire. D'ici une semaine, les charognards vont la dépecer et en faire de la charpie. Si ça se trouve, elle ne laissera même pas son nom à l'histoire...

A chacun son combat. Le mien, c'est cette éprouvette bourrée de virus entre les mains d'un fou.

J'appelle Gaston chez papé Jules. Je n'ose pas lui dire au téléphone l'objet de mon invitation. D'abord, il croit que c'est sexuel jusqu'à ce que je lui demande d'amener papé Jules avec lui. Là, il a quelques doutes quant à mes intentions. Je n'ai vraiment pas le cœur à la bagatelle et je le lui dis. Je suis sûre que ses yeux virent au gris. Donc dans une demi-heure chez moi. C'est grave. Je raccroche en souriant. Ce garçon est déroutant. Je ne sais pas ce que j'attends de lui au niveau personnel. Je ne vois pas ce que nous pourrions construire ensemble. Et pourtant il m'attire dangereusement...

Pendant que je téléphonais, Karine s'est réveillée et les « Trois A » se sont installés devant mon petit déjeuner. Adolphe essaye de se beurrer une tartine. Karine se marre franchement. L'ambiance est bon enfant. Comment ont-ils fait pour rentrer ? Si Adolphe continue son manège, il va tomber dans la confiture. J'observe la scène avec indulgence. Le pire est à venir. Inutile de se mettre en colère pour des broutilles. Je sors le saucisson et le pâté, au point où j'en suis, je ne vais pas faire la chiche.

Je leur expose le problème et par la même occasion, leur révèle l'identité de Gaston. C'est raté pour la surprise. Ils le savaient, les bougres ! Ils savent tout, j'aurais dû m'en douter.

Le plus dur va être de faire admettre leur existence à papé Jules et à Gaston. Mais mes lilliputiens ont plus d'un tour dans leur sac ! Finalement, j'apprends qu'ils peuvent être vus par tout le monde, ce sont eux qui décident d'être visibles ou pas. Je croyais faire partie des privilégiés, du gratin en quelque sorte, capable de les voir à l'inverse du commun des mortels. Je me faisais un film. Non ma cocotte. Ce n'est pas parce que tu es un écrivain que tu es au-dessus du panier ! Comme les autres, ma fille. On prend son ticket, comme à la Sécu.

Et voilà ! Adolphe a marché dans la confiture et ses traces de pieds ornent la nappe. Et qui va se taper le travail de nettoyage ? Karine s'amuse comme une folle. Elle a oublié la drogue, et son bébé se repose au chaud dans son ventre. Elle s'est beurrée d'énormes tartines et les trempe dans un bol de chocolat. Je la regarde avec amour. Son rire sonne clair et me réchauffe le cœur. Mange, pitchounette, mange, car tu ne sais pas qui te mangera au bout du compte. Ris aussi. Le rire est le propre de

²⁴ Arapède : petit crustacé en forme de chapeau qui s'accroche au rocher et qu'il est très difficile de décrocher.

l'homme. C'est une des rares choses qu'il sait bien faire, l'humain. Les extras terrestres aussi, ce qui prouve que nous nous ressemblons. L'ambiance de ma salle à manger n'a jamais été aussi joyeuse.

- Il y a du monde chez vous ? me demande papé Jules quand je vais lui ouvrir.

- Oui, il y a du monde. Vous allez être surpris.

- Plus rien ne peut me surprendre, vous savez...

Gaston, lui, fait la moue. Il aurait préféré me voir en tête-à-tête. L'idée d'affronter mes amis l'affole. Il va être servi...

Le premier à apercevoir les « Trois A » est papé Jules. Il se retient au buffet pour ne pas tomber. L'émotion l'étrangle.

- Dieu du ciel, ce n'est pas possible !

Oh que si ! C'est possible ! Gaston est resté en arrêt comme un chien de chasse. Les yeux exorbités, la bouche ouverte, il contemple la scène sans comprendre. S'il veut, je le pince...

- Messieurs, je vous présente mes amis, des policiers de l'espace. Adolphe, Achille, et Arsène. Ce n'est pas leur vrai nom, vous vous en doutez, mais c'est plus simple pour la compréhension. N'ayez pas peur, ils sont pacifiques.

- Mais ça n'existe pas, ça ! bredouille Gaston. Nous sommes en plein cauchemar.

- C'est nous qu'il traite de cauchemar, le scientifique idiot ? s'énerve Adolphe. Quand on perd des virus, on reste poli et humble.

- Scientifique idiot ? C'est de moi qu'il parle ? s'insurge Gaston vexé. C'est quoi cet insecte ?

- Il va voir si nous sommes des insectes ! Je vais te le coller au fauteuil, moi !

- Adolphe, lui susurre Karine, reste zen. Sois gentil, s'il te plaît.

C'est magique. Karine a un pouvoir sur les « Trois A » quasi-divin. Adolphe lui sourit, courbe l'échine et se tient coi. J'invite Gaston à en faire autant et nous nous installons autour de la table. Drôle de déjeuner... Papé Jules tremble en prenant sa tasse de café.

- Cela valait le coup de vivre aussi vieux pour voir ça. Me chuchote-t-il. Normalement, en tant que scientifique, je devrais prévenir les autorités supérieures, mais nous n'allons pas rejouer « E T » n'est-ce pas ?

Je lui souris tendrement et contemple l'assemblée réunie chez moi. Tout le monde jacasse. Gaston a fini par accepter l'inacceptable, et discute avec Arsène. J'ai des bouffées de tendresse qui me serrent la gorge. Et si c'était ça le bonheur ? Tout simplement...

- J'imagine que vous aviez quelque chose d'important à nous dire ? interroge papé Jules.

J'étais tellement bien que j'avais presque oublié le voleur d'éprouvette et la menace au-dessus de nos têtes.

- Oui, hélas. J'ai eu un coup de fil anonyme d'un type qui prétend être détenteur de la troisième éprouvette. Il menace de l'ouvrir si nous ne lui donnons pas trois millions de francs. Il va rappeler ce

soir à six heures. Il faut alerter la police à présent. Nous ne pouvons pas garder pour nous cette information. Il dit pouvoir contaminer au moins le département de l'Hérault. Il semble également connaître Gaston. Donc c'est quelqu'un proche du milieu scientifique...

- Je ne connais personne capable d'une telle ignominie dans le milieu scientifique ! s'insurge Gaston. Les scientifiques sont au-dessus d'une telle bassesse !

- Tu sais, petit, dit papé Jules en souriant, tout le monde est capable de péter un câble, même les savants. Tu as la mémoire courte...

Gaston se tait, vexé. A mon avis, papé Jules a fait référence à un événement de leur passé commun que nous ne connaissons probablement jamais.

- Ce n'est pas le moment de jouer les offensés, Gaston. Personne ne vous accuse. Mais faites jouer votre mémoire. Je suis sûre que là est la clef de l'énigme.

Ses yeux bleus s'assombrissent et il me coule un regard qui me fait monter la température. Je dois être rouge jusqu'à la racine des cheveux. Mon regard soutient le sien et j'ai l'impression de voguer vers les mers du sud. J'ai envie de me jeter sur lui et de l'embrasser...

Maguy, ma fille, me dis-je, revenons, à notre éprouvette et ne nous dispersons pas. L'heure est grave, ce n'est pas le moment de penser à la bagatelle. J'entends ricaner ma lectrice et je m'en fous. Celle-ci, je réglerai mes comptes avec elle un jour ou l'autre...

Depuis plus d'une demi-heure, les « Trois A » se sont tus. J'aimerais savoir ce qu'ils pensent. Est-ce qu'ils ont d'autres préoccupations que la bouffe et l'anatomie de Karine ? Il me semblait qu'ils étaient venus pour cette histoire de virus mais à présent ils n'ont plus qu'une idée en tête : attirer l'attention de la petite. Décidément, les humanoïdes sont tous les mêmes. Ils ne pensent qu'au cul...

- Et toi ? Tu ne t'intéresses qu'à la philo, peut-être ?

Je ne répondrai pas à cette provocation ouverte de ma lectrice. Le pire, c'est qu'elle a raison et j'ai horreur de ça. Madame « Grain de sel » a toujours raison et ma mauvaise foi est malmenée en permanence. Cela devient pénible. Est-ce que quelqu'un d'entre vous est aussi harcelé par une petite voix indiscreète qui espionne chacune de ses pensées ou suis-je la seule à subir ce fléau ? Il faut me le dire. C'est vital pour ma santé mentale. Ecrivez-moi. Nous ferons une association, un comité de défense de la mauvaise foi et de l'indépendance de pensée.

Les « Trois A » ont fini leur contemplation béate de la petite maman. Ils interviewent Gaston sans ménagement.

- Elles étaient où, ces éprouvettes ? demande Arsène. Vous ne les aviez pas mises sous scellées ? C'était la moindre des choses, il me semble.

- Non, elles n'étaient pas sous scellées ! Personne ne s'imaginait qu'elles pouvaient attirer les dingues ! s'énerve Gaston. Et peu de monde était au courant.

- Cela restreint notre champ d'investigation alors, rétorque Achille plein de bon sens. Essayez de vous rappeler qui a eu accès aux informations et nous ferons notre enquête.

Je vois d'ici leur enquête... Adolphe torturant son suspect avec son électricité galactique et les autres qui braquent une lampe dans les yeux d'un malheureux scientifique n'ayant jamais imaginé, pas même dans ses pires cauchemars, que cela puisse arriver ni même exister.

En attendant, c'est Gaston qu'ils interviewent. Pauvre Gaston... Pourvu qu'ils ne lui fassent pas de mal, j'ai encore besoin de lui. Il se triture les méninges, mais non, il ne voit pas. Tous ses confrères sont au-dessus de tout soupçon. Cette affirmation fait ricaner Adolphe. Il ne semble pas partager son opinion sur l'honnêteté des scientifiques terriens.

Nous sommes dérangés par un vacarme dans les escaliers. De grands coups dans ma porte d'entrée nous font bondir de notre chaise. Je vais ouvrir, pas vraiment rassurée. Qui se permet d'intervenir dans notre histoire ? Gaston a peur. Il pense que ses poursuivants l'ont retrouvé. J'imagine un commando, armé jusqu'aux dents, prêt à nous trucider pour récupérer son bien. Mais non... Ça ne tient pas debout. Le voleur est un solitaire, un malade, pas un groupe d'extrémistes armés. J'essaye de garder mon sang froid. Après tout, les « Trois A » sont là pour nous défendre. J'entrouvre la porte et la reçois dans le nez. Légèrement déstabilisée, je tente de la refermer mais notre intrus est plus fort que moi. Une masse de chair humaine hargneuse se précipite dans ma salle à manger en vociférant. Karine a juste le temps de s'éclipser dans ma chambre en reconnaissant son géniteur.

- Où est-elle ? Laissez-la-moi ! Vous n'avez pas le droit ! Je veux ma fille !

Voilà que ce rustre joue les parents éplorés ! Pour un peu il nous ferait pleurer. Les yeux injectés de sang il me regarde d'un sale air.

- Espèce de vieille pie ! Qu'avez-vous fait de ma fille ?

- Votre fille m'a été confiée par le médecin, réponds-je en feignant d'ignorer l'insulte. Il a porté plainte à la police pour mauvais traitement. Je ne la remettrai qu'à l'assistante sociale.

- Je vais le crever, ce toubib ! Vous n'avez pas le droit ! Je porterai plainte !

- C'est ça. Ne vous gênez pas, portez plainte.

- Je vais la trouver. Elle est sûrement chez vous, ajoute-t-il en s'avançant vers ma chambre.

- Je vous interdis de fouiller chez moi ! Fichez le camp ! Je ne vous laisserai pas passer.

Je me mets courageusement en travers de son chemin. Papé Jules tente de s'interposer.

- Voyons, monsieur, soyez poli. Vous n'avez rien à faire ici. Votre fille est en de bonnes mains.

- Vous, le vieux toqué, mêlez-vous de vos affaires. Je ne sais pas ce que vous fricotez avec cette folle et je ne veux pas le savoir, mais ne vous occupez pas de donner des leçons aux honnêtes gens.

Cette fois-ci, c'est Gaston qui intervient.

- Monsieur, vous sortez ou je vous fais sortir. Vous n'avez pas le droit de rentrer chez les gens sans y avoir été invité.

Oh ! Le fou ! Le téméraire ! Vouloir s'attaquer à un ancien catcheur plein d'alcool relève de l'inconscience totale. L'autre le sait bien. Il ricane en découvrant ses dents jaunies. Son haleine pue à trois kilomètres. Mais Gaston poursuit son action donquichottesque. Rien ne l'arrêtera. Il veut retrouver son honneur, payer ses gaffes. Il s'est fait voler ses éprouvettes mais risque sa vie pour une femme en détresse. La société jugera. Les médias s'empareront de l'affaire, le peuple se battra pour lui. Il sera le nouveau Tché. Les jeunes filles mettront sa photo en poster sur le mur de leur chambre...

Il a l'air d'un microbe, le pauvre... Monsieur Durand l'attrape par le col de sa chemise et le secoue comme un prunier. Mais son poing levé n'a pas le temps de s'abattre sur sa victime. Une décharge électrique le cloue sur place. Adolphe est entré en scène. Il a à peine touché son genou. Monsieur Durand s'écroule sur mon tapis, ainsi que Gaston lâché comme un ballot de linge sale.

- Alors, on ne fait plus le mariole ? l'interroge Adolphe. On veut s'attaquer à plus petit que soi sans défense ? On terrorise les honnêtes gens ?

Monsieur Durand le regarde avec terreur du fond de sa paralysie. Je sais ce qu'il souffre, j'ai un peu pitié de lui. Pas Adolphe. Il le touche de son pied de fourmi et le père de Karine tressaute comme si on lui avait branché du deux cent vingt volts dans les trous du nez. C'est à ce moment-là que la petite intervient.

- Non ! Adolphe ! Laisse-le ! Ne lui fais de mal, c'est mon papa. Je t'en prie, ne lui fais pas de mal.

Adolphe semble ne pas comprendre. Elle a dit « mon papa ». C'est qu'elle l'aime, ce type, après tout. On ne peut pas savoir ce qui se passe dans la tête des gens. Adolphe, lui, ne saisit pas bien l'ambiguïté de la nature humaine. C'est pour elle qu'il est intervenu. Il ne comprend pas les reproches dans les yeux de la jeune fille.

- C'est comme tu veux, dit-il désabusé. Moi je voulais t'aider.

Et il va boudier sur la terrasse.

J'aide Monsieur Durand à se relever. Son regard exprime l'incompréhension. Bientôt tout le quartier va savoir qu'il y a des extraterrestres chez moi... Allez savoir... les dires de Monsieur Durand vont faire rire tout le monde. J'entends d'ici leurs railleries :

- Ils n'étaient pas roses, des fois, vos extraterrestres ?

Ce n'est pas demain la veille que la gendarmerie va venir enquêter.

- Papa, bredouille Karine. Pardonne-moi. Je ne peux pas rentrer à la maison. Papa... je...

Mais Monsieur Durand a déjà passé la porte. D'un pas chancelant, il descend les escaliers, indifférent aux supplications de sa fille, à mes mots d'excuse, au monde qui tourne autour de lui. Je me demande si après cet épisode il ne va pas arrêter de boire...

Karine pleure dans les bras de Gaston. J'ai un petit pincement au cœur. Ils sont mignons tous les deux. J'imagine le scénario : Gaston épouse Karine et tout est bien qui finit bien... Sauf que moi, dans l'histoire... Moi je pars en Chine à la recherche de mon héros, pourquoi pas... Héroïque et solitaire.

Pour l'instant, mon héroïsme se limite à mettre la machine à café en marche. Et pour ce qui est de la solitude, il faudra que j'attende un peu.

J'ai sorti les gâteaux et les cerises. En ce qui concerne les cerises, les réserves s'amenuisent.

L'après-midi est passée à la vitesse de l'éclair. J'ai dû dormir au moins deux heures sur le canapé. J'entendais les voix feutrées de mes hôtes me parvenir, du fond de mon sommeil, comme si j'étais lovée dans du coton.

L'heure fatidique approche. Je sens l'angoisse, pesante comme une chape de béton, recouvrir peu à peu ma salle à manger. Plus personne ne dit mot. Nous nous regardons, interrogateurs. Même les « Trois A » sont pris par l'ambiance. Je les sens nerveux. Gaston se ronge les ongles. Il a lâché Karine et je suis rassurée. Son regard me couve, et malgré l'atmosphère sinistre, j'ai une furieuse envie de faire l'amour avec lui. Tellement envie que j'en ai mal au ventre, et la douleur du plaisir interdit se mêle à celle moins romantique de la frousse.

La sonnerie du téléphone nous fait sursauter. On l'attendait et la redoutait tant, que sa matérialisation devient comme un cauchemar qui nous aurait suivi du fond de notre sommeil. Imaginez-vous, un matin, vous réveiller avec le souvenir d'un effroyable songe, en sueurs, la gorge sèche, content d'être de retour dans le monde du réel, et paf ! Voilà le cauchemar qui continue. Les monstres de votre nuit ont vraiment envahi votre chambre, votre femme est vraiment partie avec votre copain, vous devez aller au bureau pour de bon, (ça c'est le cauchemar le plus terrible, croyez-en mon expérience passée), et vous aurez une petite et lointaine idée de ce que nous vivons. Je saisis l'objet de notre émoi (pauvre téléphone qui n'y est pour rien) et balbutie un allô de circonstance.

Une voix au bout du fil me dit :

- Maguy, c'est Monsieur Pountchs...

Mon éditeur ! Il ne manquait que lui ! Il choisit toujours son moment, celui-ci !

- Vous avez fini votre livre ?

Ah la question vicieuse ! Pourquoi ne me demande-t-il pas si je suis en bonne santé, si j'ai des ennuis ou je ne sais quoi d'autre ? Toujours à poser des questions en rapport avec l'argent ! S'il savait que le sort du monde se joue chez moi, le bougre, il me ficherait la paix ! Mais non. Le sort du monde ne l'intéresse pas. Ce qui l'intéresse, c'est son compte bancaire (pas le mien) et pour son compte en banque il est prêt à me harceler même dans les pires moments, à me sacrifier sur l'autel de la littérature. Je m'entends balbutier le pire mensonge de ma vie :

- Presque fini, Monsieur. Dans quinze jours il sera sur votre bureau. Vous aurez l'émotion de votre vie.

- Je n'en doute pas. Je vous fais confiance. Vos héros m'ont toujours fasciné. Travaillez, travaillez, ma chère. N'oubliez pas que vous êtes le support de notre maison. Vos héros charment nos lecteurs.

Et patati et patata... Je n'écoute plus son panégyrique. Pour un peu, il pousserait le culot jusqu'à dire que je suis son écrivain préféré. Erreur ! Il ne me lit même pas. Je lui ramène la notoriété et le fric. Pour le reste, il a un comité de lecture qui m'adore et qui se tape mes bouquins à sa place. S'il savait où il est mon héros ! Complètement perdu en Chine ! KO au premier round ! Ridicule, le héros ! Pris à son propre piège ! L'antihéros ! Le gaffeur ! Un peu comme Gaston, tiens...

J'ai des sueurs froides. J'ai à peine posé le combiné que le téléphone sonne à nouveau. Ça c'est encore mon éditeur. Il me joue le tour à tous les coups : du genre « j'avais oublié de vous dire » et tout à trac il me jette sa vacherie. C'est sa technique pour me perturber. Je saisis le cornet et dit d'un air détaché :

- Vouï ?

- Vous vous fichez de moi ? Il est plus de six heures. Je n'aime pas attendre. Que faisiez-vous pendue au bout du fil alors que je devais vous appeler ? Vous ne me prenez pas au sérieux ?

Là, c'est la tuile. Je chancelle d'émotion. Je ne m'attendais pas à l'autre allumé.

- Non, non, pensez-vous. J'avais une conversation importante et...

- Il n'y a rien d'important ! Les virus seuls sont importants ! Ça vous importe peu le sort de vos concitoyens ?

- Oh si, oh si, je vous assure. Je ne pense qu'à ça.

- Alors, écoutez-moi au lieu de n'en faire qu'à votre tête ! Quand je dis une heure, c'est l'heure ! Pas une minute de plus, pas une de moins ! Vous m'entendez ?

Pour l'entendre, je l'entends. Il hurle littéralement dans le combiné. Adolphe qui avait pris l'écouteur est projeté à terre par la violence du son. Gaston prend la relève. L'autre continue :

- Il est chez vous, le savant ? Il croit se cacher ? Je le sais qu'il est chez vous, je l'ai vu rentrer. Alors dites-lui bien que, s'il veut revoir ses bestioles, il doit cracher. Tout le monde doit cracher : le conseil régional, le conseil général, la mairie, l'état, tout le monde ! Faites une conférence de presse ! Dites-le-leur ! Et que les flics me laissent tranquille ! Sinon, j'ouvre l'éprouvette. Dites à ce scientifique de pacotille que j'ai aussi une colonie de moustiques prête à fondre sur la ville. Dites-le-lui !

Dans son délire hystérique, il a oublié de garder le mouchoir qui lui modifiait la voix. Gaston fronce les sourcils. Il faut le faire dialoguer. Cette voix lui parle, si j'ose dire.

Mais le fou paranoïaque, pas si bête qu'il en a l'air, a bien compris notre idée. Il ricane et reprend sa voix nasillarde.

- Trois millions de francs ! Pas plus, pas moins ! Rassemblez-les. Je vous dirai plus tard où les livrer. Je vous laisse trois jours. Et ne jouez pas les petits malins.

Un silence de mort plane sur mon appartement. Gaston est effondré. Ses petits virus entre les mains d'un fou ! Que va-t-il leur arriver ? Que vont-ils devenir ? J'ai quelques doutes sur ses motivations profondes... Les aimerait-il des fois ? On le dirait bien. Et si Gaston était aussi fou que notre voleur ? Cette histoire ne serait qu'un combat de malades mentaux et nous leurs otages... Mais là, je crois que c'est moi qui débloque. Les événements des jours passés m'ont sérieusement secouée. J'aurais besoin de repos, d'aller à la campagne respirer l'air pur, mais une autre tâche m'attend : mettre les médias au courant des exigences du dingue. Si je ne me fais pas enfermer... J'essaye de gratter un peu de courage dans les yeux de mes hôtes, mais personne ne bronche. Ils sont tétanisés par l'adversité. Inutile de leur demander des conseils. Même les « Trois A » me regardent hébétés. A mon avis, ils ne se doutaient pas à quel point les hommes pouvaient être aussi tarés...

A cette heure-ci, la mairie est fermée. A contre cœur, je décroche le téléphone et j'appelle la police. Gaston ne dit rien. Son avenir se joue dans cet instant où sa liberté ne tient plus qu'à un fil, ce fil qui conduit ma voix jusqu'à la justice.

J'ai eu du mal à convaincre les gendarmes. Il a fallu que je leur passe Gaston...

Maintenant la France entière va être au courant et les Héraultais sauront qu'en plus de la guerre des fromages, une arme bactériologique les menace. Chouette cadeau pour un été d'enfer. J'ai l'impression d'être l'ange de l'apocalypse.

Plus personne ne dit un mot. La lueur dans les yeux de Karine m'inquiète. J'ai peur qu'elle ne refasse une crise de manque. Il va falloir que je la surveille, elle est capable de se sauver à la seule vue d'un uniforme. D'ailleurs, les uniformes, ils rappellent. Je n'imaginai pas qu'on puisse être aussi rapide. Une cavalcade dans les escaliers nous tire de la torpeur dans laquelle nous nous enlions. Mais ma parole, c'est un assaut ! La porte s'ouvre avec fracas et une voix sortie d'un haut-parleur nous crie :

- Sortez, les bras en l'air, il ne vous sera fait aucun mal !

Là, j'ai du mal à comprendre. Je les appelle et ils me font le plan Orsec ! Exactement comme dans l'inspecteur Harry...

J'aperçois un bout de canon de fusil dans l'entrebâillement de la porte. C'est la première fois que je participe à un assaut, si j'avais su que j'allais passer à la télé je me serais maquillée. Karine aussi probablement, quoique dans son cas, ce soit ses bras qu'elle aurait dû maquiller. Je suis légèrement incrédule quant aux intentions des gendarmes... Drôles de gendarmes... C'est la brigade d'intervention en personne qui déboule chez moi !

L'instant d'un soupir, nous nous regardons abêtis. Mieux vaut agiter le drapeau blanc. Je sors un mouchoir en dentelle qui me vient de ma grand-mère et je l'accroche au balai. Ce petit bout de tissu, dérisoire symbole de la défaite, flotte au-dessus de ma salle à manger répandant un doux parfum de lavande. Mais cet intermède poétique n'impressionne pas les gendarmes.

- Rendez-vous, il ne vous sera fait aucun mal !

Que faut-il faire pour leur faire comprendre que nous ne sommes pas des malfrats ? Je n'y comprends plus rien. J'imagine la tête du dingue qui a fauché les virus. Il doit se bidonner dans l'ombre !

Armée de mon balai je me trouve héroïque. Je me mets à quatre pattes et je rampe jusqu'à l'entrée. D'ici j'entends claquer les dents de Karine. La petite est morte de trouille et papé Jules affalé dans le canapé. J'ai peur pour eux deux. J'avance en reniflant la moquette, j'ai l'air du chien de la concierge... J'ai le temps de compter les poils du tapis... Pas très propre... Maguy, ma fille, il faut que tu te ressaisisses, la télévision vient chez toi et tu aurais pu faire le ménage avant. C'est décidé, j'embauche une femme de ménage dès que j'aurai vendu ce satané bouquin. Il faut encore que je le finisse, ce bouquin. Ce n'est pas en courant après des virus et en reniflant la moquette que je vais retrouver mon héros perdu en Chine !

Je ne suis pas sûre de pouvoir le finir un jour... Ma dernière heure semble être arrivée. Je vois au moins une dizaine de canons pointée sous mon nez. On me saute dessus, on me passe les menottes et je me retrouve bousculée, tirée, presque flagellée. Personne ne viendra donc à mon secours ? J'ai peur. Le ventre noué par l'angoisse, je m'entends demander comme dans un rêve qu'on me laisse aller aux toilettes. Dure réalité des choses... Nous ne sommes que des animaux. Même dans les moments les plus critiques, nous ne sommes que des tubes digestifs, des machines à déféquer. Moi, pauvre intello, au lieu de faire marcher mes neurones, je travaille avec mes intestins. Je me sens humiliée jusqu'au plus profond de mon être. La cagagne²⁵ au moment crucial, ce n'est pas digne d'une romancière qui se respecte. Mais personne ne le sait. J'ai l'humiliation intime.

J'étais tellement absorbée par mes pensées que je n'avais pas remarqué un changement dans la situation. Le type qui m'a passé les menottes hurle à terre sur mon tapis. Il n'est pas le seul. Les autres aussi se tordent de douleur. Peut-être est-ce une épidémie ? Je n'aurais pas la colique solitaire due à ma frousse, mais à une « gastro » collective ?

Oh ! Que non ! Ce n'est pas la « gastro » devant laquelle nous sommes tous égaux. Les Trois A sont intervenus. Les chers petits ! A la tête que font les flics, je comprends qu'ils les voient eux aussi. Adolphe, debout devant la caméra, vocifère des menaces.

- On se calme et on la lâche ! Tout le monde couché, ou je vous colle au mur.

²⁵ Cagnagne : colique

Inutile de vous dire que ça se bouscule. Les types couchés au sol ont l'air de souffrir le martyre. Bien fait ! Les autres ne tiennent pas à vérifier s'ils font semblant ou non. On me détache et on s'excuse. Grande dame, je leur dis :

- Mais je vous en prie. Vous êtes tout excusés.

C'est pour la télé, vous vous en doutez. En fait, je les maudis jusqu'à la septième génération.

Les canons des fusils se sont baissés et les vaillants défenseurs de l'ordre public, couchés par terre, n'en mènent pas large. J'aurais bien envie de profiter de la situation par vengeance pour le joueur de tam-tam, mais l'heure est trop grave. Il ne faut pas oublier l'autre dingue qui tient la ville au bout de son éprouvette. J'avise un galonné, le nez dans ma moquette. Il me faut un chef à qui parler, pas une subalterne, celui-ci fera l'affaire.

- Allez, hop ! Debout ! Maintenant on discute.

Adolphe s'approche de lui. Je n'imaginai pas qu'on puisse se lever aussi vite, je sais bien qu'ils ont de l'entraînement dans la police, mais quand même... Tout à coup, il est prêt à discuter. Il s'était trompé tout à l'heure, il n'avait pas fait exprès de nous sauter dessus, c'était un affreux malentendu. Bien sûr qu'il est venu discuter ! Comment pouvions-nous en douter ? Je sens la peur transpirer par tous les pores de sa peau. Il grelotte comme si nous étions en plein mois de janvier. Je crois que c'est la vue des Trois A qui le met dans cet état. Même chose pour le caméraman. Il tremble en tenant son précieux engin. La France entière doit voir mon appartement bouger comme une barque folle. Ah ! Ils sont jolis les représentants de l'ordre et de l'information ! Aucune classe... Je soupire de déception. Je les imaginai plus résistants...

Mes trois amis se sont rapprochés de moi. Gaston ressemble à un petit enfant qui a fait grosse bêtise. Mais pour l'instant, personne ne songe à le lui reprocher. Pour un peu, on nous déroulerait le tapis rouge. Au lieu du fourgon cellulaire qui attendait devant la porte de l'immeuble, nous avons droit à la voiture du chef. Je fais une moue déçue, j'aurais préféré quelque chose de plus chic. L'inspecteur de service ressemble plus à Colombo qu'à l'inspecteur Harry, sa voiture aussi.

Bien sûr, tous les voisins sont à la fenêtre. La grosse « mama » gitane hurle des insanités à l'encontre des policiers, et les enfants s'accrochent à papé Jules en pleurant. Si nous passons à la télé ce soir, nos compatriotes vont se payer une bonne tranche de rigolade, cela les changera du menu ordinaire. Je fais un coucou à la caméra, au cas où mon éditeur me verrait, tout en soutenant Karine prête à tourner de l'œil. Bien entendu, son père a rameuté l'assistante sociale et le juge pour enfants, histoire de montrer que je ne suis pas la famille d'accueil idéale.

C'est la première fois que je rentre dans une voiture de flics. C'est bon pour mes bouquins, ça. Maintenant, quand je décrirai un passage à tabac, je saurai de quoi je parle. Finalement, pour retrouver mon héros en Chine, je devrais peut-être me payer les services d'un détective privé. Je suis pour l'utilisation des compétences de chacun. Si les flics sont intéressés, je peux même rédiger leur rapport.

Non, ils ne sont pas intéressés... Je les ai vexés. Et moi je vais être obligée de subir l'humiliation suprême : regarder un vaillant défenseur de l'ordre taper avec un doigt sur une vieille machine à écrire de l'antéchrist. Erreur encore : Monsieur l'officier de police judiciaire tape comme une vraie secrétaire. Mieux que moi... Je suis encore plus humiliée que je ne l'avais prévu.

Nous sommes tous entassés dans un petit bureau minable, aux murs de couleur jaune pipi, et la fenêtre à barreaux donne sur la rue. Pour plus de sécurité, le commando à mitraillettes est resté posté devant la porte. Ils se croient malins avec leurs armes... Si les Trois A le voulaient, elles partiraient en fumée. Mais les Trois A ne le veulent pas. Ils ne veulent pas affoler la planète entière et provoquer une émeute mondiale. Cela suffit avec la guerre des fromages, qui, soit dit en passant, continue son œuvre destructrice. Bientôt, nous manquerons de fromage et elle s'arrêtera, faute de munitions.

Pendant que je philosophe sur la situation mondiale, une voix monocorde pose des questions bidon :

- Noms, prénoms, situation familiale, professionnelle.
- Maguy Dubois, écrivain.
- Karine Durand, quinze ans, droguée professionnelle.

Les yeux de Karine ont viré au noir profond. Elle regarde le lieutenant avec une haine qui en dit long sur son état d'esprit. Il ne faut pas sortir de l'ENA pour comprendre qu'elle le connaît déjà. Adolphe suit la scène avec un sourire en coin plein de promesses.

- Tu le connais, ce type, mon petit canard ? sussure-t-il à la petite.

Karine ne répond pas. Il lui reste encore assez de trouille pour ne pas oser cafter. Le passage à tabac, je crois qu'elle connaît déjà.

- Allons, mon petit trésor en sucre, ce keuf, tu l'as déjà rencontré ? Dis tout à tonton Adolphe, ma poule, tu ne crains rien.

La fréquentation des boîtes de nuit leur a appris un drôle de langage à nos amis de l'espace... Je ne sais pas si c'est le langage des flics galactiques qui le chagrine, mais le flic terrestre a pâli. Je crois qu'il faisait parti de ceux cloués au sol devant mon appartement... Aïe ! Aïe ! Il voudrait bien se faire tout petit, se cacher sous la table, se confondre avec la tapisserie, mais il est là, face à Adolphe qui ricane. Arsène est assis sur le bureau et fume une gitane du policier en s'étouffant. Achille fait semblant de regarder le plafond d'un air détaché en se curant les ongles. Je n'ai pas eu le temps de réagir. D'ailleurs, si je l'avais eu, l'aurais-je fait ? Adolphe a posé sa main, presque amicalement, sur le bras du policier.

- Tu as embêté notre copine ? Tu as fait du mal à la petite ?

Karine fait signe que « oui ». L'autre pâlit. Son regard s'attarde sur la poussière du bureau comme s'il réalisait soudain qu'il aurait mieux fait de faire homme de ménage que flic. Trop tard pour

le choix. Karine et lui ont apparemment un contentieux qu'Adolphe s'apprête à régler. La petite a l'air affolé. J'ignore ce qu'il lui a fait celui-là, mais il va s'en repentir à vie. Adolphe regarde Karine.

- T'inquiète pas, ma biche, il ne te touchera plus. Hein, mon gros, que tu ne la toucheras plus ?

Comment veut-il qu'il lui réponde ? Ses yeux exorbités semblent voir des monstres pires que les Trois A. Adolphe caresse son poignet avec une attention de mère poule. J'ai pitié de lui. Son corps se tord comme un bout de plastic dans la braise. On dirait qu'il va se fondre. Il se ratatine sur sa chaise sans émettre un seul couinement, sa souffrance n'est visible que par la panique dans ses yeux. J'entends rire le jouer de tam-tam dans sa tombe... Dehors, les cigales se fichent pas mal des problèmes des humains. Leur concert a repris sans que l'orage de la veille n'ait affecté leur ardeur. Dans les arbres du parc, le bruissement de leurs ailes soule les passants et donne au commissariat des allures de vacances. On se croirait au club Med... J'imagine les passages à tabac chez les flics galactiques, ça doit donner. Papé Jules réagit le premier.

- Adolphe, pour l'amour du ciel, arrêtez.

Adolphe ne l'entend pas. Il n'entendra que Karine, mais celle-ci n'est pas disposée à pardonner. J'essaye d'intervenir :

- Karine, dis-lui d'arrêter.

Elle ne me regarde même pas.

- Karine, dis-lui d'arrêter, sinon il va le tuer.

C'est Arsène. Il connaît assez son copain pour savoir ce dont il est capable. La petite sort de sa torpeur. On dirait qu'elle revient d'un long voyage, son ventre serait son sac à dos qu'elle aurait mis du mauvais côté.

- Arrête, Adolphe, laisse-le. S'il te plaît.

- Si c'est toi qui me le demandes mon petit bijou en sucre, dis Adolphe à contre cœur, je le laisse. Dommage... J'aurais pu lui montrer des tuyaux pour faire parler les gens. J'aime les échanges culturels, c'est toujours enrichissant. N'est-ce pas mon gros ?

Le gros en question ne semble pas tout à fait d'accord. Lui, la culture, ça le défrise. Mais tant pis. Il veut bien admettre que la culture c'est bien, que les échanges Espace - Terre sont une bonne chose pour l'humanité. Il va se faire non-violent, hippy, fumeur de haschisch, défenseur de la veuve et de l'orphelin, il se flagellera pour payer ses erreurs passées. Il ira haranguer les foules, prêcher l'amour et pas la guerre. Il se mettra à genoux devant Karine pour demander pardon. Adolphe lui demande de jurer tout cela. Il jure. Croix de bois, croix de fer, si je meurs je vais en enfer. Le tableau est à la fois Dalilien et Picassoresque. Si j'étais peintre, je ferais une fresque et je deviendrais célèbre. Mais je ne suis pas peintre. Notez que j'ai déjà essayé. J'ai mis plus de peinture sur mes cheveux que sur la toile et le résultat était à vomir. D'ailleurs, j'ai vomi, et je n'ai plus recommencé. Alors tant pis, je ne croquerai pas la scène pour la postérité.

- Qu'est-ce que c'est ce bordel ? hurle une voix de basse tandis qu'une main velue ouvre la porte du bureau.

Là, ce sont les autorités que se ramènent. Le commissaire principal, suivi du procureur, a fait une entrée remarquée. Le type, sûr de lui, en colère. Contre qui ?

- Vous savez à qui vous parlez, imbécile ?

Visiblement, c'est à l'officier qu'il s'adresse. L'autre n'en mène pas large. Remarquez, il y a de quoi. Le commissaire est une montagne de chair et de poils. Je suis impressionnée par son aspect homme des bois. Après Adolphe, le petit lieutenant n'a pas envie de se payer une casque de son chef. De toute évidence, il y a une personnalité dans la salle. C'est peut-être moi. Je commence à être connue, il est vrai. J'ai déjà eu des bouquins en librairie, un petit encart dans la presse, et j'ai signé mes œuvres dans une bibliothèque. Je me rengorge.

- Vous savez à qui vous parlez ? continue le commissaire tandis que je souris avec condescendance.

- Cher ami, j'espère qu'ils ne vous ont pas malmené ?

Et il s'approche, jovial, de papé Jules, en tendant sa main de singe.

Je suis vexée. Ce n'était à moi qu'il s'adressait. Moi, je ne suis rien. Que dalle ! Un caca sur son paillason, un cheveu dans sa soupe. C'est papé Jules le grand homme, le héros du jour. Il rougit, minaude, se fait prier.

- Mais que faites-vous donc dans cette galère ? Depuis le temps que nous ne nous sommes pas vus ? Où vous cachez-vous ?

Pendant ce temps, je pense aux virus, à l'autre dingue qui nous tient tous en otage. Et eux se congratulent, se tapent sur l'épaule, se passent la pommade en tube géant. La police et les scientifiques, le gratin de la population. Voilà pourquoi le procureur s'est déplacé en personne. Papé Jules est un scientifique connu. Moi c'est mon vieux copain, mon coéquipier de l'adversité, le conteur fou de la cité, l'ami des enfants... Cela pèse si peu dans la balance...

Je contemple Gaston. Son regard bleu prend l'eau et se ternit. J'aimerais le prendre par la main, l'amener en garrigue et connaître le grand frisson avec lui. Qu'est-ce que je m'en tape des virus à cet instant précis où il me dévisage l'air navré et perdu ! Même la couleur pipi des murs m'indiffère. Je n'ai que deux préoccupations : baiser avec Gaston (désolée pour ma trivialité, chère lectrice chochette, mais il ne faut pas être faux cul) et récupérer les virus. C'est tout. D'ailleurs, je crois que nous avons tous les deux les mêmes buts. Je n'entends plus rien. Les voix me parviennent du fond de mon envie, feutrées, irréelles. Je ne vois plus que lui.

Un hurlement me tire de ma torpeur. Cela devait arriver. Karine fait une crise. Il fallait cela pour que les dignes représentants de la force publique et de l'Intelligentsia arrêtent de se pommader et que je reprenne pied dans la réalité. Tout le monde y reprend pied en chœur.

- Mon dieu ! Mais cette petite est enceinte !

Malin, le procureur, il a un sens inouï de l'à-propos. Notez bien, c'est pour cela qu'il est procureur. Il a fait des études en ce sens. Faut être procureur pour voir qu'elle est enceinte d'un seul coup d'œil. Le commun des mortels, un flic par exemple, pourrait penser qu'elle vient de faucher quelque chose et qu'elle le cache sous son tee-shirt ou qu'elle part en vacances et qu'elle a mis ses bagages dans sa poche ventrale. Mais pas le procureur ! Lui, mazette, il a vu tout de suite qu'elle était en cloque jusqu'au cou ! Du coup, convocation de l'état-major, appel à femme aubergine pour sauver la petite graine en perdition. Naîtra-t-elle dans un chou ou dans une rose ? Mystère.

On appelle le SAMU à la rescousse, on s'informe sur l'état civil des parents. Là, gêne de tout le monde... Obligation d'expliquer l'inexplicable, les antécédents de la petite et ses démêlées avec la justice. C'est Adolphe, promu par lui-même garde du corps Number One de la fillette, qui s'en charge. Les yeux du procureur lui sortent de la tête et il frise l'apoplexie. Sa face vire au rouge violacé, ses mains tremblent et sa lèvre inférieure tombe sur son menton en apercevant les trois lilliputiens installés confortablement sur la lampe de bureau. Je jubile intérieurement. Peut-être vont-ils enfin se préoccuper des virus ? J'attends mon tour avec calme et dignité. Pendant ce temps, Adolphe explique d'une voix vibrante qu'ils ont intérêt à ficher la paix à la petite sous peine de sévices corporels graves. D'ailleurs, Karine émerge de son coma et réclame mes cerises à l'eau de vie. Cela fait mauvais genre, mais le procureur ne moufte pas. Quant au commissaire, ses poils se dressent d'au moins un centimètre sur sa peau. Je parie mon salaire que je ne touche pas qu'il n'a jamais eu autant la trouille de sa vie. Même devant les pires malfrats il n'a pas tremblé. Là, c'est la Bérézina, Waterloo, et mai 68 en même temps et il a carrément les jetons. C'est la honte de sa vie. Peur d'un type qui mesure à peine vingt centimètres ! J'aime voir la police dans cet état, ça la rend plus humaine.

- Et les virus ? dis-je d'un air désinvolte.

- Les virus ? me répond le procureur plein d'imagination. Quels virus ?

- Les virus volés à l'institut, cela vous parle ? J'ai téléphoné pour dire qu'un dingue les avait en sa possession et menaçait d'ouvrir l'éprouvette pour contaminer tout le département. Il demande une rançon. Et on nous a envoyé l'artillerie lourde. Pendant ce temps, l'autre s'énerve et va mettre sa menace à exécution. Vous imaginez le département de l'Hérault atteint du paludisme ? Et les touristes ? Vous croyez que c'est bon pour le commerce cette petite plaisanterie ? Si vous avez besoin de faire de l'entraînement ce n'est pas le moment. Il vaudrait mieux s'occuper d'ameuter l'opinion publique, le gouvernement, de récolter l'argent et de récupérer l'éprouvette plutôt que de jouer les cow-boys devant d'honnêtes travailleurs.

Le procureur fait le bruit d'un poisson sorti de l'aquarium, c'est à dire qu'il ne fait aucun bruit, mais ouvre et ferme la bouche comme s'il manquait d'air. Le commissaire pousse un juron que je ne

répèterai pas devant vous et surtout pas devant ma lectrice enquiquineuse sous peine d'avoir plein d'associations en colère sur le dos. L'inspecteur se fait petit, tout petit, et Adolphe ricane.

- On te l'avait bien dit, petit poulet, que nous étions du gratin de choix. Et qui c'est qui va se prendre le savon du siècle ?

- Du calme, du calme, bredouille le procureur, j'aimerais comprendre...

- C'est moi le scientifique responsable du virus, consent enfin à avouer Gaston. On me les a volés au labo, j'ignore comment.

- Donc, il faut faire une déclaration de perte en bonne et due forme, répond le commissaire ravi d'être enfin en pays connu.

On croit rêver. Le sort des Héraultais se joue en cet instant crucial et lui, il veut qu'on fasse une déclaration de perte ! Retenez-moi ou je l'engrune²⁶ !

Pas la peine. Adolphe a pété les plombs avant moi.

- Cette fois-ci, la coupe est pleine, s'insurge l'envoyé de l'espace en employant, à cet effet, un langage châtié que je ne lui connaissais pas. On arrête de jouer ! Vous représentez l'autorité terrestre oui ou non ? Si ce n'est pas le cas, je veux rencontrer un responsable digne de ce nom, pas un rigolo ! Je veux parler au président de la République en personne !

- Présidente ! Présidente de la République, pas président ! rectifié-je. Notre président est une femme. D'ailleurs, il est déjà vingt et une heures, et nous avons raté son discours à cause de vos idioties. Je vous signale que c'est de l'anti-citoyenneté, ça. On va le répéter aux journalistes...

- De toutes façons, les journalistes, il nous les faut, dit papé Jules. Ce fou veut que la presse ameute le pays. Il faut céder à ses exigences, du moins à celles-ci.

-Du calme, calme, gardons notre calme bafouille le procureur. N'y a-t-il pas autre chose à faire ?

- Non, mon gros, il n'y a pas autre chose à faire, intervient Achille. Nous sommes venus de l'espace pour vous empêcher de faire des conneries, alors, vous exécutez nos ordres et tout ira bien.

Le procureur ne répond pas et prend son téléphone sans un mot. Je crois qu'il a enfin compris que l'heure était grave. Au bout du fil, j'ignore qui il a joint, mais l'autre a l'air de saisir tout de suite l'étendu du désastre. Le procureur pâlit, balbutie des mots d'excuses et raccroche.

- Je viens d'avoir Monsieur le maire. Nous allons nous rendre chez vous et attendre le coup de fil du forcené. Ensuite, nous aviserons. Je convoque la presse puisqu'il y tient. Monsieur le maire essaye de joindre le ministre de l'intérieur pour d'autres instructions. Nous ne pouvons rien faire sans l'avis du gouvernement. Cette histoire est bien ennuyeuse... La guerre avec les Etats-Unis était déjà

²⁶ esquinte, fais mal

bien assez gênante, nous n'avions pas besoin de cette affaire sur le dos... J'aimerais comprendre ce qui motive cet homme, qui il est, quelle est sa personnalité.

Je m'insurge :

- Et la guerre ? Où en est la guerre ? Parce que nous sommes là depuis deux heures à papoter pour ne rien dire, mais personne ne nous a prévenus de ce qui se passait. Que fait le gouvernement ?

- Ah ! Oui... le gouvernement. Il négocie. L'ONU aussi. En tous cas, ils essayent. Les pays africains ont demandé de suspendre les frappes et l'Inde aussi. Leurs gouvernements trouvaient indécent de faire mourir les Américains en les gavant comme des oies alors que la majorité de leurs peuples était sous alimentée. Notre présidente semble être d'accord avec eux. De toute façon, nous ne tarderons pas à ne plus avoir de fromage. Nous leur avons déjà envoyé tout notre stock de fromage sous cellophane et les petits producteurs ne sont pas d'accord pour donner leur production à la patrie. L'ancien gouvernement est toujours prisonnier des anarchistes et tout le monde s'en fout. La bourse de Paris a pété car il n'y a plus d'argent dans les coffres. Tout est parti à l'étranger. L'Euro fait du yo-yo et le dollar est tombé à cinquante centimes d'euros. Les pays arabes en ont profité pour vite augmenter le prix du pétrole avant qu'on n'en trouve dans l'Arctique, les pays sous-développés ont déjà averti qu'ils ne rembourseraient pas leurs dettes, la Grèce non plus. Voilà pour les infos. Mais nous pouvons regarder la suite chez vous si vous y tenez... La nuit sera chaude.

Chaude, la nuit, elle l'est déjà. Pas un pouce d'air dehors... Et Gaston qui me regarde avec insistance. J'aurais bien autre chose à faire que de finir la nuit chez moi avec dix flics en faction devant ma porte ! La chaleur me colle au corps et des gouttes coulent le long de ma colonne vertébrale. J'ai mal au ventre et cette fois-ci ce n'est pas la gastro, mais l'envie qui me submerge. J'en ai marre d'être le sauveur du monde ! Je voudrais n'être qu'une femme, genre femme au foyer, et Gaston serait mon amant. Il viendrait me voir en cachette et nous vivrions un amour fou à l'abri des autres. Mais ça, ce n'est pas demain la veille... Peut-être dans une autre vie ? Pour le moment, je me coltine des flics armés, une petite mineure de quinze ans allumée, shootée et en cloque, un savant fou, un paranoïaque en cavale, un papé scientifique rhumatisant, et mon héros favori est perdu quelque part en Chine... Il n'y a pas de quoi pavoiser... On peut rêver mieux comme vie de femme. Ah oui ! J'allais oublier le meilleur : trois extraterrestres lilliputiens avec des noms à coucher dehors !

Mon appartement ne m'a jamais paru aussi petit. Des traces de chaussures sales ornent mon beau tapis. Je regarde un policier sans gêne jouer aux cartes sur mon ordinateur... Il ne serait même pas capable de trouver mon héros ! Pourtant, il me rendrait un fier service, tiens ! Et si en plus il me débarrassait de ma lectrice emmerdeuse, je serais comblée. Mais je t'en fiche des détectives ! On ne peut plus compter sur de l'aide extérieure de nos jours. Les écrivains sont seuls, abandonnés de tous.

- *Ecrivain, écrivain, ça c'est toi qui le dis. T'es pas plus écrivain que moi peintre ! Autrefois, peut-être... Bien que moi, personnellement je n'aie jamais vraiment aimé ta littérature... Tu bafouilles*

quelques mots sur un ordinateur, mais où est ton imagination d'antan ma petite ? Tu fais dans l'ordinaire, le vulgaire. Tu me déçois.

Elle est encore là ! Je vous l'avais bien dit que j'étais persécutée ! Sa petite voix m'est devenue insupportable. Je hurle littéralement et à haute voix :

- Ta gueule !

Alors là, tout le monde se tait. On pourrait entendre voler les mouches. Chacun prend l'insulte pour soi, sauf les Trois A habitués à mes délires. Soit dit en passant, ils ont dû m'espionner depuis des mois pour me connaître de cette façon !

- Vous bilez pas, dit Arsène laconique, c'est sa lectrice qui l'emmerde.

Cette explication semble leur suffire. C'est vrai que je suis un écrivain, donc un être étrange, secret, bizarre et patin couffin... Chacun reprend ses occupations, c'est à dire que le policier squatter d'ordinateur retourne à sa dame de pique, papé Jules ronfle, Gaston se tord les mains et se ronge les ongles, Karine rigole avec les Trois A, et les autres flics fouinent ça et là dans mes affaires. Je devrais avoir l'habitude maintenant qu'on tripote mes petites culottes, mais chaque fois ça me fait un sale effet... J'ai l'impression d'un viol. Concernant les Trois A, à la limite, ce n'est pas bien grave, mais les autres avec leurs pattes pas propres, ça m'escagasse.

- Laissez mes dessous tranquilles, je vous prie. Je n'y cache rien. Vous n'avez pas le droit.

- Excusez-nous, me dit le commissaire d'un air gêné, c'est plus fort que nous. Déformation professionnelle, j'imagine.

J'aime mieux ne pas lui dire ce que je pense de sa profession ni de sa déformation. Je pense que ce sont deux tares séparées.

- Vous êtes tout excusés, m'entends-je dire. Voulez-vous des cerises à l'eau de vie ?

Je vois son regard qui s'éclaire. Allons, ce type n'est pas si singe que cela. Un peu d'humanité dort dans cette carcasse velue et pataude.

- Ce n'est pas de refus, mais nous sommes en service.

- Mais non. Pas en service, en mission, ce n'est pas la même chose. James Bond en personne buvait du Whisky, pourquoi ne goûteriez-vous pas mes cerises ?

J'ai mis le doigt sur son point faible, son talon d'Achille. Que je le compare à James Bond l'honore ! D'accord, il veut bien tester mes cerises, mais un tout petit peu. Du coup, je sors le grand pot (celui que j'avais caché en prévision des restrictions potentielles futures), et tout le monde se sourit devant mes petits verres à liqueur, même le flic squatteur d'ordinateur. Vous verrez que nous finirons copains comme cochons !

Le temps passe, l'horloge égraine ses heures obsédantes, il est déjà une heure du matin. L'ambiance est joviale. Le commissaire m'a promis d'ameuter Interpol pour retrouver mon héros. Un policier a fauché un de mes livres. Il est parti très loin, en Amazonie. A son regard absent, je vois bien

qu'il accroche avec mon histoire. Finalement, je sens que je vais me réconcilier avec la force publique. C'est grâce à mes cerises, ça ! Magiques ! Je vous l'avais déjà dit. Et si on leur envoyait des cerises à l'eau de vie aux Américains, au lieu du fromage ? Là, mon côté sauveur du monde refait surface. Je me vois, les yeux fatigués par le travail et les nuits blanches, fabriquer des milliers, des millions de pots de cerises à l'eau de vie pour remplacer les bombes. Mon nom resterait dans l'histoire : « Maguy DUBOIS, la femme qui a sauvé la paix avec des cerises ! ». Cette petite phrase serait écrite dans les livres pour l'éternité et les écoliers du futur connaîtraient mon nom. J'aurais plus de chance d'être célèbre qu'avec mes bouquins...

Dommmage que le dingue ne soit pas là pour en boire...

Je me suis assoupie. Le ronronnement régulier des conversations m'a plongée dans un état proche du coma. Dieu ce qu'il ne faut pas entendre comme stupidités sans rien dire lorsqu'on est poli !

Pour tuer le temps, j'ai allumé la télé, je l'entends du fond de mon sommeil. Les journalistes n'ont pas chômé cette nuit ! A la UNE, nous avons droit à la guerre des fromages, bien entendu, qui s'enlise dans des discussions sans fin entre les gouvernements mondiaux et celui des Etats Unis, tandis que le peuple américain vomit notre camembert et le gouda des Hollandais. Notre présidente est là, avec son visage pointu et ses grands yeux passionnés. Elle tente désespérément de parler de la paix, de l'amour des peuples, des riches qui doivent aider les pauvres. Tout le monde s'en tape de son discours ! Chacun tente de tirer la couverture à soi. Les pays sous développés s'insurgent lorsqu'elle a le culot de dire que leurs gouvernements fauchent tout le fric destiné au peuple, et l'Europe essaye de se placer au premier rang dans l'échiquier mondial. Cela ne plaît pas au Japon, vous imaginez bien, ni à la Chine, encore moins à l'Inde. Les pays arabes, eux, font les chauds car ils tiennent tous les autres avec le pétrole. Ils parlent tous en même temps et, au milieu de ce vacarme, la petite voix frêle de notre présidente semble ridicule. Elle y croit encore j'imagine. En tout cas elle fait semblant pour nous, celle qui n'a pas été élue par le peuple mais que le peuple admire et plébiscite ! Je suis sûre que la France entière est devant son téléviseur même à deux heures du matin. Je compte les heures qu'il lui reste avant de se faire emporter par un raz-de-marée machiste et conservateur. Déjà, je n'imaginai pas qu'elle finirait le week-end, c'est vous dire si j'ai confiance en la nature humaine...Le reportage prend fin sur un gros plan de ses yeux fiévreux. Je me doute qu'elle n'ignore pas que son temps est compté. D'ailleurs, il est compté pour chacun de nous, mais nous faisons semblant de ne pas le savoir. Nous nous disons : j'ai toute la vie devant moi. Imbéciles que nous sommes, prétentieux va ! Tu n'as le temps de rien, couillon !

Du fond de mon sommeil je me fais ces réflexions moroses. Je ne devrais pas abuser des cerises à l'eau de vie, ça me rend pessimiste.

Sur l'écran, soudain, Montpellier s'affiche avec la place de la Comédie en gros plan. Le présentateur est affolé.

- Mesdames et Messieurs, nous venons d'apprendre que des virus ont été volés par un dangereux maniaque. Il réclame la coquette somme de trois millions de francs pour rendre une petite éprouvette capable de contaminer le département de l'Hérault tout entier. Notre équipe est allée rendre visite au professeur Schlotch responsable du département de la lutte contre les maladies parasitaires au CNRS. Monsieur le professeur, que pouvez-vous nous dire de ces virus ?

- Extrêmement dangereux mon ami. Mais nous maîtrisons la situation. Il n'y a aucune inquiétude à avoir. Nous sommes en voie de récupérer l'éprouvette. Nous sommes en pourparlers avec le responsable de ce vol. Aucun problème. Nous avons la situation en main.

Alors, là, c'est la meilleure ! Mais pour qui se prend-il celui-ci ? Le procureur en perd la voix et s'étrangle avec la dernière cerise de mon pot. Il est rouge de colère et d'alcool. Gaston fait des couacs désespérés pour essayer de parler, mais aucun son ne sort de sa bouche. Le professeur continue :

- Oui, nous connaissons bien cet homme. Nous l'avons eu au téléphone, il est prêt à négocier. C'est un malade mental bien connu de nos services. Il n'y a aucune inquiétude à avoir.

Je n'entends pas la fin de ses élucubrations. Le téléphone sonne. Dans ma salle à manger, le silence est tombé comme une chape de béton armé. La voix nasillarde du dingue hurle et ricane dans le combiné :

- Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Malade mental moi ? Et en plus vous le dites à la télé ? Il veut voir ce type si je suis malade mental ? Je veux des excuses publiques ! Et quatre millions de francs puisque que c'est ainsi ! Continuez à m'insulter et je double la mise ! Ah ! Il ne s'inquiète pas, le chef prof ? Il est tranquille ? Il va voir si je négocie !

- C'est un malentendu, dis-je le plus calmement possible. Je vous promets que cela ne se reproduira plus. Le chef prof est incompetent pour négocier sur cette affaire. Nous allons le lui signifier.

- C'est ça, signifiez ! Et magnez-vous ! Je n'ai pas de temps à perdre. Je vous rappelle dans une heure. Je vous avertis que j'ai de quoi tuer le département entier de l'Hérault et les touristes avec !

Je raccroche avec lenteur. J'ai la gorge sèche et l'estomac à l'envers.

- Pourquoi avez-vous parlé d'un chef prof ? me demande Gaston.

- C'est le nom qu'a donné ce dingue au professeur.

- Cela me rappelle quelque chose... Mais nom d'un chien ! Je n'arrive pas à me souvenir...

- Faites travailler votre matière grise que diable ! s'insurge papé Jules.

Mais Gaston a beau fouiller dans ses souvenirs, non, rien ne vient. Il a déjà entendu « chef prof » quelque part, mais il ne sait plus où.

- Bon, soupirez le procureur, si ça vous revient, faites-nous signe. J'appelle les journalistes, ils vont m'entendre. Pourquoi diable sont-ils allés voir le professeur Schlotch ? J'avais donné comme consigne de les envoyer ici. Si j'attrape l'imbécile qui leur a dit de ...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase. Il se lève précipitamment, se prend les pieds dans le tapis, et s'étale de tout son long en jurant. Karine éclate de rire puis hurle de douleur.

- Mon bébé ! Il bouge ! J'ai des contractions ! Au secours ! Maman !

Bon, je redoutais le pire et le pire est atteint. En plein drame, voilà la petite prête à accoucher. Je ne pensais pas qu'elle en était déjà au neuvième mois, elle doit porter un bébé extraterrestre tellement il est petit, ce n'est pas possible !

- Appelez le SAMU ! hurle le commissaire au planton figé devant l'entrée. Vite !

- Appelez aussi sa mère, me conseille sagement papé Jules. Cette dame a le droit de savoir.

Nous avons allongé Karine sur le canapé et je lui tiens la main.

- Respire lentement. Ne t'affole pas.

- Laisse-moi faire, intervient Arsène. Je suis flic et médecin, ma jolie, je sais ce qu'il faut faire dans ce cas.

Je ne sais pas ce qui me prend. Il me semble que c'est ma propre fille qui accouche. Je n'ai pas envie de voir sa vraie mère. La jalousie me serre la gorge. Cette petite, je l'ai pour ainsi dire sauvée du chaos, sortie du trou dans lequel elle s'enfonçait depuis des mois, et maintenant sa mère de sang va me remplacer auprès d'elle. Qui c'est qui l'a requinquée à coups de brioches et de jus d'orange ? Qui lui a réappris à sourire ? Moi, moi et moi... Et les Trois A. Et maintenant c'est l'autre qui va prendre la relève, c'est elle qui prendra la première dans ses bras le bébé de ma fille adoptive.

- Ta fille adoptive. N'importe quoi ! Tu la connais depuis seulement trois jours, andouille ! Tu n'as aucun droit sur cette petite !

Elle a raison, cette casse pied de lectrice. Je n'ai même pas le courage de lui répondre. J'ai trop mal au cœur.

Le procureur saigne du nez. Le tapis a bien amorti le choc mais c'est en se relevant qu'il a heurté la table. Ça lui apprendra à finir les cerises à l'eau de vie de n'importe qui ! Voleur ! Quand je pense qu'il met en prison des ados pour moins que ça ! Monsieur fait des histoires pour un vol de mobylette, et Monsieur bouffe sans vergogne le pain des autres ! Je suis tellement dépitée que j'en deviens injuste. Pauvre procureur ! Dans sa tour d'ivoire, il n'a jamais osé manger des cerises à l'eau de vie artisanales, rendez-vous compte ! J'ai pitié de lui, finalement. S'il reste plus longtemps, je lui ferai goûter mon fromage de chèvre et mon Saint Chinian. Tout cela me ramène à mon projet avorté, celui de vendre mon imagination en sacs sur le marché. Il va falloir que je me décide à rejoindre les insurgés. Toutes ces histoires de virus me font perdre un temps précieux. Pendant que je me démène, que je m'agite pour des broutilles, les autres se battent dans la rue sans moi.

Pendant que je m'apitoie sur mon sort, le SAMU est venu embarquer Karine. Elle me lance un regard de chien battu. Ses yeux me disent son désir de m'avoir à ses côtés dans un moment pareil.

J'ai mal au-delà de ce que je pouvais imaginer. Je l'abandonne aux soins attentifs et larmoyants de sa vraie maman qui m'empêche de l'approcher. J'essaye de lui faire bonne figure, mais un mauvais rictus remplace mon sourire. Les larmes coulent bêtement le long de mes joues. Je me rends bien compte à quel point je suis ridicule, mais la petite, elle, comprend mon désarroi.

- Te bile pas, grande sœur, me dit-elle. Je comprends. Tes conseils me tiendront chaud. D'ailleurs, je ne serai pas seule, les Trois A seront là. N'est-ce pas les Trois A ?

- Ah ! Non ! s'insurge sa mère. Pas de ces bestioles avec nous !

- D'abord, ce ne sont pas des bestioles ! S'ils ne viennent pas, je n'accoucherai pas, et je retournerai me péter la gueule dans la cave ! Ce sont les seuls capables de me sauver si j'ai un pépin. Je les veux, ou je m'en vais.

- Tu n'iras nulle part, continue sa mère incapable de comprendre la situation. Tu es ma fille et tu m'obéis. Ton père...

- Si mon père met les pieds à la maternité, je lui crache dessus. Tu as vu ce que lui ont fait mes copains ? Qu'il me foute la paix ou ils recommencent !

- Ecoute, ma poupée, intervient Adolphe. Nous allons venir avec toi, personne ne nous en empêchera, et tu ne cracheras pas sur ton papa, ok ? On arrête les délires. L'heure est grave et, si tu ne veux pas que ton mouflet soit contaminé dès la sortie, il faut attraper l'autre dingue...

- Oui, mais...

- Il n'y a pas de « oui mais » ma cocotte. Tu obéis.

- D'accord, Adolphe, si c'est toi qui me le demandes.

Pour le coup, sa mère croit en attraper une attaque ! Obéir ! Sa fille est donc capable de comprendre ce mot ? Quelque part dans son cerveau le doute s'insinue. Et si elle était responsable de l'état de délabrement de son enfant ? Elle et son mari, bien entendu... S'ils étaient coupables de la drogue, du bébé, de l'insurrection familiale, des autres enfants qui suivent le chemin de la sœur aînée ? Son œil cerné de bleu (elle a dû prendre une baffe par son époux) me regarde d'un air indécis. Moi qui, il y a cinq minutes, étais l'emmerdeuse, l'empêcheuse de tourner en rond en famille, je prends figure humaine, je deviens une femme. Elle réalise que j'existe autrement que par le petit bout de carré de sa fenêtre d'où elle me voit évoluer tous les jours, jalouse de ma sérénité, dans l'appartement d'en face. Elle se met à pleurer, ce qui me gêne énormément. Je me dis que nous pourrions devenir copines, que je pourrais la sortir de la spirale infernale dans laquelle elle évolue. Et voilà ! C'est reparti pour jouer les assistantes sociales !

- *Occupe-toi de tes fesses, tu as déjà bien assez de mal à gérer ta propre vie...*

Encore une fois, elle a raison ma lectrice. Quelqu'un qui perd ses héros comme on perd ses clefs ou ses virus n'est pas digne de prétendre sauver le monde. D'ailleurs, c'est vrai, j'ai déjà le cas

Gaston à gérer, c'est bien suffisant. Mais je lui souris et elle me répond en se mouchant bruyamment. Karine voit notre manège et m'appelle d'une petite voix cassée par la douleur :

- Maguy...

- Oui, mon trésor...

Je rougis de ma propre audace. Ai-je le droit de l'appeler ainsi ?

- Trouve ce type, Maguy. Trouve-le. Je ne veux pas que mon bébé chope cette saleté ! Tu es mon amie.

Je l'embrasse sur la joue et mes larmes se mêlent aux siennes. La civière qui l'emporte amène avec elle mes mots de réconfort. Je serre fort la main de sa maman.

- Vous me tiendrez au courant n'est-ce pas ?

Elle acquiesce, et le SAMU les vole à ma tendresse.

Le procureur se racle la gorge. Je n'avais pas remarqué qu'on m'attendait. Toutes ces effusions ne sont pas du goût de ces messieurs. L'heure est grave et je perds de précieuses minutes à babiller comme une bonne femme !

- Revenons à nos éprouvettes, voulez-vous ? Cette petite n'est pas en danger...

- Avez-vous déjà accouché, Monsieur le procureur ?

Ses yeux s'arrondissent de stupéfaction et il me dit, navré :

- Non, jamais...

- Alors, quand vous aurez accouché au moins une fois, Monsieur le procureur, vous pourrez la ramener. Pour l'instant, vous devez vous taire devant celles qui donnent la vie. Vu ?

De désarroi, Il baisse le nez, aperçoit mon bocal de cerises où flotte une rescapée que j'ai récupérée dans le cendrier, et la mange sans vergogne. Requinqué, il poursuit :

- Bon, hum, hum. Revenons à nos moutons... Enfin, à nos éprouvettes. Restons zen. Calmons-nous. Relax. Ne nous énervons pas.

Ceci disant, il arpente la salle à manger avec frénésie, remet quelques objets en place, du moins à la place que lui leur aurait assignée s'il avait eu le malheur de vivre dans cet appartement, et nous sermonne :

- Vous rendez-vous compte de la gravité de la situation ? Nous sommes en plein drame, messieurs.

Merci pour la dame...

- Monsieur le procureur, vous avez le ministre en ligne, le coupe le commissaire.

Il ne va pas être déçu du voyage, le ministre, avec un procureur saoul...

- Allo, Monsieur le ministre ? Oui, Monsieur le ministre, comme vous le voulez Monsieur le ministre. D'accord, Monsieur le ministre, à vos ordres Monsieur le ministre... Si, Monsieur le ministre, je maîtrise la situation... Payer ? Monsieur le ministre ? Vous n'y pensez pas ? Si, vous ne

pensez qu'à ça ? Ah bon ? Nous payerons, nous payerons, Monsieur le ministre. Au revoir Monsieur le ministre, mes hommages à votre dame...

Mes hommages à votre dame... L'émotion le fait déparler. Nous savons tous que notre nouveau ministre de l'intérieur est homosexuel. Il a défilé sur les Champs-Élysées avec son copain à la dernière manif, il y a à peine deux mois, tandis que les CRS fondaient sur la foule. C'est le président d'une association de « défense des nouvelles familles ». Tout le monde sait cela. D'ailleurs, son copain, c'est le nouveau ministre des transports et ils se sont pacsés il y a seulement six mois... Il est mal, le procureur, il est mal...

- Excusez-moi, bredouille-t-il en raccrochant et en s'apercevant de la bavure.

Trop tard, mon pote, t'es grillé...

- Monsieur le procureur, lui dit doucement le commissaire... La presse est là.

- Qu'ils aillent se faire !

- Monsieur le procureur, reprenez-vous ! le tance le singe-flic, en posant sa patte velue sur son épaule. Le pays vous regarde.

Et bien, le pays, il voit que le procureur pleure.

- Je ne pourrai jamais accoucher ! brame-t-il au caméraman entré sans frapper dans ma maison.

J'éclate de rire. C'est nerveux. Et comme le rire est communicatif, Gaston me rejoint dans mon délire et se tord sur le canapé. Il ne peut plus s'arrêter et couine en grognant. Pas très fin comme rire, mais l'assistance, trop longtemps contenue dans une ambiance d'angoisse, explose, et le fou rire gagne même les policiers en faction devant l'entrée.

Les journalistes croient à un gag.

- On vous dérange ? demande suavement leur chef.

- Excusez-nous. Nous sommes à bout de nerfs, lui dis-je en guise d'explication.

Cela lui suffit. En apercevant les Trois A, il comprend que nos nerfs lâchent. Hier soir, quand il les a vus aux actualités régionales, il a cru à un montage grossier, indigne de la presse sérieuse. Maintenant, confronté aux trois extraterrestres en chair et en os, il tremble comme une feuille.

Je ne les avais pas vus revenir, les Trois A. Et Karine ?

- Vous avez laissé la petite ?

- Ouais, me répond Adolphe. Elle a encore quelques heures devant elle et, ici, on a besoin de nous. Il faut gérer les urgences.

Notre intéressante conversation passe en direct à l'antenne. Nos compatriotes levés à l'aurore vont encore une fois en avoir pour leur argent. Depuis quelques jours, ils ne doivent plus se plaindre de payer la taxe. Entre la guerre des fromages, les bagarres du gouvernement et les virus, ils ont leur compte d'émotions. Ils désertent les chaînes où on passe des films à suspense et leur préfèrent les

infos. L'audimat du journal télévisé est monté en flèche. C'est bon pour moi ça, c'est bon ! Mes fans vont me voir et se souvenir de moi. J'exulte. Je ramasse une mèche rebelle, tire un peu sur ma jupe. C'est dommage que je ne me sois pas maquillée.

- Nous sommes en direct de Montpellier, attaque le présentateur. Dans l'appartement où, précisément, le voleur d'éprouvette téléphone régulièrement. Nous allons interroger notre hôtesse : madame, pouvez-vous nous dire qui vous êtes ?

- Je suis écrivain, dis-je avec une pointe de fierté dans la voix.

- Ecrivain ? Comme c'est intéressant ! Et qu'écrivez-vous ?

J'estime qu'il devrait le savoir. Néanmoins, je consens à lui répondre. C'est un jeunot... Il n'a peut-être pas entendu parler de moi.

- Des romans d'aventures.

- Vous en avez écrit beaucoup ? Vous écrivez à compte d'auteur ?

Alors là ! Je suis vexée ! A compte d'auteur ! Mais pour qui me prend-t-il ?

Je réponds froidement :

- Non, j'édite chez Pountchs !

- Chez Pountchs ? Ah bon ? Mais puis-je connaître votre nom ?

A mon avis, c'est par cela qu'il aurait dû commencer. Minable le présentateur...

- Je suis Maguy Dubois...

- Maguy Dubois ? Non, ça alors ! Mais j'adore vos livres ! Je les ai tous lus !

Finalement, il n'est pas si minable que ça, ce présentateur. On a tort d'avoir des préjugés, des « à priori ». S'il veut, je les lui dédicace tous.

-Je suis flattée, minaude-je comme une midinette. Lequel avez-vous préféré ?

- « Balade en solo sur l'Amazone » c'est celui que je préfère. Mais je les aime tous. N'allez-vous pas nous en sortir un d'ici peu ? Des bruits courent que votre éditeur attend avec impatience votre dernière production. Pensez-vous mériter le prix Goncourt ?

Le prix Goncourt ! Il me donnerait le prix Goncourt ! Je rougis jusqu'aux oreilles.

- Oh ! Tout de même pas le prix Goncourt ! Je ne le mérite pas. Pas encore...

- Et où se passe-t-il, votre prochain livre ?

- En Chine.

- En Chine ? Comme c'est intéressant !

Je vois le procureur me faire de grands moulinets avec les bras et arrondir la bouche en susurrant :

- Les virus ! Parlez des virus !

Il m'agace celui-là. J'en ai marre des virus ! Pour une fois qu'on parle de moi, il faut qu'un rabat-joie se mette en travers de ma route du succès. Bon, je vais leur parler de virus, mais c'est bien

à cause du dingue qui nous tient en otages. Si je savais que ce fichu virus ne contamine que les cons, je ne broncherais pas et il pourrait bien l'ouvrir son éprouvette de malheur ! Mais avec la chance que j'ai, je vous parie que c'est encore le petit peuple qui trinquerait ! Alors, allons-y pour les virus.

- Oui, c'est intéressant, dis-je à contrecœur, mais je suis ici pour vous parler d'un fou qui tient le département en otage... Nous devons céder à ses exigences en récoltant l'argent, sinon, tout l'Hérault va y passer.

Le téléphone me coupe la parole. Je décroche et blêmis.

- Vous venez de me traiter de fou en public ! Méfiez-vous ! Ma patience a des limites ! Je veux l'argent avant midi !

- D'accord, d'accord, excusez-moi. Vous aurez l'argent. Le gouvernement est d'accord pour payer...

- Ah ! Ah ! Monsieur Gaston a dû se faire remonter les bretelles ! Et le chef-prof ? Que dit-il le chef-prof ? Ah ! Ah ! Les grands pontes tremblent pour de minables virus ! J'appellerai à onze heures. D'ici là, passez une bonne nuit ou ce qu'il en reste.

Et il raccroche sans plus de façon. Bien sûr, l'appel était trop court pour le localiser...

- Mesdames et Messieurs, conclue le présentateur, notre maître chanteur a encore réitéré ses menaces. Nous allons demander à la police ce qu'elle pense de cette affaire.

- Et si vous alliez lui cela demander au commissariat ? proposé-je. Je voudrais me reposer.

- Mais bien entendu, répond le procureur la bouche pâteuse. Nous allons laisser madame Maguy se reposer. Elle a eu son compte d'émotion pour un civil. Allons donc discuter entre professionnels. Monsieur Gaston, venez-vous avec nous ?

- Non, je reste ici. J'en ai marre de vos discussions.

- Moi aussi, soupire papé Jules. Je vais me coucher.

- Et vous messieurs ? interroge le procureur en s'adressant aux Trois A.

- Non mon pote, répond Achille irrespectueux. Nous avons du boulot. Je n'ai aucune confiance en l'efficacité des flics terrestres. N'est-ce pas les copains ?

- Tout juste, ajoute Arsène. Et en plus, nous avons la petite maman à visiter.

Le procureur a l'air dépité. Je vous parie qu'il commençait à s'amuser avec nous.

Dans un vacarme qui fait vibrer l'immeuble, toute la smala déserte mon appartement. Papé Jules est le premier à partir sans demander à Gaston s'il voulait profiter une fois de plus de son hospitalité. Les Trois A m'ont promis de m'appeler pour Karine. Je me retrouve seule, face à Gaston dans ma salle à manger dévastée. Il est quatre heures du matin. Je n'ai même pas sommeil. Gaston me regarde de ses yeux délavés couleur d'eau de source.

- Si on allait faire un tour au bord de la mer ? me propose-t-il. Le soleil va se lever. C'est tellement beau le lever de soleil sur la mer...

Banco pour le lever de soleil ! Cela fait une éternité que je n'aie pas contemplé cette merveille. La journée s'annonce radieuse. Finis la pluie, le vent, l'orage. L'été est enfin là. Dans la nuit qui s'achève, je vois briller Sainte Anne baignée de la lumière des lampadaires de la ville. Tout est calme. Les voisins ont fini par s'endormir, le spectacle est terminé. Notre présidente, elle, a dû rejoindre ses pénates pour y cogiter sur le sort du pays. Et moi, je suis Gaston pour voir s'embraser la mer. Je sens que je vais m'embraser avec elle.

La ville est calme. La colère doit sommeiller, elle aussi, dans les demeures endormies. J'ai entendu aux informations que les agriculteurs en colère voulaient boucher les entrées des villes. Ce ne sera pas la première fois ni la dernière. Mais cette fois-ci, ils soutiennent le gouvernement, et ça, c'est nouveau. Mesdames et Messieurs, arrêtons le carnage, gardons nos fromages, laissons notre présidente nous montrer de quoi elle est capable ! Ah ! Les agriculteurs ! Braves gens ! Hier les viticulteurs offraient du vin aux portes de Montpellier, et au lieu de jeter leurs tomates sur la chaussée, les maraîchers les donnaient aux passants.

Je prends ma voiture. Il y a une éternité que je n'ai pas conduit. J'ai assez d'essence pour me faire l'allée retour Palavas Montpellier mais pas plus. S'ils bloquent les stations service, je suis condamnée à rester en ville pour un bon bout de temps.

Gaston est silencieux. Je ne veux pas le tirer de ses songes. Il a l'air de ruminer de mauvaises pensées. Probablement que le sort de ses virus le tourmente. Je ferais bien de me tourmenter pour mon roman, moi. Si mon éditeur se met en colère, je risque de me retrouver au chômage sans indemnités. Mais j'ai plus envie de m'occuper de Gaston que de mon héros débile qui n'est même pas capable de retrouver son chemin en Chine ! Si je le rencontre un jour, celui-là, je lui dirai ma façon de penser !

- Vous êtes inquiet ? demandé-je pour couper le silence.

- Très inquiet. Ce type me connaît et je suis incapable de savoir qui il est. C'est rageant. « Monsieur Gaston »... Cela me rappelle quelque chose. Mais du diable si je sais quoi ! Quelqu'un avec qui j'ai dû travailler, probablement. Mais j'ai travaillé avec tellement de gens ! Et je ne me suis pas fait que des amis. J'ai parfois soutenu des thèses qui n'étaient du goût de la communauté scientifique. J'étais jeune, idéaliste, et sans compromission. On ne me l'a jamais pardonné, même lorsque j'ai découvert ce vaccin anti-malaria.

- Vous avez découvert le vaccin anti-malaria ? Pas possible !

- Mais si. D'où les virus. J'en avais besoin pour expérimenter mon vaccin.

- Mais qui aurait intérêt à ce que cette découverte n'aboutisse pas ? C'est une action humanitaire, je ne perçois pas bien les raisons qui pourraient pousser quelqu'un à faire échouer un tel projet !

- Il peut y en avoir plusieurs : un maniaque qui m'en veut et qui s'en sert pour se venger de moi. Pour le moment, c'est l'hypothèse que tout le monde formule, mais j'y crois de moins en moins.

Il ne faut pas se fier aux apparences. L'autre hypothèse, serait un scientifique concurrent sur le point d'aboutir dans les mêmes recherches que moi. Et cette hypothèse, je n'y crois pas du tout. La troisième, si je vous la formule, vous allez me traiter de paranoïaque...

- Et si c'était seulement un type qui a besoin de fric ?

- Vous y croyez sérieusement ?

- Non, mais vous me faites peur. Je sens que votre dernière hypothèse ne va pas me plaire...

- Croyez bien qu'elle ne me plaît pas non plus.

- Mais qui pourrait avoir intérêt à ce que ce vaccin ne se réalise pas ?

- Un monde fou, à commencer par certains scientifiques eux-mêmes. Mais arrêtons de parler de ça, voulez-vous ? Il nous reste quelques heures de répit, profitons-en pour oublier un peu. Regardez les étangs... C'est magnifique.

Dans la lumière du matin, un envol de flamands roses illumine le ciel. Face au soleil, le rose de leur plumage flamboie et cache pour un instant le bleu pâle de l'aube. Les chevaux, au bord de la route, nous regardent d'un air tranquille. Rien ne vient entamer la quiétude matinale. On sent déjà l'odeur de la mer. Je gare ma voiture le long des dunes. On ne peut pas dire qu'il y ait un monde fou, à cette heure ! J'imagine que les autochtones, de même que les touristes, ont passé leur nuit devant la télévision. Il n'y a pas une seule voiture à part la mienne. Et pourtant, nous n'avons pas dormi, nous non plus. Je commence à sentir la fatigue et la lassitude m'envahir.

Gaston me prend la main. Il a des doigts de pianiste. Forcément, pour manipuler des virus, il ne peut pas avoir des mains de catcheur. Le sable est frais sous mes pieds nus et la mer est calme. Des vaguelettes viennent mourir en clapotant doucement. J'ai à peine le temps de voir, à l'horizon, un voilier rentrer au port. Gaston me prend dans ses bras et m'embrasse sans me demander mon consentement. Ses mains se promènent sur mon dos et mes seins nus. Couchés sur le sable, enveloppés d'air frais et de lumière, nous faisons l'amour comme deux ados échappés du collège. Gaston a des caresses d'expert. Ses doigts explorent toutes les parties de mon anatomie sans n'en oublier aucune. Je crois que j'ai dû crier au moins dix fois, vingt fois et déranger les mouettes. Si j'avais un coussin, je le mordrais, mais je n'ai que le sable et la bouche de Gaston. Alors je la mange avidement. J'en redemande, j'abuse, je veux tout avoir en une seule fois. La lumière du soleil levant se reflète dans ses yeux. A l'intérieur de mon corps, le plaisir s'insinue et me prend par surprise. Cela faisait des siècles que je n'avais pas connu le grand frisson. Cette fois-ci, je crois que nous avons crié ensemble. Gaston m'embrasse encore avec fougue et puis me sourit.

- C'est bon l'amour sur la plage, non ?

- C'est génial. On recommence toutes les nuits si tu veux.

- Il faudra y songer... Quand on en aura terminé avec l'autre dingue.

Mince ! Je l'avais oublié celui-là ! Pendant que nous prenons du plaisir, il peaufine sa folie meurtrière.

J'ai posé ma tête sur le ventre de Gaston. Je n'ai pas envie de quitter sa chaleur ni la plage. Au-dessus de la mer, le soleil a l'air d'un gros ballon échappé des mains d'un enfant. On dirait que la vie reprend son cours. Quelques voitures passent sur la route. La magie n'opère plus.

- Et si tu me parlais de ton hypothèse ? Il vaut mieux que je sache à quoi m'en tenir et contre qui je lutte...

- Les Américains... Me dit Gaston dans un souffle. Les Américains.

- Les Américains ? Mais c'est impossible !

- Si, la CIA. Ils ne veulent pas que nous débarrassions l'Afrique des moustiques. Tu comprends, tant qu'ils tiendront ce continent dans la misère et la maladie, ils seront les plus forts.

Pour le coup, je suis carrément septique. La CIA ! L'Afrique ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire, encore !

- Mais si, les Américains ! insiste Gaston comme s'il avait perçu mes doutes. Tu n'imagines pas la guerre qui se passe dans l'ombre. Cela fait quelques temps que je suis suivi. On me piste, on photographie mes dossiers dès que j'ai le dos tourné. Je les sens rôder autour de moi comme des mouches sur une charogne...

Ses yeux ont viré au gris. Il a l'air de regarder ailleurs. Je commence à avoir des inquiétudes quant à sa santé mentale. Les Américains impliqués dans un coup pareil, cela ne tient pas debout. Ou alors, c'est la catastrophe du siècle ! Les Américains n'ont pas besoin de voler des virus pour anéantir l'Afrique. Bon, d'accord, c'est une méthode moins voyante qu'une guerre... Mais ils n'ont même pas besoin de faire la guerre ! Ils n'auraient qu'à financer les guérillas locales pour mettre le feu aux pays ! Et en plus, je les vois mal venir nous narguer au téléphone avec un maniaque comme ambassadeur ! Non, décidément, cela ne tient pas debout. En plus, depuis quelques temps, ils l'ont laissée aux Chinois.

Pourtant, Gaston persiste.

- Je vois que tu ne me crois pas. Mais je peux te dire que, pendant que nous leur lançons nos fromages, eux sont occupés ailleurs.

- Mais quel est leur intérêt dans cette histoire ? Je comprendrais s'il s'agissait des pays arabes gorgés de pétrole, mais l'Afrique...

- Mais si. Ils veulent vider ce continent de sa population pour prendre sa place. Tu ne vois pas comme ils sont entassés sur le continent américain ? Ils ont bien chassé les Indiens ?

Vider le continent africain de sa population ? Je regarde Gaston avec appréhension. Ne serait-il pas en train de se moquer de moi, des fois ? Non, il a l'air sincère, c'est ce qui m'inquiète le plus. Il faut que je retourne en ville consulter les Trois A et papé Jules. Si quelque chose se trame du côté de

l'Amérique, les Trois A doivent le savoir. Il faut retourner en ville ! Ne serait-ce que pour être à l'heure au rendez-vous avec l'autre fou !

Il est déjà dix heures ! La chaleur devient étouffante. Je crois que nous allons avoir droit à la journée la plus chaude de l'été.

- Je crois qu'il faut que nous rentrions, dis-je à Gaston qui contemple la mer.

- Oui, rentrons me répond-il en me prenant la main et en m'embrassant dans le cou. J'aime l'odeur de ton parfum. Tu sens les fleurs, la garrigue au printemps.

Personne ne m'avait dit des choses pareilles depuis des années ! Je devrais jubiler, m'offrir à lui une fois de plus sur cette plage déserte, mais un étrange malaise a remplacé mon désir. J'essaye de lui sourire et je lui tends la main.

- Allez, on rentre ! Nous allons être en retard.

Il a l'air déçu, un peu comme un gosse à qui on a pris son jouet. Misère ! Je m'interroge de plus en plus sur son état mental, moi !

La route est à peu près déserte... Jusqu'à l'entrée de la ville. Là, la cohue a repris ses droits. Au premier carrefour, nous tombons sur les agriculteurs en colère qui font un barrage. Des dizaines de tracteurs, de camions à chevaux condamnent les accès principaux. Un troupeau de moutons bêle sur la chaussée. Les maraîchers ont même installé des stands au milieu de la route pour vendre leurs produits. On nous propose du fromage à déguster gratuitement.

- Nous manifestons pour arrêter la guerre, nous explique un fromager. Le gaspillage a assez duré. Les Américains ont dû comprendre, maintenant. Bientôt, du fromage, nous n'en aurons plus pour la consommation courante. La présidente a raison. Il faut la soutenir. Voulez-vous signer notre pétition ?

Je signe. Je veux bien signer ce qu'il voudra, mais il faut qu'il nous laisse passer. Je le lui demande gentiment.

- Désolé, ma bonne dame. Tout le monde voudrait bien passer. Mais on manifeste ou on ne manifeste pas. Si je vous laisse passer, les autres voudront suivre. Désolé.

Désolé ? Il est désolé ! Il ne se rend pas compte de la gravité de la situation.

- Avez-vous vu la télé hier soir ? Les virus ! Vous avez dû nous voir à la télé ! Il nous faut récupérer ces foutus virus !

- Les virus ? On s'en tape madame ! C'est encore une histoire inventée par l'ancien gouvernement pour déstabiliser le nouveau. Et hier soir, soit dit sans vous offenser, on avait autre chose à foutre que de regarder la télé ! Vous patientez, comme les autres.

- Mais ça va durer longtemps ?

- Jusqu'à ce soir. Toute la journée. Il n'y a pas de raison que nous n'emmerdions que les gens qui travaillent. Les touristes doivent aussi nous soutenir. D'ailleurs, vous êtes la seule à faire tant

d'histoires. Les autres sont contents. Ils dégustent gratos. D'autres corporations vont nous rejoindre : les artisans, les ouvriers, les chômeurs. Le bordel ne fait que commencer. Armez-vous de patience ou allez-y à pieds.

A pieds ? Je n'y avais pas pensé.

- Allez Gaston. On abandonne la voiture. Personne ne me la prendra, elle est trop moche.

On ne peut pas dire que mon idée provoque chez lui un enthousiasme effréné. Il s'extrait de la voiture à contrecœur, fatigué. C'est vrai que nous n'avons pas dormi. J'ai l'impression d'être saoule. La nuit blanche et l'amour, c'est trop pour moi.

Nous longeons des files de voitures dociles. Nos compatriotes sont patients. Certains se sont regroupés et écoutent la radio, en dégustant du fromage et du saucisson. J'accepte un coup de Saint Chinian et une tranche de pain complet tartinée au fromage de chèvre pour me donner du cœur au ventre. Nous apprenons au passage que l'armistice a été signé. Cela va peut-être calmer les agriculteurs, mais pas tout de suite. Tant qu'ils n'auront pas des certitudes et des accords sur la libre circulation des denrées alimentaires, ils ne lâcheront pas le morceau. Dans le fond, je suis complètement d'accord avec eux, mais l'idée de milliers de virus fondant sur la ville me rend malade. Et tous ces automobilistes qui sont là, tranquilles, inconscients de ce qui se trame ! Une courgeasse²⁷ se refait la façade à grands coups d'eyeliner et de rouge à lèvres. Dans son rétroviseur, elle se pomponne comme si elle allait au bal. Elle peut en mettre du ravale façade, elle est moche, ça ne la rendra pas plus jolie.

- Méchante ! Jalouse ! Elle n'est pas si mal que ça, cette petite, et en plus, elle, elle est jeune...

Revoilà ma lectrice avec sa morale ! Elle a toujours le mot qui blesse celle-la ! Si on ne peut même plus dire du mal des gens maintenant, que nous reste-t-il ? Je vous le demande. Je n'ai même pas le courage de lui répondre. Je marche comme un automate sans penser à rien. Mes pieds avancent tout seuls. Je n'ose même pas regarder Gaston ni lui parler. Il faut que j'économise mes forces. Ma maison est encore loin. En temps normal, j'en aurais profité pour faire les boutiques, mais je n'en ai ni l'envie ni le temps, et, en plus, toutes les boutiques sont fermées. Je trouve la ville sinistre et le vin rouge, loin de me dynamiser, me coupe les jambes. Je marche, je marche, et j'ai l'impression d'écraser des cafards. Je vois tout en noir. Dix heures quarante cinq... Nous ne serons pas au rendez-vous. Quarante quatre, quarante trois. Ma montre égraine ses secondes et ses minutes plus vite que d'ordinaire. Maintenant, les ruelles sont désertes. Ils sont tous sur les grands axes, les grands carrefours, la place de la Comédie. Ailleurs, c'est le silence, lourd de chaleur et de noirs présages. J'ai la langue et la gorge sèches, je donnerais n'importe quoi pour un verre d'eau. Il fait au moins quarante aujourd'hui ! La journée la plus chaude de l'été. La journée la plus folle de ma vie.

²⁷ grosse courge

Dix heures cinquante cinq. Nous dépassons Sainte Anne. J'essaye d'accélérer le pas mais Gaston traîne les savates en gémissant. Je l'entends couiner à cinq pas derrière moi.

- Je me suis foulé la cheville, se lamente-t-il. Je n'en peux plus.

Il m'agace, il m'agace ! Mais qui m'a fichu un empoté pareil ? Il faut toujours que je m'amourache d'un nul, moi ! Savant ! Je t'en ficherais des savants, moi ! Je te les enverrais à la mine, oui ! Allez hop ! A Cayenne, les savants !

Je deviens injuste. Pas tous les savants... Pas papé Jules. Mais l'autre andouille, là, avec ses virus volés, à Cayenne ! Au pain sec et à l'eau ! Et dire que j'ai fait l'amour avec lui ! Mon ventre en gargouille de déception... A moins que ce ne soit le rouge et le fromage... Je le largue à sa cheville de petite fille et je me mets à courir. Je dois atteindre les vingt et un de tension artérielle, moi.

- Maguy, ma fille, tu te cherches toujours des emmerdes, me sermonné-je. T'aurais pas pu épouser un bon père de famille chef d'entreprise, et t'occuper de tes lardons au lieu de toujours courir après les gèges²⁸ ?

- *Est-ce bien le moment de philosopher ? m'interroge ma lectrice casse pieds.*

Pour une fois elle a raison, celle-la... Maguy, cours ma fille, tu te poseras des questions plus tard.

Je manque d'entraînement. Au lieu de passer mes journées le nez collé à mon ordinateur, je ferais mieux de faire du footing ou de la gym !

Onze heures sonnent. J'ai l'impression d'entendre le glas. Onze heures dix... Ma maison enfin ! Un attroupement m'attend devant la porte.

- Vous êtes en retard ! me reproche le commissaire. Vous rendez-vous compte de la gravité de la situation ? Dix minutes de retard ! Dix minutes ! Le dingue doit s'impatienter !

J'ai envie de le gifler. Je le hais, avec ses poils qui sortent de sa chemise et la transpiration qui dégouline sur ses tempes. Est-ce que je transpire, moi ? Et je viens de me taper dix kilomètres à pieds avec cette fournaise !

- C'est vrai, surenchérit le procureur. Vous n'êtes pas raisonnable. Vous n'avez pas une voiture comme tout le monde ?

Alors, ça, c'est un mot de trop. Je le fusille de mon regard de braise et je réponds, acide :

- Allez donc le dire aux agriculteurs ! Ils ont ma poubelle en otage !

- Mais aussi, quelle idée de sortir de la ville ! insiste-t-il.

- Pour baiser ! Cela vous va-t-il comme explication ? Voulez-vous des détails ?

Ma réponse jette un froid de Sibérie. Cela tombe bien, c'est l'idéal pour rafraîchir un peu la température saharienne.

²⁸ dingues

J'introduis la clé dans la serrure, je tremble d'émotion. La sonnerie du téléphone résonne dans l'appartement vide.

Je me jette littéralement sur le combiné.

- Allo ?

Des hurlements furieux me répondent.

- Vous le faites exprès ? Cela fait dix minutes que j'appelle ! Je croyais vous avoir dit que j'aimais la ponctualité ! C'est Monsieur Gaston qui vous a retardée ? Monsieur Gaston avait des envies ? Monsieur Gaston aime tirer au lever de soleil sur la mer ?

J'ai envie de lui répondre qu'il aille se faire voir, que mes aventures amoureuses ne regardent que moi, que j'aime aussi le lever de soleil sur la mer, mais je gage qu'il n'apprécierait pas. Alors je ravale ma colère et je fais amende honorable, je m'aplatis et je m'excuse, tout en me demandant de quelle manière il a su que nous étions allés au bord de la mer, Gaston et moi. Il a dû nous suivre... Je l'imagine planqué derrière les dunes avec une paire de jumelles, contemplant nos ébats. Le dégoût me submerge. Mais où est-il, ce type qui voit tous nos faits et gestes comme un devin ? Où se cache-t-il ? Sûrement pas très loin...

Alors ? Ça va, vous ? Bien installé dans votre canapé un verre de cerises à l'eau de vie à la main ? Si, si, ne me racontez pas d'histoire ! Après le casse-croûte, vous n'avez pas résisté au pousse-café ! Je vois briller vos yeux. N'oubliez pas que je suis le livre, en face de vous. Vous vous croyez seul ? Que nenni ! Je suis là, en tête-à-tête avec vous. Je vois tout. Vos yeux, d'abord. Vos boutons, si vous en avez, votre bouche, que j'ai peut-être envie d'embrasser. Et si vous êtes tout nu, et un monsieur par-dessus le marché, vous voyez ce que je vois ? Rhabillez-vous s'il vous plaît ! Ça suffit avec le Gaston pour me perturber.

En tout cas, vous n'avez pas beaucoup couru. Vous pourriez au moins faire semblant, par solidarité.

Bon, on y retourne. Les virus se payent notre tête et le maboul s'énerve.

Sa voix nasillarde poursuit :

- Trêve de plaisanterie. Maintenant il faut cracher, sinon vous savez ce que je fais de votre éprouvette ? Je la jette au milieu de la place de la Comédie. Si ce soir à six heures vous n'avez pas le pognon, je l'ouvre et je la balance.

- Mais vous allez être contaminé vous aussi ! remarqué-je judicieusement.

- Ah, ah, ah ! Rassurez-vous ! J'ai l'antidote !

Il a l'antidote ? Quel antidote ? Je vous parie que Gaston s'est aussi fait faucher le vaccin ! J'enrage. L'autre perçoit mon trouble.

- Ça vous en bouche un coin, n'est-ce pas ? Alors, l'admiration s'écroule ? On le trouve moins attirant, le savant ?

- Ecoutez, m'énervé-je, occupez-vous de vos virus ! Pas de ma vie sexuelle ! Et dites à ceux qui vous payent de laisser l'Afrique tranquille.

- Pardon ? Vous allez bien ? Personne ne me paye et je me fous de l'Afrique comme de l'an quarante ! C'est encore une manœuvre pour me déstabiliser ? Si vous croyez me doubler, vous vous trompez. Je veux le fric, et sachez que personne ne me paye, le pognon, il est pour moi, rien que pour moi. Je vais réaliser le rêve de ma vie.

- Ah ? Vous avez un rêve ?

- Ouais ! J'ai un rêve. M'acheter un énorme voilier et partir pour Bora-Bora. Quitter ce monde de débiles et aller voir les grands fonds. J'aime mieux la compagnie des poissons que celle des hommes. Cela vous étonne ?

- Non, rien ne m'étonne et je vous avoue que, parfois, je ferais bien pareil. A force d'écrire des histoires d'aventures, l'envie me titille de les vivre. Je tombe toujours amoureuse de mes héros.

- Partez avec moi...

L'invitation me trouble. En face de moi, Gaston roule des yeux effarés, et les flics s'impatientent.

- Désolé, mon vieux, mais le temps presse. On ne m'achète pas.

- Tant pis pour vous. Ce soir, six heures, dernier délai. Après, j'ouvre l'éprouvette.

- Attendez ! Juste une question. Ce sont les Etats-Unis qui vous ont commandé ce sale boulot ?

- Encore ? Je vous ai déjà dit que je n'avais besoin de personne ! Les Etats-Unis ! Je n'ai jamais rien entendu d'aussi tarte. Vous ne croyez pas qu'ils ont assez d'emmerdes en ce moment, les Etats

Unis ? Je parie que c'est Gaston qui vous a raconté ces salades ? C'est un crétin, vous feriez mieux de le laisser tomber et de partir avec moi à Bora-Bora.

Et il raccroche, me laissant à mon trouble

- Alors ? Que vous a-t-il dit ? s'inquiète le procureur ?

- Ce soir à six heures dernier délai, sinon il jette l'éprouvette sur la place de la Comédie. Cela nous laisse très peu de temps.

- C'est quoi, cette histoire des Etats Unis ? m'interroge le commissaire avec brutalité.

Gaston intervient.

- C'est mon hypothèse. Il n'y a qu'une grande puissance pour s'intéresser à mes travaux. Je sais que les Etats Unis ne tiennent pas à voir aboutir mon expérience. Trop d'enjeux, dans cette affaire.

- Mais les Etats-Unis sont en guerre ! Ils ont d'autres soucis que d'affamer l'Afrique ou de la réduire en esclavage, enfin ! Gaston ! Sois sérieux ! Ils étouffent sous le fromage ! Et je ne vois pas quels intérêts ils peuvent avoir en Afrique !

- Quels intérêts ? Mais tous. Et le fromage, s'ils en mangent, c'est récent.

- Mais enfin ! ...

Le procureur me coupe la parole :

- Monsieur Gaston, vous avez une petite idée ? Des soupçons sérieux ? C'est vous le scientifique, après tout. Si nous devons intervenir auprès du consulat des Etats Unis, il nous faut de sérieux motifs.

Je m'étrangle presque d'émotion.

- Intervenir auprès du consulat, mais vous n'y pensez pas ! Cela va faire un incident diplomatique ! Nous sommes en plein armistice ! Regardez la télé ! Les ministres du monde entier sont en pourparlers de paix à Genève et vous, vous voulez cuisiner le consul des Etats Unis ! Vous êtes malade ! Le monde entier va nous tomber dessus !

- Madame Maguy, calmez-vous, me sermonne le procureur. Monsieur Gaston doit savoir ce qu'il fait. L'affaire est délicate. Il nous faut garder notre sang-froid.

Il peut bien parler de sang-froid, celui-ci, tiens ! Depuis une heure, il se tord les mains, se mord les lèvres et arpente ma salle à manger en long en large et en travers. Il est mort de frousse. Il se voit déjà assailli par les virus. Mais les virus, il faudrait déjà qu'ils trouvent des moustiques pour les propager, et on a démoustiqué il y a quinze jours. Alors... A part du côté des étangs des Aresquiers, hein, des moustiques, il ne doit pas en rester beaucoup, sauf des vieux décrépits qui dorment dans les paluds.

- Je vais appeler Monsieur le Ministre, continue le procureur. Il faut que nous nous décidions à aller au consulat des Etats Unis, ne serait-ce que pour avoir certaines explications.

- Mais ça ne tient pas debout ! Ce type est fou ! Il travaille seul ! Il a seulement besoin de fric pour partir dans les îles. Je suis prête à parier qu'il a eu des démêlées avec Gaston et qu'il en profite pour régler ses comptes.

- Madame Maguy, s'énerve le procureur, ne compliquez pas la situation, voulez-vous ? Je respecte votre statut d'écrivain et je vous admire, n'en abusez pas. Retournez à vos écrits et laissez faire les professionnels.

Je manque m'étrangler de rage.

- Alors, vous squattez mon appartement, vous m'empêchez de dormir depuis deux jours, vous m'envahissez sans aucune gêne et maintenant vous me demandez de vous laisser tranquilles ? Vous ne manquez pas d'air, vous ! C'est ça, allez au consulat, mettez le feu aux poudres ! Comme si ça ne suffisait pas comme bordel, en ce moment ! Allez-y ! La connerie masculine n'a pas de limites. L'autre allumé va s'énerver et s'il n'a pas son pognon ce soir, c'est la catastrophe du siècle. Il suffit que les virus rencontrent un seul moustique, un, caché dans les étangs, dans une bassine d'eau croupie ou dans une flaque d'eau stagnante, en train de pondre, et hop ! Vous l'imaginez, le petit moustique, chargé d'œufs jusqu'à la gueule, portant en lui une armée destructrice ? Et pendant ce temps, vous, que faites-vous ? Vous allez cuisiner le consul des Etats Unis. Vous êtes malade...

- Madame Maguy, vous me cassez les pieds. Je vous prie de ne pas insulter la loi. Si vous continuez, je vous coffre.

- C'est ça, ne vous gênez pas. Je vous signale que l'allumé, lui, tient à ma conversation. Il ne traitera pas avec vous.

- Madame Maguy a raison, intervient le commissaire. Monsieur le procureur, il faut garder notre calme. Si Monsieur Gaston dit vrai, le cas est plus grave que prévu, ce n'est pas de notre ressort. Il faut prévenir le Ministère de l'Intérieur.

Il est bien gentil, le commissaire, mais je m'insurge :

- Il faut trouver l'identité de ce type. Je suis persuadée que c'est là, la clé du mystère. Nom d'un chien, Gaston, creuse-toi la cervelle ! Je suis certaine que tu es le seul à pouvoir le reconnaître.

- Elle a peut-être raison, reprend le commissaire. Que proposez-vous ?

Je commence à mieux respirer, comme si le camion garé sur ma poitrine se retirait doucement.

- Je pense qu'il faut aller consulter le registre du personnel du centre de recherches. Il y a forcément un indice que nous ne trouverons pas en restant ici. Si Gaston m'accompagne, je suis sûre de trouver.

- Nous venons avec vous...

- Ah non ! Monsieur le procureur ! Vous ne venez pas avec nous. Nous sortons incognito. Vous, vous restez là, et vous nous attendez.

Comme je voudrais que les Trois A soient là ! Ils sont sûrement à la maternité. Je les vois bien en train de faire leur cour à la petite ou d'admirer son poupon ! Je ne sais même pas si elle a accouché, ma petite maman. J'en ai marre de cette histoire de virus ! Je ferais mieux de tout laisser tomber et de les laisser se débrouiller, c'est eux, la loi, après tout. Moi, j'ai mon héros encore perdu en Chine... S'il y est toujours, parce que, le connaissant, je sais qu'il est capable d'être parti de l'autre côté de la planète rien que pour m'embêter. J'ai toujours eu des relations conflictuelles avec mes héros.

Gaston n'a pas l'air enchanté de retourner à son laboratoire, sur les lieux de son crime. Car crime il y a. Se faire voler des bêtes aussi dangereuses relève de la cour d'assises. Sans compter que, j'en suis persuadée maintenant, il est au centre de toute cette histoire. C'est à lui que le parano en veut, j'en mettrais ma tête à couper. Il me cache des choses. Déjà, sa rencontre avec papé Jules m'avait paru suspecte. Que s'est-il passé entre eux il y a une vingtaine d'années ? Qu'a-t-il fait à ce type pour susciter une telle haine ? Qui est Gaston en fait ?

Il me coule un regard qui en dit long sur ses intentions à mon sujet. Je comprends qu'il préférerait me coucher sur le sable que fouiller avec moi des dossiers compromettants. Ses yeux bleus me font chavirer le cœur. J'y vois les palmiers et les fonds sous-marins que m'a proposé de visiter le dingue. C'est avec Gaston que je voudrais aller à Bora-Bora, mais j'ai l'intuition que toute cette histoire ne repose que sur une histoire de fesses... ou d'amour, peut-être. Que de temps perdu pour un peu de bonheur ! Le prix de la douleur... Oui, ce type nous fait payer sa douleur. J'en mettrais ma tête à couper, encore une fois, ou je parierais mon salaire, c'est moins dangereux parce que je n'en ai pas.

- Allez Gaston, lui dis-je en l'entraînant par la main. Nous sortons par la porte de derrière. Il faut que l'appartement reste animé. Nous sommes surveillés. Monsieur le commissaire, je compte sur vous pour jouer le jeu.

- Pas de problème. Soyez prudente. Je vous admire, Madame Maguy.

Et, sans plus de façon, il me tend sa main velue. J'ignore si c'est ma personne physique qu'il admire ou mes écrits, mais je lui donne ma main qui disparaît dans ses grosses pattes. Emu, le commissaire. Le procureur, lui, l'est moins.

- Et pas de gaffes, hein ?

Quel culot ! Qui s'apprête à gaffer, lui ou moi ? Cuisiner le consul des Etats Unis, ce n'est pas une gaffe, ça ?

Je hausse les épaules sans daigner lui répondre. Je préférerais prendre une douche et aller me coucher, et sans Gaston de préférence. J'ai l'air d'un zombie. Quarante huit heures sans dormir, c'est trop pour une faible femme de quarante ans. J'aurais mieux fait de suivre mon héros en Chine, finalement, au moins j'aurais vu du pays.

J'entends la voix aigrette de ma lectrice qui ricane et me dit des vacheries. Elle ne me dérange même plus avec ses sarcasmes. Elle a raison de toute façon. J'aurais dû l'écouter au début de

cette histoire. C'était peut-être, tout simplement, la voix de la sagesse. Qui sait si, un jour, je ne serai pas copine avec elle ? J'ai tellement besoin d'une copine ! Il n'y a que des hommes dans cette histoire et cela me pèse. A part Karine... Mais Karine, ce n'est pas une amie, c'est ma petite, ce n'est pas pareil.

Pendant que je cogite avec amertume, nous dévalons les escaliers qui conduisent à la cave. Il y a un accès direct avec le vide-ordures par lequel nous allons tenter de sortir en catimini. Il ne me manquait que ça ! J'aurais tout vu, dans cette affaire ! Après l'amour au lever du soleil, j'ai droit aux poubelles de l'immeuble. Au passage, j'ai une pensée émue pour ma concierge qui se coltine les containers tous les matins à six heures. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il fasse chaud ou froid, elle met son nez dans ce local puant pour pousser trois tonnes d'ordures sans émouvoir les locataires. Elle est payée pour cela, n'est-ce pas ? Tous les beaufs de la résidence trouvent cela normal, cela fait partie de ses tâches. Moi, ça me dégoûte qu'on puisse confier ces tâches à une femme. En plus de mettre les mioches au monde, les nanas, elles se payent les travaux fatigants, le ménage et la cuisine, le sale boulot pour un salaire minable. Et j'ai vu des cons la regarder pousser sa misère du haut de leur appartement ! Pas un n'est descendu l'aider. Un jour, j'ai voulu le faire à sa place. On m'a dit que je n'avais pas le droit, à cause de l'assurance. Un jour, j'étranglerai un mec avec sa cravate...

Je ne me suis jamais sentie aussi misogyne. Evidemment, cet imbécile de Gaston a renversé une poubelle.

- On n'a pas le temps de la ramasser, me dit-il d'un air contrit. Il faut faire vite.

La belle excuse ! J'enrage et je ne lui réponds pas.

Nous avons atteint sans encombre une petite rue. J'espère que le dingue ne nous a pas vus. La route est longue pour aller au labo situé en plein centre ville. Nous trouvons partout des barricades fleuries où les agriculteurs nous proposent à boire et à manger. C'est la fête. Sur les marches du palais de justice, on chante l'Internationale mêlée à des chansons paillardes et on danse. J'aimerais bien me jeter dans la foule et oublier que, dans quelques heures peut-être, ces mêmes personnes agoniseront dans leur lit, accablées de fièvre. Parce que, voyez-vous, j'ai oublié de vous dire le plus important : nous n'avons pas trouvé l'argent pour payer le cinglé. Les banques n'ont pas voulu prêter la somme, et les capitaux ont tous fichu le camp à l'étranger. Il ne reste plus rien sur le sol français. Et ils ne le savent pas, les agriculteurs ! On les blouse, on les bluffe, on leur fait prendre des vessies pour des lanternes. Notre petite présidente est seule avec quelques ministres qui l'accompagneront, mais rien n'est moins sûr, jusqu'au bout de sa folie. Elle a signé la paix avec les Etats Unis poussée par les autres gouvernements européens. Elle a trahi les peuples opprimés qui réclamaient justice. On repart à zéro avec quelques promesses bidon de laisser les peuples disposer de leurs bouffes, de leurs fromages bios et de leurs pâtés. C'est bien. C'est bien pour ceux qui ont à bouffer, forcément. Mais pour les autres ? Juste avant de quitter mon appartement, j'ai vu une dernière image à la télé : notre présidente

pleurer en sortant de la réunion. Je garderai à tout jamais cette image dans mon cœur... Derrière elle, il y avait des militaires. Elle était seule. Et le peuple, inconscient de ce qui se trame, fait la fête dans les rues. Dansez, dansez, braves gens, tant qu'il est encore temps. Votre passionaria expire pendant que vous avez le dos tourné. Dansez dans les rues avant qu'on vous lâche les chiens, avant que les banquiers reprennent le pouvoir et que l'ordre revienne.

J'ai envie de hurler, de leur gueuler l'imposture. Mais je cours, les larmes aux yeux, il est trois heures et le temps nous est compté.

Le labo est fermé. Heureusement, Gaston a la clé. Il tremble en l'introduisant dans la serrure. Si j'étais triviale, je dirais qu'il ne tremble pas toujours quand il introduit quelque chose... Mais je ne suis pas triviale, alors je ne le dis pas, et d'ailleurs, vous n'avez rien entendu.

Donc, Gaston a les clés, ce qui facilite grandement notre viol du labo, et il sait où chercher les paperasses compromettantes. Les dossiers du personnel, il les connaît, même ceux qui datent de plus de vingt ans. Je n'aime pas fouiller dans la vie de gens que je ne connais pas. Si l'heure n'était pas si grave, je refuserais de sortir de l'oubli des fiches signalétiques avec de vieilles photos et la vie privée d'inconnus étalée sur du papier. Cela ne me regarde pas si machin est divorcé, s'il a été licencié ou s'il est parti de lui-même. Néanmoins, surmontant mon dégoût d'indiscrétion, je demande :

- Il n'existe pas un fichier avec les salariés licenciés ?

- Si, il y en a un...

- Alors, montre-le-moi.

- Mais on n'a pas le droit...

- Pas le droit ? Quoi, pas le droit ? Tu crois que nous avons le choix ? Gaston, tu m'énerves.

Montre-moi ce fichier !

- Il est dans mon labo...

- Dans ton labo ? C'est la place d'un fichier du personnel, un labo ? Gaston, tu me caches des choses...

- Je l'ai pris parce que j'avais les mêmes soupçons que toi. J'étais persuadé que les virus avaient été volés par un ancien salarié. Jusqu'à ce qu'on me tire dessus. Après, j'ai pris peur. Je n'ai pas remis le fichier en place. Je me suis enfui...

- Et l'Amérique, dans tout ça ?

- Cela ne peut être qu'une grande puissance qui n'hésite pas à me tirer dessus pour voler ma découverte ! Une grande puissance qui a payé un ancien salarié pour me nuire. Te ne te rends pas compte à quel point la vie des savants est dangereuse ! On nous guette, on nous chasse, on essaye de nous acheter. Le monde est plein d'embûches, de coups fourrés, d'enlèvements...

- Mais tu es complètement parano, ma parole ! Qu'est-ce que c'est, ce délire ? Tu as trop lu Tintin, toi ! Conduis-moi au labo ! Dépêchons-nous.

Mazette ! Le labo ! Il ne s'embête pas Gaston au boulot. Nous pénétrons dans une pièce immense avec de grandes baies vitrées par lesquelles n'importe qui peut s'introduire sans difficulté, une pièce remplie de bocaux, pas tous très ragoûtants, d'éprouvettes, de livres et de dossiers épars. Un vrai capharnaüm. Un peu de ménage serait le bienvenu. Tout est blanc, les murs, le sol, les tables. Je suis impressionnée. J'ose à peine chuchoter, je crains de poser mes doigts sur les objets.

- Gaston, le dossier, vite !

Mais Gaston a d'autres projets. Il me prend par la main, m'attire vers lui, me prend dans ses bras. J'essaie de résister.

- Ce n'est pas le moment, dis-je plaintivement.

- Il n'y a pas de moment. Le moment, c'est l'instant où on en a envie. Viens, j'ai envie de toi.

Mais il est fou ! L'heure est grave ! Je me laisse emporter tout en protestant avec véhémence.

- Gaston, non...

Et je ne dis plus rien. Couchée sur la table immaculée, le nez dans les éprouvettes, j'ai les yeux de Gaston rivés dans les miens. Je chavire complètement. Mon soutien gorge a atterri au milieu des bocaux et Gaston m'embrasse les seins et les mange avec fougue. C'est la première fois que je fais l'amour dans un laboratoire. Je ne vois plus rien, je n'entends plus rien, je me fous complètement des virus. Gaston me mange de partout. Je n'ai jamais rencontré homme plus gourmand. Nos corps s'enlacent, se pénètrent, ne font plus qu'un. Si je crève du paludisme, après ça, tant pis, j'aurai au moins connu l'apothéose des sens. Je hurle de plaisir, couchée sur sa table de travail. Au passage, nous renversons quelques bocaux vides et Gaston arrache les fils de l'ordinateur. Cela ne fait rien. Nous dirons que nous avons trouvé la pièce dans cet état. Après tout, nous avons bien droit à une petite compensation, l'émotion ayant été trop forte ces derniers temps. Nous nous payons en nature sur l'adversité. Aucun remord...

Malheureusement, tout a une fin. Il faut trouver ce fichu dossier et l'éplucher. Il est seize heures quarante cinq...

Je dis avec rage :

- Monsieur Gaston... Monsieur Gaston... Monsieur Gaston aime l'amour au lever du soleil ! Mais pourquoi ce type m'a-t-il dit cela ? Et Bora-Bora ? Pourquoi ? Pourquoi voulait-il m'emmener avec lui à Bora-Bora ?

Gaston pâlit et me dit d'un ton agressif :

- De quoi parles-tu ?

-Et bien, de ce type ! Il t'appelle « Monsieur Gaston » comme s'il te connaissait et en plus il est au courant de tes goûts amoureux.

- Et Bora-Bora ?

- Il a besoin du fric pour aller à Bora-Bora et il voulait que je parte avec lui.

- Nom d'un chien ! Mais ce n'est pas vrai !

Cette fois-ci, Gaston est vert.

- Vite, le dossier ! Comment s'appelait-il ce mec ? Je ne m'en souviens plus. Un petit gros, avec des lunettes de myope. J'ai couché avec sa femme, il n'a pas aimé...

- Pardon ? Tu as couché avec sa femme ? Et c'est tout ce que tu es capable de dire ? Et que s'est-il passé ensuite ?

- Il a fait des histoires, alors le patron l'a licencié.

- On l'a licencié, lui ? C'est toi qui couches avec sa femme et c'est lui qu'on licencie ? Mais dis-moi que je rêve ?

- Mais non, s'énerve Gaston. Tu ne comprends rien. C'était un simple ouvrier qui s'occupait du nettoyage et de ranger les éprouvettes. Des ouvriers, on en trouve partout. Pas des savants comme moi. Alors bien sûr, le choix a été vite fait. Je me suis excusé...

Il s'est excusé. Je crois faire un cauchemar. Monsieur Gaston brise la vie d'un brave type et s'excuse. Voilà, je m'excuse et bonjour chez vous !

- Et sa femme ?

- Sa femme ? Je n'en sais rien. Je ne l'ai plus revue. Ce n'était qu'une aventure. Rien de plus. Si elle s'est amourachée de moi, je n'y peux rien. Je ne lui avais rien promis.

- Et la femme de papé Jules ? Que lui avais-tu promis ?

Ses yeux s'assombrissent. Il n'aime pas ma question. Il me dit en bafouillant :

- Mais ce n'était pas sa femme. C'était sa fille.

Alors, là, les bras m'en tombent. Papé Jules a une fille. Qu'est-elle devenue ? Je ne l'ai jamais vue.

- Elle s'est suicidée sa fille ?

- Mais non ! Que vas-tu imaginer ? Jules n'a pas voulu que je l'épouse et elle s'est brouillée avec lui...

- Gaston, quelle est cette histoire ? Dis-moi la vérité !

Il m'a tourné le dos pour fouiller dans ses précieux dossiers à la recherche d'un nom, d'une photo.

- Elle était mineure. Jules n'a pas voulu que je l'épouse parce que j'avais déjà une maîtresse et un enfant...

Je craignais le pire et le pire est largement dépassé.

- Et alors ? Continue.

- Alors elle est partie avec un autre et ma maîtresse aussi. Je suis resté célibataire.

- Et moi, dans tout cela ?

- J'aime faire l'amour avec toi...

- Pour combien de temps ?

- Le temps ! Le temps ! Les femmes, vous n'avez que ce mot-là à la bouche... J'ai trouvé le dossier ! C'est bien lui. Maurice Parrain... Adresse : cité Les Lilas... Mais c'est près de chez toi, ça...

Près de chez moi ? Mais qu'ai-je à voir dans tout cela ? Pourquoi ont-ils jeté leur dévolu sur moi ? Par simple hasard ou est-ce le fruit d'un calcul froid, une machination élaborée de longue date ? Mais je n'ai rien demandé à personne ! Je vivais ma vie, tranquille, loin des tumultes de l'amour, des combines humaines, à l'abri des coups du sort. Je vivais dans mes livres, sans ennuyer personne. J'avais fait patiemment le ménage dans ma vie, pour ne pas souffrir, pour ne plus connaître la douleur de l'abandon et de l'absence. Et voilà que deux olibrius rivaux me prennent en otage pour régler leurs comptes, que je tombe bêtement amoureuse d'un égoïste forcené, d'un Don Juan récidiviste !

Je suis campée au milieu du labo, bras ballants, écrasée d'incompréhension.

- Secoue-toi ! ose me dire Gaston. Il ne nous reste que trois quarts d'heure.

Comme si je ne le savais pas ! C'est à cause de lui, tout cela. Je sens monter la colère comme un raz de marée. Il a intérêt à ne pas trop la ramener, lui ou je lui rentre dedans. Je ne lui réponds même pas. J'ai une boule dans la gorge qui m'empêche de parler. Pourvu que le procureur n'ait pas mis le feu au consulat des Etats Unis ! Ce serait complet, question gaffe.

Pas de bol. Lorsque nous atteignons enfin mon appartement, après avoir repoussé des agriculteurs en colère, des viticulteurs énervés, des consommateurs hagards, le procureur est déjà parti. Mais que se passe-t-il dans la rue ?

- Où est le procureur ? Pas chez les Américains, au moins ?

- Si. Soupire le commissaire d'un air blasé. Je n'ai pas pu l'en empêcher.

- Mais que les hommes sont bêtes ! Il suffit de tourner le dos cinq minutes et hop ! La gaffe du siècle ! On ne peut pas vous laisser seuls !

- Madame Maguy, je vous en prie, n'abusez pas de la situation. Insulte à magistrat, cela va chercher loin.

- Insulte à magistrat ? Je vous en ferai, moi, des insultes à magistrat ! Au lieu de dire des âneries, prévenez donc vos hommes. Nous savons où se cache le dingue, et les Américains n'ont rien à voir dans l'histoire. Et attention ! Pas de gaffes supplémentaires ! N'oubliez pas qu'il a une éprouvette bourrée de virus.

Je m'affale, épuisée, dans le canapé. Mon rôle est terminé. Je vais pouvoir fermer les yeux, m'abandonner au sommeil et à l'oubli.

- Il faut que vous nous aidiez, me supplie le commissaire. Sans vous, nous ne pouvons rien faire. C'est avec vous qu'il veut traiter. Nous ne pouvons pas donner l'assaut au risque qu'il se suicide en cassant l'éprouvette. Nous allons vous donner une valise et vous suivrez ses instructions. Attendons qu'il appelle.

- Mais vous êtes malade ! Et s'il est armé ? Je serai seule avec ce fou ! Vous voulez me faire jouer le rôle de la chèvre ?

- Tu ne seras pas seule, ma chérie...

Adolphe ! Mes Trois A ! Dieu que je les aime ces petits flics de l'espace ! Je les croyais repartis pour leur planète, moi ! Je croyais qu'ils m'avaient lâchement abandonnée.

- Tu nous prends pour des humains ? demande Adolphe mon télépathe préféré. Tu crois que nous allons te laisser dans cette galère sans secours ? N'oublie pas que nous sommes venus spécialement pour régler ce problème. Vos histoires de fromages de chèvres, on s'en fout, mais l'avenir de la planète nous intéresse, figure-toi.

Je demande avec fièvre :

- Et la petite ?

- Oh ! me répond tranquillement Arsène. Elle a un poupon bien joufflu. Enfin, bien joufflu, c'est une façon de parler. Parce que d'après les toubibs, ce n'est qu'une petite crevette d'à peine deux kilos à qui il manque un mois au chaud dans le ventre de sa mère. Deux kilos... Je ne les pèse même pas... Pour moi, c'est un bébé géant. Bon, la maman du géant attend ta visite.

Je me sens un peu rassérénée. Voilà déjà une angoisse en moins. Mais si le fou me descend, je ne verrai jamais ce fameux géant de deux kilos. Tant pis. Je ferai mon devoir jusqu'au bout.

Le commissaire m'a préparé une valise. En route pour le voyage vers l'enfer. Il est dix huit heures pile. Le fou va appeler. Il n'est jamais en retard. J'ai les yeux figés sur mon téléphone, prête à sauter dessus dès la première sonnerie. Dix huit heures une, dix huit heures deux... Rien. Ce que je ne comprends pas, c'est mon rôle dans cette affaire. J'ai une valise pleine de papiers et je dois arriver à retenir le cabour²⁹ jusqu'à l'arrivée de la police. Quelque chose m'échappe. Puisqu'ils connaissent son adresse, maintenant, pourquoi ne vont-ils pas le cueillir chez lui ? Ce n'était pas la peine que nous allions faire notre descente au labo, Gaston et moi. Et puis, j'ai la trouille, là ! Je tiens à la vie, moi. Ce n'est pas qu'elle m'apporte des satisfactions extraordinaires, non. Je ne peux pas dire que je m'éclate comme une folle, que je nage dans un bonheur sans mélange, mais j'y tiens à cette vie ! Je veux qu'on me la laisse. C'est une petite vie sans envergure, sans héroïsme, une vie comme il y en a des millions, ordinaire, quoi. Si je la perds, cela ne fera pas défaut à l'humanité. Mais elle est à moi, c'est tout ce que je possède. J'ignore si j'en aurai une autre, et si ça se trouve, maligne comme je suis, je suis capable de me réincarner de la même façon, c'est à dire avec des casseroles attachées aux pieds et des galères genre Armada. Alors celle-ci, je l'ai et je compte la garder longtemps, n'en déplaise au lecteur ronchon amateur de grand frisson. Désolée les copains, mais je ne meurs pas à la fin du livre. J'aime autant vous le dire tout de suite, parce que moi je connais la fin et je ne veux pas que vous vous fassiez

²⁹ dingue

de fausses idées sur la conclusion. Je ne suis pas une héroïne, je ne veux pas la médaille de bravoure, pas la croix de guerre ni celle du mérite, encore moins la légion d'honneur. Gardez ça pour les mecs. Ils aiment, eux. Moi, la seule chose que je veux, c'est qu'on me fiche la paix. Je veux continuer à être anonyme et vivante, pas célèbre et morte. Donc, si vous vous attendiez à du sang, n'allez pas plus loin. Je dis non. Et vous pouvez en penser ce que vous voulez : que je suis veule, froussarde, petite. Je m'en fous. D'ailleurs, si ça vous intéresse, j'embauche des héros pour mes bouquins, vous pouvez postuler, vous, les courageux. Vous pouvez mourir à la fin comme rester en vie, c'est le suspense, la montée d'adrénaline garantie. Si ça vous séduit, écrivez-moi, je vous enverrai un contrat. Mais attention ! Une fois signé, le contrat est définitif, on ne peut pas se rétracter. Il est **impossible** de démissionner. Bon, j'attends les volontaires. Et maniez-vous ! J'ai besoin d'un remplaçant dans cette histoire, une doublure en somme, un cascadeur qui irait se faire tirer dessus à ma place.

Le temps passe. Dix huit heures trente. C'est la catastrophe. Le commissaire est vert. Je le vois changer de couleur et passer du vert clair au vert olive. Il est au bord de l'asphyxie. Gaston se tord les mains en arpentant ma salle à manger. Si ça continue, il va creuser un sillon autour de ma table. Nous n'avons aucune nouvelle du procureur. Dix huit heures quarante six. Le téléphone sonne, lugubre. Je me précipite en hurlant :

- Nous avons le fric !

- Et bien vous m'en voyez ravi, susurre la voix de Monsieur Pountchs mon éditeur. Je suis bien content, Maguy que vous ayez le fric, car au train où vont les choses, ça va vous coûter cher votre petite plaisanterie. Dois-je vous rappeler que nous avons signé un contrat ? Que vous m'êtes redevable d'un roman ? Que vous avez déjà trois semaines de retard ? Dois-je vous le rappeler ? Je suis patient, Maguy, mais il ne faut pas dépasser les bornes.

- Merde ! C'est Monsieur Pountchs, dis-je à l'attention de mes hôtes, c'est mon éditeur.

- Et bien, je vois que mon coup de fil vous transporte de joie. Alors, je vous préviens : je veux ce roman à la fin de la semaine. Je ne vous accorde pas un jour de plus. Après ça, je convoque les journalistes et je vous arrange votre avenir, ma chère. A bon entendeur salut.

- Va te faire voir ! Vieux con ! dis-je irrespectueusement.

Heureusement, il a raccroché. Inutile d'aggraver mon cas. Injure à éditeur, c'est grave. Ça coûte plus cher qu'insulte à magistrat. Un éditeur, ça te casse une réputation comme qui rigole. On peut pardonner à un écrivain d'être impoli avec les représentants de la loi, pas avec son éditeur. Qu'on se le dise !

Dix huit heures cinquante cinq. Le téléphone me fait bondir.

- Allo ?

- Vous avez le fric ?

Enfin lui !

- Oui, nous l'avons.

- Quand même ! Ils se sont décidés à cracher ? Bon, vous suivez mes instructions, et pas d'entourloupettes.

- Vous êtes en retard...

- Je suis en retard ? Ah ! Ah ! Ah ! Je voulais vous laisser quelques instants de plus avec Monsieur Gaston. J'espère que vous avez bien goûté aux délices de l'amour, car après ça, il va vous larguer, ma chère. Monsieur Gaston est un coutumier du fait. Monsieur Gaston baise et s'en va.

- Ne soyez pas trivial, je vous prie.

- Pas trivial ! Ah ! Ah ! Ah ! Elle est rigolote la petite romancière. Bon, trêve de plaisanteries, vous m'apportez le fric. J'ai dit « vous ». Pas cette bande d'imbéciles qui essaye de localiser mes appels depuis trois jours. Et pas cette ordure de Gaston. J'espère que la France entière saura ce qu'il a coûté à la patrie, ce judas.

- Ne soyez pas amer, mon ami...

- Ami ? Amer ? Mais je ne suis pas votre ami, et vous verrez ce qu'amer veut dire dans peu de temps. Je vous aurai prévenue. Vous feriez mieux de partir avec moi pour les îles.

- Désolée, mais c'est non. Dites-moi où je dois me rendre.

- Vous avez un portable ?

- Mais bien sûr...

- Alors, en route. Je vous donnerai l'itinéraire en chemin. Direction le palais de justice.

Allez, Maguy, ma fille, en route pour la galère.

- Nous te suivons, me rassure Arsène. Il ne nous verra pas.

Me suivre ? Avec leurs pattes courtes, ils vont m'obliger à faire du deux cents mètres à l'heure. Arsène a l'air de souffrir dans ses souliers vernis. Mais c'est compter sans leur imagination à ces petits gars ! Ils s'installent sur ma valise en croisant les jambes.

- On y va, ma poule. Au trot, me lance Adolphe.

Je suis sûre que s'il le pouvait, il me taperait sur les fesses...

Et me voilà partie dans la tempête.

Non, il ne pleut pas. Arrêtez de me poser des questions idiotes. C'est une métaphore, une image. J'aurais pu dire dans la tourmente ou autre synonyme. Bon, je peux partir, oui ? Cher lecteur et ami, prenez bien soin de vous et ayez une pensée émue pour Maguy, l'héroïne de cette histoire de fous. Si je tombe au champ d'honneur, sachez que je vous ai aimé plus que tout au monde. Oui, vous pouvez m'offrir des fleurs.

Gaston m'a embrassée avec fougue. Je garderai le goût de ce baiser par delà l'espace et le temps, au-delà de la mort qui m'attend sur ma route. J'ai envie de pleurer devant mon courage, mon

abnégation. Dieu que je suis héroïque, que je m'aime, que je me trouve grande ! Personne n'a répondu à mon offre d'emploi de doublure. Pétard ! Ils ne sont pas courageux, les types !

Quoi ? Vous ne voulez pas vous déguiser en gonzesse pour qu'on se fiche de vous ? Bandes de machos, va ! En gonzesse ! En femme, messieurs les lecteurs, en femme. Ayez au moins du respect pour la future morte !

Dehors, le soleil implacable m'agresse. A sept heures du soir, il fait encore une chaleur torride. On se bat dans la rue. Une horde de CRS s'est ruée sur l'avenue. Devant le palais de justice, on se croirait en mai 68 version potagère. Les caniveaux regorgent de vin où nagent divers légumes et fruits portés par le courant. On se croirait dans une coopérative à ciel ouvert. Que s'est-il passé ? Pourquoi cette répression subite ? Que fait-elle notre présidente préférée ? Sait-elle que l'on opprime son peuple à l'insu de son plein gré ? (Coluche, je t'aime). Je n'ai pas le temps de poser des questions. Je marche droit devant moi, le téléphone greffé à l'oreille.

- Tournez à droite. Tout droit, vous allez tomber dans les bras des flics.

Je tourne à droite, docile. J'ai les jambes en coton. Je voudrais dormir, dormir, oublier qui je suis et ma mission dangereuse. Je voudrais me coucher par terre, dans le caniveau, et respirer l'air du vin comme on respire l'air du large. Mais je dois marcher, marcher encore. Quelque part, dans mon subconscient, le présent a basculé. Je me crois en Chine, pendant la longue marche. Je vois Mao, c'est mon pote, et il me dit d'avancer, d'avancer encore pour l'honneur de mon pays. Mon héros perdu chemine à mes côtés.

- A gauche, maintenant.

- Oui, Mao.

Pour l'honneur de la Chine, pour sauver le monde. Les Trois A, bien installés sur ma valise, devisent bourgeoisement. Ne charriez pas, les mecs, soyez braves, le monde vous regarde.

J'aimerais bien savoir ce qu'il voit, le monde. Une courge habillée en femme qui déambule dans la rue, une valochette à la main, pour sauver des ploucs qu'elle ne connaît même pas ! Tu parles d'une célébrité !

Le doute s'insinue en moi. Je suis la chèvre, le dindon de la farce, la vache à traire. Je suis Maguy, l'andouille de service.

- Arrêtez-vous !

Je fais un bond. Cette fois-ci, la voix ne vient pas du téléphone. Caché dans le renforcement d'une porte, le forcené m'attendait.

- Posez la valise.

- Donnez-moi l'éprouvette.

J'ai peur. Et s'il a un flingue ? Je n'ai pas de gilet pare-balles, moi. Ils n'ont même pas pensé à me protéger, les flics ! Je suis nue, comme Eve aux premiers jours du monde.

Docile, je pose la valise. J'ai les jambes en guimauve. L'inconnu sort de l'ombre. Ce n'est qu'un homme, en fait. J'ai pitié de lui. Il a l'air minable, petit, rondouillard, le pantalon trop grand, la cinquantaine bien tassée, le cheveu huileux. Pas le genre avec lequel je partirais à l'autre bout de la planète. Pas le genre James Bond. Piquer des éprouvettes bourrées de virus, quelle idée ! Il a pourtant passé l'âge de faire des conneries, c'est bon pour les ados ce genre de blague...

- Où est l'éprouvette ?

- Attendez que je compte les billets, l'éprouvette ensuite.

Il n'a pas le temps de compter quoi que ce soit, peuchère ! A part des étoiles... Les Trois A lui ont sauté sur le paletot comme la misère sur le pauvre monde. Cela s'est passé si vite que je n'ai rien vu. Le voilà cloué au sol, raide, les yeux exorbités de terreur. Maintenant il les voit, les Trois A. Il ne comprend pas dans quel cauchemar il est tombé. Il se méfiait des flics, pas de bestioles sans nom, hautes comme trois pommes. Des sirènes envahissent notre champ auditif. Une armée entière de CRS se rue sur nous, le ceinture, le moleste, lui fauche l'éprouvette cachée dans un cartable d'écolier. Je comprends mal ce déploiement de forces. Le pauvre type est couché à terre, raide comme un piquet. Au passage, on me bouscule. Je gêne. Casse-toi, Maguy. Ne vois-tu pas que tu troubles le déroulement des opérations ? Allez, du balai, ma vieille, ton rôle est terminé.

J'ai l'impression d'avoir vieilli de dix ans.

- Madame Maguy ?

Tiens... Il ne manquait plus que les journalistes. J'en ai vingt agglutinés autour de moi. Comment ont-ils fait pour rappliquer si vite ?

- Madame Maguy, nous allons passer en direct sur l'antenne au journal national, nous avons des questions à vous poser.

J'aimerais mieux dormir. Je m'en fous de leurs questions, ils n'ont qu'à les poser au commissaire ou au procureur que je vois gesticuler comme un diable. Mais je suis trop polie et surtout consciente que mon avenir tient à cette interview, c'est le fil qui me rattache encore à la célébrité. On pouvait rêver mieux, non, comme situation ?

Elle doit être chouette, tiens, l'écrivain ! Les yeux hagards, des poches jusqu'au milieu de la figure, le teint gris de fatigue.

- Vous êtes notre héroïne du jour, quel effet cela fait ?

Aucun effet, mes chéris, mais alors là, aucun ! Fichez-moi la paix, laissez-moi dormir. Je ne peux pas leur répondre cela, alors je m'entends, du fond de mon coma, débiter des banalités indignes d'une artiste. L'avenir de la France, mes compatriotes, le courage, l'abnégation, et patati et patata ! Je

suis nulle, petite, sans imagination. Curieusement, cela leur plaît. C'était exactement ce qu'il fallait que je dise. Ce n'était pas la peine que je me creuse les méninges pour leur servir un discours en alexandrins. Ce qu'ils voulaient c'était les mots magiques. Toute la France a les yeux rivés sur moi. J'ai sauvé un département entier et par cela même, la France, le monde. C'est qu'elles sont contagieuses ces bêtes ! Elles se fichent pas mal des frontières, elles ! Si encore elles s'étaient contentées de contaminer le département, mais non ! C'est qu'elles menaçaient de monter à Paris, de coloniser la France entière !

Je n'ai pas le droit d'être fatiguée ce soir. Je suis la femme du jour. Les Trois A se pavent aussi devant les caméras. Je crois qu'ils aiment la foule, la notoriété. S'ils restent trop longtemps sur terre, ils vont devenir aussi imbuables que des humains. Mais ils n'ont pas l'intention de rester. Ils le disent aux journalistes, aux scientifiques qui aimeraient bien les découper en petits morceaux pour voir ce qu'ils ont à l'intérieur comme ils ont fait à E.T, à la population terrorisée à l'idée d'être colonisée par les habitants d'une autre galaxie. Tu parles qu'ils ont envie de coloniser la planète, les Trois A ! Je vois mal ce qu'ils en feraient. Ils n'ont qu'une envie : rentrer chez eux. Peut-être y ont-ils une femme et des enfants ? C'est marrant, je n'y avais pas pensé auparavant. Les Trois A, pères de famille, fumant la pipe le soir devant la cheminée... Cocasse le tableau... Peut-être vont-ils rapporter des cartes postales à leurs épouses et des images de Pokemons aux mioches ? Ou la tour Eiffel avec de la neige ? Le problème, c'est l'encombrement. C'est lourd, tout ça. Je ne peux même pas leur proposer un bocal de cerises à l'eau de vie. Comment feraient-ils pour l'emporter ?

Il est minuit lorsqu'on m'abandonne enfin à moi-même. Vous croyez que quelqu'un a eu l'idée de me raccompagner ? Et bé non. Débrouille-toi ma fille. J'ai refait le chemin à l'envers en pensant au pauvre mec qui va passer sa nuit en garde à vue. Je ne suis pas très fière de moi.

Ma maison est vide, il ne reste que les traces de chaussures sur mon carrelage, des mégots dans les cendriers et dans les tasses à café sales, l'odeur du tabac froid et de la transpiration. Mon canapé est là, fidèle, accueillant. Je me jette dans ses bras protecteurs et m'évanouis de fatigue.

C'est le téléphone qui m'a réveillée. Il était presque midi.

- Maguy ? Ma chère, c'est Monsieur Pountchs. C'est extraordinaire ! Je vous ai vue à la télé. Vous avez été parfaite. Je me dis que j'ai eu raison de vous faire confiance. C'est ce que je disais au directeur des ventes : il faut lui faire confiance à Madame Maguy, c'est la meilleure. Bien entendu, je vous propose pour le Goncourt ou le Femina, enfin un prix quoi. Prenez votre temps pour finir votre roman, mais pas trop quand même, hein ? Revenez-nous en pleine forme. Au fait, j'ai pris la liberté de proposer un article pour Paris Match. Quelques photos de votre vie privée et hop ! Le tour est joué.

Vous vous devez à vos lecteurs, ma chère. Nous allons doubler les ventes. Bien entendu, j'augmente vos bénéfices de 0,5%. Non, non, ne me remerciez pas, c'est tout naturel. A bientôt ma chère, et encore mes félicitations.

Je ne lui ai pas répondu. J'avais la bouche trop pâteuse et je n'en ai pas eu le temps. Il a accroché sans même avoir entendu le son de ma voix.

Ensuite, j'ai allumé la télé. J'ai appris par hasard que le gouvernement avait changé et que nous allions voter prochainement. Le nouveau président par intérim, c'est à dire le président du sénat, a pris la place de la Pasionaria nationale. Le rapporteur du gouvernement explique :

- On l'a virée de l'Elysée, cette folle ! Mais c'est qu'elle allait mettre le feu aux pays civilisés, cette dangereuse mégalomane ! Pour un peu, elle ralliait le peuple à son panache blanc ! Non mais oh ! Quelqu'un l'a déjà fait ce coup-là, avec la poule au pot et tout le tintouin ! Cela suffit. On dit : cela suffit ! Où va la civilisation si ses présidents donnent raison au peuple ? Et la démocratie, alors ? Qui a voté pour elle, cette cinglée ? PERSONNE. Et puis une femme présidente... Ce n'est pas que nous soyons des machos, non. Mais quand même. Ministres, c'est déjà pas mal, non ? Que diraient les autres pays ? Je vous le demande. Et puis elle ne savait pas gouverner, non. A la réunion internationale des pays ligués contre les Etats Unis, elle a eu le culot de proposer qu'on leur retire la suprématie commerciale et militaire. Sous le prétexte fallacieux que nous avons gagné la guerre ! C'est petit, ça ! C'est bas ! C'est d'une mesquinerie ! Tiens, c'est bien un procédé de femme ! Il était temps que des personnes compétentes reprennent les rênes du pays. Le FLTC a été détruit, les ministres renvoyés dans leurs foyers. Ils n'ont pas trop protesté. Après tout, la responsable c'était la présidente, non ? C'est elle qui les a entraînés. Et puis eux, ils auront une indemnité à vie, ils ne vont pas la ramener pour si peu. Il faut savoir perdre.

Les CRS ont dispersé les manifestations agricoles. D'ailleurs, elles n'avaient pas été tellement suivies, en somme. La population était mécontente et loin de les soutenir ! Et puis, ils ne savent pas se tenir, ces gens-là. Après la manifestation, il y avait du vin partout, c'était écœurant. Les caniveaux pissaient rouge, cela faisait mauvais effet d'autant plus qu'il y a eu des méchantes langues pour prétendre qu'il n'y avait pas que du vin... Et puis, c'était surtout concentré dans le midi de la France. C'est vrai que, là-bas, ils ont le sens de l'exagération. Il faut toujours qu'ils en rajoutent. C'est la chaleur qui veut ça. D'ailleurs, c'est bien connu qu'ils travaillent moins vite et moins bien que les autres. Cela doit valoir aussi pour leurs agriculteurs... ils ne sont pas accueillants... on ne peut pas se fier à leur amitié... Et blablabla, et blablabla... patati patata, et patin couffin.

J'ai éteint la télé et je suis allée aux toilettes pour vomir. Il n'y avait pas autre chose à faire. J'ai vomi les cerises à l'eau de vie vieilles de deux jours, de la bile, et mes illusions si j'en avais encore.

Les Trois A sont partis. Ils m'ont laissé un appareil pour communiquer avec eux et les appeler en cas de coup dur. Ils sont partis en disant que les hommes étaient trop cons. Ce n'est pas peine d'être extraterrestre pour le savoir. Mais ils m'ont rappelé que l'amitié n'avait pas de frontières, qu'elle était multiple et éternelle, qu'elle n'était pas réservée à une élite qu'on aurait plébiscitée, une bonne fois pour toute, sans regarder ailleurs. Un ami, c'est quelqu'un qu'on aime et qu'on peut perdre de vue et revoir vingt ans après sans que rien n'ait changé. Des amis, on peut en avoir des tas et tous les aimer quand on a un cœur grand comme le monde et une maison où ils sont toujours les bienvenus. Il suffit de s'inviter. Evidemment, on ne peut pas aimer tout le monde. Accueillant, oui, mais si tu accueilles un con, c'est bien gentil, cependant, tu ne vas pas te le coltiner toute ta vie ! Un coup de main, tu l'aides à se faire adopter, et quand il est sorti de la merde, "bonjour chez vous"...

Mes Trois A, eux, ils peuvent revenir quand ils voudront, ils ne me dérangeront jamais. Ils vont me manquer. Qui va mettre les pieds dans ma confiture maintenant ?

Au revoir Spontzrtsd, Ugtnfvpoih, et Lvnbeityzqvtgk. Portez-vous bien Adolphe, Arsène et Achille.

J'ai envie de pleurer. Je m'étais tellement habituée à leur présence, à leurs facéties. Ils avaient tellement de choses à apprendre encore : les hivers froids, les journées grises où le ciel est bas et mouillé, les feuilletons stupides à la télé, les guerres au Moyen Orient, le Tiers monde affamé... Bon, ils ont bien fait de partir en somme...

Je suis allée voir Karine, ma petite, ma protégée. Son poupon est le plus joli poupon du monde. Dommage que je ne sois pas sa vraie grand-mère, les gens diraient qu'il me ressemble. Il y avait Gaston. Cela m'a surprise. Pas longtemps.

- Gaston et moi, on va se marier, m'a dit Karine innocente. Il veut me prendre avec mon bébé. C'est merveilleux, non ? Mon bébé va avoir un papa. Tu es contente Maguy ? Tu n'auras plus à te faire du souci pour moi.

Karine écrase une larmette en m'embrassant. Elle a l'air de s'être amourachée de ce crétin...

Je suis ravie, enchantée. Plus de souci pour elle... Je me rappelle nos derniers ébats amoureux sur la table du labo. C'était torride. J'ai encore le goût de sa bouche sur mes lèvres. Et bien là, il paraît qu'il est tombé amoureux de ses lolos pleins de lait, de son ventre encore rebondissant, de son blues d'après l'accouchement. Il s'est senti une âme de papa, tout à coup. Il a envie de la protéger, de l'aimer, de la respecter jusqu'à la fin de sa vie. Il le jure. Et bien ça, il ne le pourra pas, parce qu'il a vingt cinq ans de plus qu'elle. Prétentieux, va.

Et moi je serai la mamie gâteaux, la mamé gâteuse, la vieille, celle qu'on invite au repas de Noël et qui donne des bonbons aux enfants.

- Je suis aigrie ? Mais je vous ai déjà dit non ! Vous m'agacez à la fin !

En attendant, Gaston contemple le plafond. J'ai beau regarder dans la même direction que lui, je n'y trouve rien d'intéressant. Nos regards se croisent sur le lustre. Dans ses yeux bleus, je ne vois même pas de remord, seulement de la gêne et un immense ennui.

Je suis partie en promettant d'être la marraine de l'enfant, le témoin de leur mariage, le dindon de la farce, la poule aux œufs d'or, et en embrassant Karine que j'ai sauvée de la dérive. Paris vaut bien une messe, non ?

Je n'ai pas revu le commissaire ni le procureur. Ils sont montés en grade paraît-il. Le procureur, lui, a été envoyé du côté de Terre neuve, je ne sais où exactement (ça, c'est sa récompense pour son intervention auprès du consulat des Etats Unis). Tant mieux, c'est peut-être grâce à mes cerises à l'eau de vie ?

Il est midi. Le soleil implacable darde ses rayons à la verticale sur un monde redevenu normal. Dans la cour, un chien éventre les poubelles, des papiers gras volettent de ci de là. Les Etats Unis sont redevenus les maîtres du monde. Le Tiers monde continue de mourir. Normal, quoi, le train-train. Au moins, on n'est pas dépaysé. On nous a toutefois accordé quelques concessions : nous pouvons bouffer notre calendos et notre fromage de chèvre de pays jusqu'à plus faim. Tant pis pour nous. Nous n'avons pas compris que les grands ce monde avaient œuvré pour notre bien. Mais on ne peut pas faire le bonheur de quelqu'un malgré lui, n'est-ce pas ? Nous sommes encore trop préhistoriques. L'homme des cavernes dort encore en nous avec sa viande crue et ses fruits sur les arbres.

Je sonne à la porte de papé Jules.

- Je vous attendais. Je savais que vous viendriez. Vous avez vu la télé ? Ils ont condamné la petite présidente à dix ans de réclusion dans un centre de rééducation. C'est pour son bien, un genre de quarantaine, pour éviter la contagion. Vous prendrez bien un verre de Quinquina ?

J'acquiesce sans dire un mot. J'ai une boule dans la gorge qui m'empêche de parler.

- J'ai fait des lentilles aux fricandeaux, poursuit papé Jules, une recette de ma mère. Je me suis dit que cela vous ferait plaisir de les partager avec moi. J'ai aussi un Faugère Château Chabbert dont vous me direz des nouvelles, et du fromage. Vous restez ?

Si je reste ? Comment faire autrement ? Je lui souris et je m'installe à sa table en formica des années cinquante.

Il est bon, votre quinquina. Il faudra que vous me donniez la recette...

Dehors, le vrombissement d'un avion trouble le silence pesant. La ville est calme et silencieuse. Des souvenirs se promènent encore le long des boulevards, un peu amers.

Montpellier pansera ses blessures, a dit le maire.

Montpellier panse ses blessures. Chaque matin, un fol anonyme pose un bouquet de fleurs sur la place du marché à l'endroit même où est tombé le chanteur noir. Je suis sûre que des flics le voient et ne disent rien. Les flics aussi pansent leurs blessures comme les agriculteurs, comme moi.

- Et votre livre ?

- Terminé, enfin. J'ai retrouvé mon héros. Savez-vous qu'il se dorait la pilule au soleil des îles Bora-Bora, le bougre ? Et moi qui le cherchais en Chine ! Il faut savoir qu'un écrivain n'est jamais maître de son œuvre ni de son héros.

- Personne n'est maître de rien, me dit papé Jules avec philosophie. Mangez votre ragoût, il va refroidir.

J'ai un besoin impérieux de m'épancher aujourd'hui. Ignorant la réplique, je continue d'un ton amer :

- Je rate tout, je mets inévitablement les pieds dans le plat et j'arrive toujours comme un cheveu sur la soupe...

- Puisque nous parlons de plat, mangez donc.

Après tout, il a raison papé Jules. Il ne nous reste que cela à faire. Mangeons.

- Vous l'aimez ? me demande-t-il.

- Génial ! Je n'avais rien mangé d'aussi bon depuis longtemps.

- Je ne vous parle pas du ragoût, mais de Gaston...

- Gaston ? Moi ? Mais pas du tout. Pourquoi l'aimerais-je ? C'est un bon ami, nous avons vécu une sacrée aventure ensemble. C'est tout.

- *Imbécile ! me dit ma lectrice. Tu crois qu'il est dupe ?*

Non, il n'est pas dupe papé Jules et je le sais. Mais avouer que j'aime Gaston ! Ce scientifique cinglé coureur de jupons ! Comment le pourrais-je, moi, Maguy ? J'aime mes lecteurs, pas un homme. Ces mots-là ne peuvent pas sortir de ma bouche. J'ai passé l'âge... Non, je ne me suis pas fait prendre au piège de ce type comme une minette ! Mais je revois le lever de soleil sur la mer et je sens encore le sable gratter ma peau nue. Le bleu des yeux de Gaston m'inonde de sa lumière. Je ne vois plus qu'eux, clairs comme un torrent fou dévalant la colline. Je m'étrangle en avalant un bout de fricandeu.

Papé Jules a pitié de moi. Il me sert un verre de vin et allume la télé.

- Allez, vous êtes jeune encore. Vous trouverez le grand amour...

Le grand amour... Tu parles ! Quelle blague ! Je n'en veux pas du grand amour. Il faudrait que je lui fasse une place dans mon appartement, dans mon cœur, dans mes cerises à l'eau de vie. Merci bien. Gaston, c'était comme sous les tropiques, la pluie après des mois de sécheresse. Mais, à tout bien considérer, il n'aurait pas fallu qu'il pleuve trop longtemps...

Trouvant plus facile de me mentir à moi-même qu'à papé Jules, je prends le parti de changer de conversation :

- Et vous, papé Jules ? Votre fille ?

- Et bien justement, ma fille... Elle m'a vu à la télé. J'ai eu un télégramme hier. Elle va venir me voir...

Allons, tout n'est pas perdu, il y a encore des miracles... Oui, des miracles ! Même à la télé, tiens !

- Mesdames, Messieurs bonsoir ! crie presque le présentateur, le cheveu en bataille.

L'incroyable nouvelle est tombée. Partout les peuples se révoltent. Même en Amérique. Surtout en Amérique. Ils ont adoré nos fromages, les Américains. Dire qu'on voulait les taxer ! Ah mais non ! Ils ne sont pas fous. Taxer notre camembert ? Nos crottins chevignols ? le fromage de brebis du Larzac ? Et le fromage de Hollande ? Le Gorgonzola ? Les sushis japonais, le saké ? Ça ne va pas non ? En Afrique, en Asie, en Europe, les rues sont noires de monde, les armées sont débordées. C'est un déferlement de ras le bol, une marée de revendications, une explosion d'envie de vivre pour de bon. Des tsunamis d'espoir. Les gouvernements ont tous sauté. Le peuple prend le pouvoir partout sur la planète.

Les pompiers de Paris ont sorti la petite présidente déchu de son cachot en accord avec la police, et voilà notre passionaria nationale pimpante et décidée, brûlante de fièvre sur nos écrans.

- Mes chers concitoyens bonsoir...

- Mon dieu qu'elle est belle, me dit papé Jules. Attendez, je sors une bouteille de Saint Chinian grand cru. Il faut fêter cet événement avec toute la dignité requise.

Il a raison papé Jules, trinquons. Trinquons à l'amour, à la vie, à la bouffe, à la liberté. Et tans pis si je vois deux écrans à présent. J'en oublie Gaston et ses baisers, je bois à Karine, aux Trois A, à moi, à nous, à papé Jules, à tous les peuples du monde.

Et j'ai envie soudain d'écrire un autre livre. La fièvre me reprend. J'ai besoin du ronron de mon ordinateur. Maguy, ma fille, au travail...

- Attention ! Pas de gaffe cette fois-ci ! Tu le suis de près ton héros ! Il n'est pas question que tu le perdes, je ne sais où, comme d'habitude. Mais je serai là, je veillerai au grain.

- Oh ! Je n'en doute pas, chère lectrice, je te fais confiance pour cela. Je sais que tu seras toujours là pour m'enquiquiner, toujours là au bon moment pour te mêler des affaires qui ne te regardent pas. C'est immuable. Au moins, ça me rassure. On trouve encore des gens fidèles.

Je laisse papé Jules à sa sieste bienfaitrice. Il ronfle déjà, affalé dans son fauteuil.

Et la vérité nue me saute au visage.

- Ecrire ? Encore ? Et puis, zut ! Je vais coudre des petits sacs et aller vendre mon imagination au marché. Je me mêlerai à la foule, je crierai, j'haranguerai les passants, j'aurai plein de copains, des vrais, des costauds sur lesquels on peut compter. L'écriture, c'est tellement solitaire !

- Ne prenez pas ça pour une attaque personnelle chers lecteurs, je vous aime bien, mais j'ai besoin de chaleur animale, un peu de temps en temps. Et ne vous inquiétez pas, je revendrai, plus forte, plus imaginative, regonflée à bloc.

Dans la rue, on entend des chants. La révolution ? C'est pour aujourd'hui, et le soleil, royal, éclate au-dessus des toits.

Les recettes de papé Jules

Le fromage de chèvre du soleil

Un fromage de chèvre mi-sec acheté sur le marché
De l'huile d'olive vierge extra
Du laurier du jardin
Du thym frais cueilli dans les garrigues de La Gardiole
2 petits piments
Faire macérer le fromage dans un bocal avec les ingrédients
Macération : une semaine environ

Les olives du soleil

Même recette que le fromage mais avec des olives
(peu importe la variété, c'est selon le goût)
Macération une semaine environ

La saucisse du soleil

Même recette que les deux précédentes mais avec de la saucisse sèche (pas trop sèche)
Couper la saucisse en morceaux de la grosseur de deux doigts
Faire macérer.
Macération : au moins trois semaines

Le ragoût d'escoubilles façon papé Jules

Pour 4 personnes :

400gr de veau de Lozère nourri sous la mère

cèbes de Lézignan

cèpes des Cévennes

carottes nouvelles du jardin

céleri du jardin

ail

petites aubergines du jardin ramassées à la pleine lune

thym et laurier sauvages, cumin en poudre

10cl de vin blanc des coteaux du Languedoc

Faire revenir les cèbes de Lézignan dans de l'huile d'olive

Y rajouter les morceaux de veau, les carottes coupées, le céleri et les aubergines, faire revenir le tout saupoudré de cumin

Lorsque la viande et les légumes sont dorés, ajouter l'ail coupé finement, les champignons, le thym et le laurier.

Mouiller avec du bouillon et le vin blanc, saler, poivrer

Couvrir et laisser mijoter $\frac{3}{4}$ d'heure à feu doux.

Servir très chaud accompagné de pommes de terre sautées.

Le gâteau de miel façon MAGUY

250 gr de farine

1 sachet de levure

125gr de miel liquide des Aresquiers

20cl de crème fraîche

3 œufs frais de la ferme dont 1 de canard

Cannelle, gingembre en poudre : selon le goût

Vanille : selon le goût

Mettre à chauffer le four thermostat 5

Mélanger les ingrédients en prenant soin de ne pas faire de grumeaux

Beurrer un moule à cake y verser la préparation

Faire cuire environ $\frac{3}{4}$ d'heure

Ne pas ouvrir le four le premier $\frac{1}{4}$ d'heure

Les lentilles aux fricandeaux de mamie Jacqueline

250gr de lentilles vertes

2 gros fricandeaux

oignons

herbes de Provence

sel, poivre (facultatif)

Faire frire les oignons dans une cocotte

Couper les fricandeaux en morceaux

Ajouter le sel, le poivre, les herbes de Provence

Faire frire le tout

Ajouter les lentilles

Mouiller complètement avec du bouillon

Couvrir et laisser cuire à feu doux

Remuer de temps en temps et rajouter le bouillon au fur et à mesure de la cuisson

Chers et vénérés lecteurs et lectrices, bon appétit.

